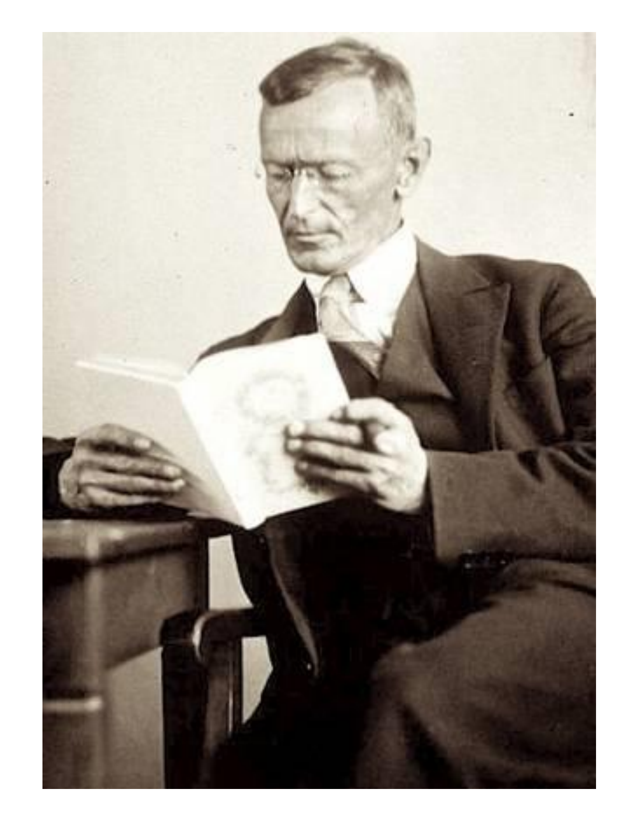
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Hermann Hesse

PETER CAMENZIND

Traduit de l'allemand par Fernand Delmas

(1950)

Au commencement était le mythe. La divinité qui, dans son effort pour s'exprimer, le fit éclore dans l'âme primitive des Hindous, des Grecs et des Germains le crée aussi chaque jour à nouveau dans toute âme d'enfant.

Je ne savais pas encore les noms du lac, des montagnes et des rivières de mon pays natal, mais je voyais s'étendre sous le soleil la vaste nappe des eaux immobiles, vertes et bleuâtres, brochées de mille reflets lumineux, les montagnes abruptes dressant tout autour leur épaisse couronne avec les brèches étincelantes de neige, les minces cascades minuscules dans les découpures de leurs sommets, et, à leur pied, les pentes baignées de lumière, les pâturages parsemés d'arbres fruitiers, de chalets et de vaches grises des Alpes. Et sur ma pauvre petite âme qui attendait, vierge encore et silencieuse, les esprits du lac et des montagnes gravèrent leurs exploits splendides et hardis. Les flancs rigides des monts et les falaises parlaient avec colère et respect des temps qui leur ont donné naissance et dont ils portent les cicatrices. Ils disaient les époques lointaines où, dans les gémissements et les douleurs de l'enfantement, la terre tourmentée éclatait pour faire surgir de son corps torturé les cimes et les arêtes. Dans un grondement de tonnerre des masses puissantes de rochers surgissaient, se pressaient éperdues, lançant à l'assaut de l'immensité sans limites leurs pointes qui, brisées,

retombaient sur elles-mêmes, et les montagnes jumelles engageaient une lutte désespérée pour la conquête de l'espace, jusqu'à ce que l'une d'elles se dressât triomphante et rejetât sa sœur à l'écart en la faisant voler en éclats. Çà et là, témoins de ces lointaines époques, des tronçons d'aiguilles fendues et mutilées, rejetés au loin dans la tourmente, surplombent encore les ravins et, à chaque fonte des neiges, les eaux torrentueuses entraînent au long des pentes d'énormes blocs de rochers, les brisant comme verre ou les faisant pénétrer profondément sous la violence de leurs coups dans la chair molle des alpages.

Toujours ils répétaient la même histoire, ces amas de rochers. Et on n'avait pas de peine à les comprendre en voyant leurs parois abruptes, aux couches de terrain tordues les unes au-dessus des autres, déviées, éclatées, toutes pleines de blessures béantes. « Nous avons enduré des choses effroyables, disaient-elles, et nous en endurons encore. » Mais leur langage était fier, sévère, obstiné, comme celui de gens de guerre, blanchis sous le harnois, et dont on ne viendra jamais à bout.

Oui certes, des gens de guerre. Je les regardais dans leur lutte contre les eaux et la tempête, au cours des nuits d'épouvante où s'annonce le printemps, quand le foehn gronde et s'acharne autour de leurs vieilles têtes et que les torrents arrachent à leurs flancs des blocs de chair pantelante. Dans ces nuits-là, ils se dressaient, sinistres, cramponnés obstinément de toutes leurs racines, retenant leur souffle, serrant les dents, présentant à la tempête leurs parois et leurs pics fendus par les intempéries, ramassant toutes leurs forces dans une attitude de défi. Et à chaque blessure, ils faisaient retentir le grondement lugubre de leur fureur et de leur angoisse, qui se répercutait dans tous les

bruits lointains, brisé et rageur, en gémissements épouvantables.

Et je voyais les alpages et les pentes, les échancrures des rochers garnis de terre, couverts d'herbes, de fleurs, de fougères et de ces mousses auxquelles la vieille langue populaire a donné des noms si étranges, si lourds de signification. Ils vivaient dans l'innocence, ces enfants des montagnes, de génération en génération, sur les espaces qu'ils s'étaient choisis, et brillaient de leurs mille couleurs. Je les tâtais, je les observais, j'aspirais leur parfum, j'apprenais leurs noms. Les arbres me faisaient une impression plus sévère et plus profonde. Je regardais chacun d'eux mener sa vie à part, donner à sa couronne une forme personnelle, projeter son ombre qui ne ressemblait à aucune autre. Je voyais en eux des ermites et des combattants, étroitement apparentés aux montagnes, car chacun d'eux, surtout ceux qui se dressaient tout là-haut, menait sa lutte silencieuse et tenace contre le vent, les intempéries et la rocaille pour subsister et croître. Chacun avait sa charge à porter, chacun devait s'accrocher solidement au sol et recevait, dans cet effort, sa silhouette particulière, ses blessures à lui. Il y avait des pins à qui la tempête n'avait permis d'avoir des branches que d'un seul côté, d'autres dont les troncs rougeâtres s'étaient enlacés comme des serpents autour des rochers qui les surplombaient, en sorte que l'arbre et le roc se serraient l'un à l'autre pour subsister. Ils se présentaient à moi comme des guerriers et éveillaient dans mon cœur un sentiment de crainte et de respect.

Les hommes et les femmes de chez nous leur ressemblaient ; ils étaient durs, sous leurs traits sévères, taciturnes, les meilleurs surtout. J'appris donc à regarder les hommes comme des arbres et des rochers et, quand je me mis à me

faire sur eux mes idées à moi, à ne les honorer pas moins et à ne pas les aimer davantage que les pins silencieux.

Nimikon, notre village, est situé sur une pente qui descend en triangle vers le lac, coincée entre deux avancées de montagnes. Un chemin mène vers le monastère voisin, un autre vers un village distant de quatre lieues et demie ; c'est par la voie des eaux qu'on se rend aux autres bourgs des bords du lac. Nos maisons sont bâties dans le vieux style des chalets de bois et n'ont pas d'âge bien défini ; on ne rencontre presque jamais de constructions neuves ; dans ces vieilles masures on répare un coin après l'autre, selon les besoins ; une année le parquet, une autre fois quelque partie du toit. Un bout de poutre ou une latte de bois qui, naguère, avaient trouvé place dans une cloison font maintenant office de chevron sur la toiture, et quand, là aussi, ils sont hors de service, mais trop bons encore pour faire du feu, on les emploie cette fois à réparer l'étable ou le grenier à foin ou pour remplacer la traverse d'une porte. Il en va de même des habitants ; chacun joue son rôle aussi longtemps qu'il peut dans la vie en commun, pour passer ensuite peu à peu dans la catégorie des inutiles et disparaître sans qu'on en fasse grand cas. Quiconque, après avoir vécu des années loin du village, revient au pays, ne trouve rien de changé, si ce n'est qu'on a remis à neuf quelques vieux toits et que quelques toitures plus récentes ont pris de l'âge ; les vieillards d'alors ne sont plus là, il est vrai, mais d'autres vieillards ont pris leur place, habitent les mêmes chaumières, portent les mêmes noms, surveillent les mêmes bandes d'enfants aux cheveux foncés, et se distinguent à peine dans leurs traits et dans leurs gestes de ceux qui, pendant ce temps-là, sont descendus dans la tombe.

Ce qui manquait à notre commune, c'était un apport plus fréquent de sang nouveau et de vie nouvelle venus de l'extérieur. Les habitants, fils d'une race assez robuste, sont tous étroitement apparentés entre eux et il y en a bien les trois quarts qui portent le nom de Camenzind. Il remplit les pages du registre paroissial, on le voit sur les croix du cimetière, il s'étale en peinture à l'huile ou se lit grossièrement gravé sur les maisons ; on peut le voir aussi sur la charrette du voiturier, sur les seaux des étables et sur les barques du lac. C'est ainsi que, au-dessus de la porte de mon père, on avait peint l'inscription : « Cette maison a été bâtie par Job et Francisca Camenzind. » Il ne s'agissait pas de mon père, mais de son aïeul, mon arrière-grand-père ; et si, comme il semble, je meurs sans laisser d'enfants, je sais qu'un Camenzind n'en viendra pas moins habiter la vieille bicoque, si, toutefois, elle tient jusque-là et possède encore un toit.

En dépit de cette uniformité apparente, il se trouvait néanmoins parmi nos concitoyens des bons et des méchants, des aristocrates et des humbles, des puissants et des gens de rien, et, à côté d'un bon nombre de sages, une amusante petite collection d'écervelés, sans parler des crétins évidemment. Il y avait là comme partout une image réduite et réjouissante de l'univers, et comme grands et petits, malins et fous, étaient indissolublement unis par des liens de parenté et de cousinage, il arrivait assez souvent à l'orgueil endurci et à l'insouciance bornée de se rencontrer sous le même toit et de se marcher sur les pieds ; en sorte que notre vie offrait à la profondeur et au comique des choses humaines bien assez d'espace. Mais une sorte de dépression dissimulée ou inconsciente recouvrait constamment comme d'un voile toutes ces manifestations.

Notre race, déjà vieillissante d'ailleurs, tenait, de sa dépendance à l'égard des forces de la nature et des misères d'une existence surchargée de travail, une tendance à prendre les choses au tragique qui n'allait pas mal, à vrai dire, à ces visages aux traits saillants et durs, mais, à part cela, restait sans conséquences d'aucune sorte, tout au moins sans conséquences heureuses. Aussi prenait-on plaisir aux quelques fous qui, sans manquer assurément de sérieux ou de retenue, mettaient pourtant dans la vie un peu de couleur et procuraient quelques occasions de rire et de railler. Quand l'un deux faisait parler de lui par une nouvelle farce, c'était comme un éclair de chaleur qui passait sur les figures brunies et ridées des gens de Nimikon, et au plaisir de la plaisanterie elle-même s'ajoutaient encore, comme un piment, la jouissance pharisaïque qu'avait chacun de sa propre supériorité, le plaisir qu'il éprouvait en se sentant à l'abri de telles erreurs et de tels faux pas.

Parmi ceux – et ils étaient nombreux – qui se tenaient à mi-chemin entre les justes et les pécheurs et auraient bien voulu goûter les avantages des uns et des autres, se trouvait mon père. Pas une folie ne venait à maturité qui ne l'eût rempli d'une bienheureuse inquiétude ; il balançait comiquement alors entre une admiration pleine de sympathie pour l'auteur et la conscience béate qu'il avait d'être personnellement hors de cause.

Mon oncle Conrad faisait partie du groupe des fous, sans pour cela le céder en intelligence à mon père ou à qui que ce soit. Bien plus, c'était un esprit astucieux, sans cesse agité d'un besoin d'invention que les autres auraient dû lui envier. Mais, en fait, rien ne lui réussissait. Au lieu de se décourager et de rester dans l'inaction à ruminer ses échecs, il se lançait toujours dans de nouvelles entreprises, tout en ayant un sen-

timent étrangement vif de ce qu'il y avait de tragi-comique dans son activité. C'était là sans doute un mérite, mais on y voulait voir seulement une originalité ridicule qui le rangeait au nombre des bouffons chargés d'amuser gratuitement la commune. Les sentiments de mon père à son égard ne cessaient d'osciller entre l'admiration et le mépris. Tout nouveau projet de son beau-frère lui inspirait une immense fièvre de curiosité qu'il s'efforçait en vain de dissimuler derrière des questions et des allusions insidieuses et ironiques. Quand mon oncle se croyait sûr du succès et se mettait à faire le malin, il se laissait toujours entraîner à le suivre dans ses trouvailles géniales, et spéculait fraternellement à ses côtés jusqu'à ce que vînt l'inévitable échec qui faisait hausser les épaules à mon oncle tandis que mon père, dans sa colère, l'accablait de mépris et d'outrages et ne lui adressait, pendant des mois, ni un regard ni une parole.

Ce fut mon oncle qui fit voir pour la première fois au village ce que c'était qu'un bateau à voile ; et ce fut la barque de mon père qui en fit les frais. La voile et les cordages furent soigneusement exécutés par mon oncle d'après les gravures d'un almanach, et ce n'est pas sa faute si notre petit canot se trouva finalement trop étroit pour faire un voilier. Les préparatifs durèrent des semaines ; mon père en devint, d'attente, d'espoir et d'inquiétude, comme du vif-argent, et tout le reste du village également ne parla de rien tant que du nouveau projet de Conrad Camenzind. Ce fut pour nous une journée mémorable, celle où, par un matin venteux de la fin de l'été, le bateau allait pour la première fois faire voile sur le lac. Mon père avait, dans son inquiétude, le pressentiment d'une catastrophe possible et ne voulait point s'en mêler. À mon grand regret, il m'avait défendu à moi aussi de prendre part à l'équipée. Seul, le fils du boulanger Fussli accompagnait l'inventeur de la voile. Mais le village tout entier

se trouvait sur notre plage et dans le petit jardin pour assister à ce spectacle inouï. Un bon vent d'est soufflait dans la direction du lac. Au début le mitron fut obligé de ramer, jusqu'à ce que la barque fût sous la brise, enflât sa voile et prît fièrement sa course. Émerveillés, nous la vîmes disparaître derrière le prochain promontoire et nous nous préparâmes à fêter en vainqueur à son retour notre oncle ingénieux, et à avoir honte de nos arrière-pensées railleuses. Mais quand, dans la nuit, la barque rentra, elle n'avait plus de voile, l'équipage était plus mort que vif et le fils du boulanger nous dit en toussant : « Vous avez raté une fameuse distraction : il s'en est fallu de peu que vous ayez eu dimanche prochain deux repas d'enterrement. » Mon père fut obligé de clouer deux planches neuves dans le bateau et jamais plus, depuis lors, une voile ne s'est mirée à nouveau dans le lac. Longtemps on cria à Conrad chaque fois qu'il était pressé : « Il faut mettre les voiles, Conrad. » Mon père garda en lui-même son dépit, mais pendant de longues années, chaque fois qu'il rencontrait son malheureux beau-frère, il détournait les yeux et lançait au loin un crachat en signe d'inexprimable mépris. Cela dura jusqu'à ce que Conrad, un beau jour, vînt le trouver avec un projet de four garanti contre l'incendie qui valut à l'inventeur des railleries sans fin et coûta à mon père quatre écus comptants. Malheur à qui osait lui rappeler l'histoire des quatre écus. Beaucoup plus tard, quand le ménage connut à nouveau la misère, ma mère dit un jour, sans y attacher d'importance, que ce serait une bonne affaire si cet argent criminellement gaspillé était encore là. Mon père devint cramoisi jusqu'au cou, mais il se domina et se contenta de dire : « Je voudrais l'avoir bu en un seul dimanche. »

À la fin de chaque hiver le foehn arrivait avec son sourd grondement que le montagnard des Alpes entend en trem-

blant d'effroi et vers lequel, hors du pays natal, il aspire dans une nostalgie qui le consume.

Quand le foehn est proche, hommes et femmes, montagnes, bêtes sauvages et animaux domestiques le sentent bien des heures à l'avance. Sa venue, que précèdent presque toujours des vents frais de sens contraire, est annoncée par un mugissement sourd et un souffle tiède. Le lac verdâtre devient en quelques instants noir comme de l'encre et couronne tout à coup de crêtes blanches ses flots tumultueux. Et bientôt après, lui qui reposait il y a seulement quelques minutes dans la paix et le silence, il vient se briser sur la rive en grondant comme une mer en furie. En même temps tous les éléments du paysage se rapprochent peureusement et se serrent les uns contre les autres. Sur des sommets qui, jusque-là, s'estompaient au loin on peut maintenant compter les rochers, et des villages qui, auparavant, n'apparaissaient que comme des taches brunes dans le lointain, on distingue maintenant les toits, les pignons et les fenêtres. Monts, prairies et maisons, tout se rassemble comme un troupeau craintif. Et alors s'élève un grondement furieux, le sol se met à trembler ; sous les coups de fouet les vagues montent haut dans les airs comme de la fumée, et, sans interruption, surtout la nuit, on entend la lutte désespérée de la tempête contre les monts. Peu de temps après, on ne parle plus dans les villages que de torrents débordés, de maisons démolies, de barques brisées et des pères et des frères qui ne sont pas revenus.

Dans mon enfance, je redoutais le foehn et le haïssais même. Mais quand j'entrai dans cette crise de sauvagerie que traversent tous les garçons, je me mis à l'aimer dans son éternelle jeunesse, dans son insolence batailleuse, ce révolté, messager du printemps. C'était un magnifique spectacle

lorsque, plein de vie, d'exubérance et d'espoir, il engageait sa lutte sauvage, soufflant en trombe, riant et gémissant, quand il menait en hurlant sa chasse à travers les gorges, dévorant la neige des monts et pliant de sa rude main les pins tenaces pour leur arracher des soupirs. Par la suite mon amour devint plus fort et je saluai dans le foehn la douceur, la beauté, la richesse débordante du Midi d'où ne cessent de jaillir des flots d'air, de chaleur, de beauté qui vont se briser sur les montagnes et s'abattre enfin, épuisés, dans les plaines glacées du Nord. Rien de plus étrange et de plus délicieux que cette fièvre dont les hommes de la montagne et particulièrement les femmes sont atteints pendant la période du foehn ; elle ravit le sommeil, excite tous les sens sous sa caresse. C'est le Midi, ardent et tumultueux, qui se précipite sans relâche sur le cœur du Nord plus pauvre dans sa rudesse, et qui annonce aux villages alpestres, encore blottis dans les neiges, que maintenant, au bord des lacs empourprés, tout proches de l'Italie, les primevères, les narcisses, les branches d'amandier sont déjà en fleur.

Ensuite, quand le foehn a épuisé son souffle, quand les dernières avalanches boueuses ont achevé leur course, c'est alors que vient le plus beau. Alors, de tous côtés, se dressent au flanc des monts les prairies jaunâtres couvertes de fleurs ; tout là-haut les sommets neigeux et les glaciers apparaissent dans leur pureté paradisiaque, et le lac, devenu bleu et chaud, reflète le soleil et le défilé des nuages.

Tout cela est déjà de nature à remplir une enfance et, au besoin, une vie. Car tout cela parle dans sa pureté et sa force la langue de Dieu comme jamais elle ne s'exprima sur les lèvres d'un homme. Qui l'a entendue ainsi dans son enfance continue de l'entendre toute sa vie, douce et forte et terrible, et ne saurait échapper à son emprise. Celui qui a grandi dans

la montagne, il peut bien pendant des années étudier la philosophie ou l'histoire naturelle et faire table rase des vieilles croyances : quand il sent à nouveau le foehn ou entend une avalanche dévaler à travers les bois, son cœur tremble dans sa poitrine et il songe à Dieu et à la mort.

L'enclos d'un minuscule jardin touchait à la maison de mon père. Il y poussait une salade amère, des raves et des choux ; ma mère y avait bêché pour ses fleurs une pauvre plate-bande, si étroite qu'elle était touchante et dans laquelle deux rosiers de Bengale, une touffe de dahlias et une poignée de résédas s'étiolaient misérablement sans espoir de revivre. Une place encore plus petite, couverte de gravier, allait jusqu'au lac et faisait suite au jardin. Il y avait là deux tonneaux en mauvais état, quelques planches, des poteaux, et, plus bas, dans l'eau, était amarré notre canot qu'en ce temps-là on réparait et goudronnait encore tous les deux ou trois ans. Les journées où l'on faisait ce travail se sont solidement fixées dans ma mémoire. C'était par de chauds après-midi à l'approche de l'été ; les papillons jaune soufre voletaient dans le soleil, pas une ride sur le lac, les sommets, bleus et calmes, rayonnaient d'un doux éclat, enveloppés d'une légère vapeur, et sur la petite plage de gravier régnait une forte odeur de poix et de peinture à l'huile. Et ensuite, tout au long de l'été, le canot sentait bon le goudron. Chaque fois que, bien des années après, quelque part, au bord de la mer, ce parfum caractéristique, fait de la senteur de l'eau et de la vapeur du goudron, m'est entré dans le nez, notre petite plage au bord du lac a surgi devant mes yeux, et mon père m'est apparu en bras de chemise, manœuvrant son pinceau, avec les petits nuages bleuâtres de sa pipe qui montaient dans l'air calme de l'été et les papillons jaunes comme des éclairs dans leurs vols incertains et apeurés. Ces jours-là mon père se montrait d'une humeur exceptionnellement bril-

lante ; il sifflait des roulades, ce qu'il savait faire merveilleusement, et pouvait même aller jusqu'à lancer une tyrolienne, mais une seule et rien qu'à mi-voix. Ma mère préparait alors quelque chose de bon pour le dîner et, maintenant, je pense qu'elle le faisait dans l'espoir inexprimé que Camenzind n'irait pas à l'auberge ce soir-là. Mais il y allait tout de même.

Je ne puis pas dire que mes parents aient particulièrement favorisé ou contrarié le développement de ma jeune âme. Ma mère avait toujours du travail plein les bras, et il n'y avait certes rien au monde dont mon père se fût moins soucié que des problèmes de l'éducation. Il avait assez à faire à tenir tant bien que mal ses quelques arbres fruitiers en bon état, à cultiver le petit champ de pommes de terre et à veiller au foin. Mais toutes les deux ou trois semaines environ il me prenait par la main, le soir, avant de sortir, et disparaissait en silence avec moi dans le grenier à foin au-dessus de l'étable. Là s'accomplissait alors un rite étrange de châtiment et d'expiation : je recevais une volée de coups sans que mon père ou moi sussions au juste pourquoi. C'était un sacrifice silencieux sur l'autel de la Némésis, et il était accompli sans reproches de sa part, sans cris de mon côté, comme un tribut que l'on devait à des puissances obscures. Toujours quand, par la suite, j'entendis parler du destin aveugle, ces scènes mystérieuses me revinrent en mémoire et me parurent fournir une image tout à fait plastique de ce concept. Sans le savoir mon brave homme de père suivait en cela la pédagogie simpliste que nous applique d'ordinaire la vie elle-même, qui nous envoie de temps en temps du ciel serein un orage, en nous laissant le soin de réfléchir aux méfaits par lesquels nous pouvons bien avoir provoqué les puissances supérieures. Malheureusement c'était là une réflexion à laquelle je ne me livrais jamais ou fort rarement.

J'acceptais plutôt ce châtiment distribué par mensualités sans faire l'examen de conscience qui eût été souhaitable, soit avec résignation, soit dans un esprit de bravade, et je me réjouissais toujours ces soirs-là d'avoir encore une fois payé ma dette et de voir devant moi quelques semaines exemptes de punitions. Je résistai avec plus de personnalité aux tentatives de mon père pour me mettre au travail. La nature incompréhensible et prodigue avait réuni en moi deux dons contradictoires : une force physique exceptionnelle et une horreur de l'effort qui n'était malheureusement pas moindre. Mon père se donnait toutes les peines du monde pour faire de moi un fils et un collaborateur utilisable, mais, moi, j'esquivais au moyen de toutes sortes de chicanes les travaux qui m'étaient imposés et, quand je fus devenu collégien, il n'était pas de héros de l'antiquité pour qui j'eusse autant de sympathie que pour Hercule, contraint à tous ses fameux et pénibles travaux. Pour l'instant, je ne savais rien de plus beau que de flâner sur les rochers et les prairies ou au bord de l'eau.

Les montagnes et le lac, la tempête et le soleil étaient pour moi des amis, me racontaient des histoires, faisaient mon éducation, et me furent pendant longtemps plus chers et plus familiers que n'importe qui parmi les humains, que n'importe quelle destinée humaine. Mais c'est encore aux nuages qu'allait ma prédilection ; je les préférais au lac étincelant, aux pins mélancoliques et aux rochers ensoleillés.

Qu'on me montre dans le vaste monde un homme qui connaisse mieux les nuages et qui les aime mieux que moi ! Ou bien qu'on me montre dans la nature quelque chose qui soit plus beau que les nuages ! Ils sont un jouet, une consolation pour nos yeux, ils sont une bénédiction, un présent de Dieu, ils sont sa colère et sa puissance dévastatrice. Ils sont

tendres, doux et paisibles comme les âmes des nouveau-nés ; ils sont beaux, riches et généreux comme de bons anges ; ils sont sombres, inéluctables et sans pitié comme les messagers de la mort. Ils planent en minces traînées d'argent, ils voguent en souriant, blancs avec une bordure d'or, ils s'arrêtent et se reposent, jaunes, rouges et bleuâtres. Ils se faufilent, sinistres et lents comme des meurtriers, ils filent en trombe et piquent vers le sol comme des cavaliers en furie, ils restent suspendus, tristes et rêveurs, dans la pâle lumière des hauteurs, comme de mélancoliques solitaires. Ils ont la forme d'îles bienheureuses et d'anges apportant des bénédictions ; ils ressemblent à des mains menaçantes, à des voiles qui flottent, à des grues émigrantes. Ils planent entre le ciel de Dieu et la pauvre terre comme de beaux symboles de toutes les aspirations humaines, participant de l'un et de l'autre – rêves de la terre dans lesquels elle serre contre le ciel immaculé son âme souillée, éternel symbole de tout cheminement, de toute quête, de tout désir, de toute nostalgie. Et comme ils sont suspendus entre ciel et terre, incertains, chargés de désir ou de violence, les âmes des humains sont suspendues, incertaines, chargées de désir ou de violence, entre le temps et l'éternité.

Oh ! les nuages ! les beaux nuages qui planent sans trêve ! Je n'étais qu'un enfant ingénu et je les aimais, je les contemplais sans savoir que je devais, moi aussi, m'en aller à travers la vie comme un nuage – de-ci de-là, partout étranger, planant entre le temps et l'éternité. Depuis mon enfance ils sont pour moi de chers amis et des frères. Je ne saurais traverser la rue sans que nous échangions des signes d'amitié, sans que nous nous adressions un salut et restions un moment à nous regarder les yeux dans les yeux. Je n'ai pas oublié non plus ce que j'ai appris d'eux alors, leurs formes, leurs couleurs, leurs trajets, leurs jeux, leurs rondes,

leurs danses, et leurs repos et leurs étranges histoires terrestres et célestes tout ensemble.

Celle de la princesse des neiges entre autres. Elle se passe dans la montagne moyenne, à l'approche de l'hiver, par un vent bas et chaud. La princesse des neiges, descendant des hauteurs, apparaît avec une petite suite et cherche dans les larges vallons de la montagne ou sur un vaste sommet un endroit où elle puisse reposer. Jalouse, la bise perfide la voit s'étendre sans défiance ; elle fait mille détours, en cachette, elle gravit la montagne, la léchant dans l'ardeur de son désir vorace, et tombe soudain sur elle dans une rage furieuse. Elle lance à la belle princesse des lambeaux de nuages noirs, la raille, lui cherche noise et voudrait la chasser. Un moment la princesse s'inquiète, attend, laisse faire ; parfois, en branlant la tête, elle remonte, doucement railleuse, vers les hauteurs. Mais parfois aussi elle rassemble soudain autour d'elle ses compagnes apeurées, découvre son visage, rayonnant de princesse, et froidement, d'un geste de la main, repousse le kobold. Il hésite, gémit et s'enfuit. Silencieuse, elle s'étend, enveloppe les lieux où elle siège, bien loin alentour, de brume blafarde, et quand la brume s'est dissipée, les vallées et les cimes sont là, étincelantes de clarté, couvertes d'une neige fraîche, pure et molle.

Il y avait dans cette histoire quelque chose de noble, où s'exprimait l'âme, où triomphait la beauté, qui ravissait mon petit cœur et l'agitait comme un délicieux secret.

Bientôt vint le temps où je pus m'approcher des nuages, me glisser entre eux, les contempler d'en haut. J'avais dix ans lorsque j'escaladai le premier sommet, le Sennalpstock, au pied duquel se trouve notre hameau de Nimikon. Je fis alors connaissance avec les épouvantes et avec les beautés

de la montagne. Des ravins profonds et abrupts, pleins de glace et de neige fondue, des glaciers d'un vert vitreux, d'affreuses moraines et, au-dessus de tout cela, bien haut, ronde comme une cloche, la voûte céleste. Quand on a vécu dix ans durant serré entre la montagne et le lac, étroitement entouré de tous côtés de hauteurs toutes proches, on n'oublie pas le jour où, pour la première fois, on a eu au-dessus de soi un grand et vaste ciel et devant soi un horizon sans limites. Déjà au cours de l'ascension j'étais surpris de trouver si immensément grands les rocs et les falaises que je connaissais si bien d'en bas. Et alors, tout possédé de la splendeur de cet instant, je vis, avec une angoisse bienheureuse, l'espace immense se précipiter en moi. Le monde était donc si fabuleusement grand ! Tout notre village s'étendait perdu dans les profondeurs et n'était plus qu'une petite tache claire. Des sommets que, vus de la vallée, on croyait tout proches les uns des autres étaient là, distants entre eux de plusieurs heures.

Je commençai à éprouver l'obscur sentiment que j'avais bien eu jusqu'ici un pauvre aperçu, mais pas encore une vision substantielle du monde et que là-bas, peut-être, des hauteurs se dressaient, des vallées se creusaient, des événements s'accomplissaient dont nous n'avions pas la moindre idée dans notre trou perdu parmi les montagnes. Mais en même temps quelque chose en moi vibrait, comme l'aiguille de la boussole, qui, sans que j'en eusse conscience, se tournait irrésistiblement vers ces lointains où je soupçonnais tant de grandes choses. Alors seulement je compris tout à fait la beauté et la mélancolie des nuages en voyant dans quelle immensité sans fin ils s'en allaient.

Les deux adultes qui m'accompagnaient louèrent mes qualités de grimpeur, se reposèrent un peu sur la cime glacée

et rirent de ma joie délirante. Mais moi, quand j'en eus fini avec ma première et immense surprise, je me mis à hurler de joie et d'émotion dans l'air limpide, comme un taureau. Ce fut mon premier chant inarticulé à la beauté. J'attendais un écho de tonnerre, mais mon cri, pauvre cri d'oiseau, se perdit dans la paix des hauts lieux. Alors, tout honteux, je gardai le silence.

Cette journée avait pour ainsi dire brisé la glace de ma vie, car, ensuite, de grands événements se succédèrent. D'abord on m'emmena souvent dans des ascensions, même dans des ascensions difficiles, et je m'initiai, avec une félicité mêlée d'une étrange angoisse, aux grands secrets de la haute montagne. Après quoi je fus nommé pâtre et gardai les chèvres. Sur l'une des pentes où j'emmenais d'ordinaire mes bêtes, il y avait un coin abrité du vent, tout couvert de gentianes bleuâtres et de saxifrages rouge vif : c'était le lieu qui me plaisait le plus au monde. De là, on ne voyait pas le village et on ne découvrait également, par-dessus les rochers, qu'une étroite bande brillante du lac ; par contre les fleurs resplendissaient de couleurs fraîches et riantes, le ciel bleu s'étendait comme une tente au-dessus des aiguilles neigeuses, et le bruit ininterrompu de la cascade assez proche se mêlait au son discret des clarines de mes chèvres. Je restais couché là au soleil, suivant avec étonnement les nuages blancs et chantant à mi-voix pour moi seul, à la tyrolienne, jusqu'à ce que les chèvres, s'apercevant de ma paresse, voulussent se permettre toutes sortes de tours et de distractions interdits. Dès les premières semaines il se fit un vilain accroc dans ma béatitude phéacienne quand je tombai dans une crevasse, avec une chèvre qui s'était échappée. La chèvre était morte, mon crâne me faisait mal et, par-dessus le marché, je fus affreusement rossé. Je m'enfuis de la maison et j'y fus ramené au milieu des adjurations et des lamentations.

Ces aventures auraient aisément pu être les premières et les dernières. Ce petit livre n'aurait pas alors été écrit et bien des efforts, bien des folies n'auraient pas eu lieu. J'aurais vraisemblablement épousé quelqu'une de mes cousines, ou bien je serais peut-être resté gelé quelque part dans l'eau d'un glacier. Ce ne serait pas un malheur. Mais tout se déroula autrement, et ce n'est pas à moi à comparer ce qui s'est passé avec ce qui n'a pas eu lieu.

De temps en temps mon père faisait de petits travaux dans le monastère de Welsdorf. Une fois il se trouva malade et me chargea d'aller l'excuser. Mais, moi, je ne le fis point : j'empruntai au voisin une plume et du papier et j'écrivis aux frères du couvent une lettre maniérée, que je donnai à la femme du messager, tandis que je prenais sur moi de m'en aller dans la montagne.

La semaine suivante, comme je rentrais un jour à la maison, voici qu'un Père y attendait celui qui avait écrit la jolie lettre. Je me sentis inquiet, mais il me fit des compliments et chercha à persuader mon père de me laisser étudier sous sa direction. Justement, en ces temps-là, l'oncle Conrad était de nouveau en faveur et fut consulté. Naturellement il prit tout de suite feu et flamme à l'idée que j'allais m'instruire, devenir un étudiant, puis un savant et un monsieur. Mon père se laissa convaincre et mon avenir fit ainsi partie des dangereux projets de mon oncle, tout comme le four garanti contre l'incendie, le bateau à voile et mille fantaisies du même genre.

On se mit tout de suite à étudier et à étudier particulièrement le latin, l'histoire sainte, la botanique et la géographie. Cela m'amusait beaucoup et il ne me vint pas à l'esprit que toute cette marchandise welche pourrait me coûter ma

petite patrie et mes plus belles années. Ce n'est pas non plus le latin tout seul qui est responsable de ces catastrophes. Mon père aurait fait de moi un paysan, même si j'avais pu réciter par cœur le *De Viris* en commençant par la première ou par la dernière ligne. Mais, en sage qu'il était, il avait pénétré à fond mon naturel dont une insurmontable paresse constituait le centre de gravité et le vice capital. J'échappais au travail chaque fois qu'il y avait moyen pour courir à la montagne ou au lac ou pour aller m'allonger sur la pente, caché dans un coin écarté, à lire, à rêver et à paresser. C'est cette considération qui, à la fin, le décida à me lâcher.

Et voici l'occasion de dire rapidement un mot de mes parents. Ma mère avait jadis été belle, mais de cette beauté, il ne restait plus que sa taille robuste et droite et la grâce de ses yeux noirs. Elle était grande, très vigoureuse, laborieuse et silencieuse. Bien qu'elle fût largement aussi intelligente que mon père et lui fût supérieure par sa force physique, ce n'était pas elle pourtant qui menait le ménage, elle en laissait la direction à son mari. Il était, lui, de taille moyenne, avait des membres minces, presque fins, et une tête où apparaissaient la ténacité et l'astuce, avec un visage coloré plein de petites rides sans cesse en mouvement ; au front, un pli court, perpendiculaire, s'assombrissait chaque fois qu'il fronçait le sourcil et lui donnait un air grincheux et dolent. On aurait dit alors qu'il cherchait à se rappeler quelque chose de très important et désespérait lui-même d'y jamais parvenir. On aurait pu en le voyant avoir l'impression d'une certaine mélancolie, mais personne n'y faisait attention, car les gens de notre pays sont presque tous affectés d'une constante et légère tristesse qui s'explique par les longs hivers, les dangers, la peine qu'ils ont à vivoter, l'isolement du monde.

Mes parents m'ont transmis l'un et l'autre des traits importants de mon caractère. Ma mère, une certaine sagesse pratique, un certain abandon à la volonté de Dieu, un naturel calme et peu communicatif ; mon père, l'horreur des décisions fermes, l'inaptitude à me servir de l'argent et l'art de boire beaucoup et en connaisseur. Mais cette dernière faculté ne se manifestait pas encore en moi en cet âge tendre. Physiquement je tiens de mon père mes yeux et ma bouche ; de ma mère, une stature et une démarche lourdes et endurantes avec une force musculaire infatigable. De mon père et, du reste, de toute notre race, j'ai bien reçu une intelligence pleine de ruse paysanne, mais aussi un tempérament morose et une tendance à une insondable mélancolie. Puisque ma destinée était de faire mon chemin longtemps hors du pays natal, parmi des étrangers, il eût mieux valu que j'apportasse dans l'existence un peu de souplesse et quelque joyeuse légèreté.

Muni de ce bagage et d'un vêtement neuf, je m'engageai sur le chemin de la vie. Les dons reçus de mes parents ont fait leurs preuves, car depuis lors j'ai volé dans le monde de mes propres ailes. Toutefois, il devait me manquer quelque chose que ni la science ni le commerce du monde ne m'ont apporté. Car je suis capable aujourd'hui encore, aussi bien que par le passé, d'escalader une montagne, de marcher ou de ramer pendant dix heures, et, en cas de besoin, de tuer un homme de ma main ; mais pour ce qui est de l'art de vivre, il me manque encore aujourd'hui tout ce qui me manquait alors. Ma familiarité précoce et exclusive avec la terre, ses plantes et ses animaux n'a guère laissé se développer en moi de qualités sociales, et maintenant encore mes songes fournissent une étrange preuve de mon regrettable penchant à une vie tout animale. Il m'arrive en effet souvent de rêver que je suis couché au bord de la mer sous la figure d'un ani-

mal, le plus souvent d'un phoque, et j'éprouve un si profond bien-être qu'en prenant conscience au réveil de recouvrer ma dignité d'homme je ne ressens pas la moindre joie, pas le moindre orgueil, mais simplement du regret.

Je fus élevé, selon la tradition, dans un collège avec une bourse d'études et d'entretien et destiné à la philologie. Personne n'a jamais su pourquoi. Il n'y a pas de discipline plus inutile et plus ennuyeuse ; il n'en était pas vers laquelle je me sente moins attiré.

Les années d'école s'écoulèrent vite. Il y eut, entre les rixes et les classes, des heures pleines de nostalgie, des heures pleines d'audacieux rêves d'avenir, des heures pleines de respectueuse vénération pour la science. Parfois aussi ma paresse naturelle se faisait jour, m'attirait toutes sortes d'ennuis et de punitions, et puis faisait place à quelque nouvel enthousiasme.

« Peter Camenzind, disait mon professeur de grec, tu es un mauvais coucheur et un original, et tu feras si bien qu'un jour tu briseras contre les murs ta mauvaise tête. » Je regardais le gros bonhomme à lunettes, j'écoutais ses boniments et je le trouvais grotesque.

« Peter Camenzind, disait le professeur de mathématiques, tu pousses la paresse jusqu'au génie, et je regrette qu'il n'y ait pas de note inférieure à 0. Ton devoir d'aujourd'hui vaut moins deux et demi. » Je le regardais, je le plaignais, car il louchait, et je le trouvais fort ennuyeux.

« Peter Camenzind, dit un jour le professeur d'histoire, tu n'es pas un bon élève, mais tu seras tout de même un jour un bon historien. Tu es paresseux, mais tu sais distinguer les grandes choses des petites. »

Cela non plus n'avait pas pour moi une extrême importance. Pourtant j'avais du respect pour les professeurs ; je croyais qu'ils étaient en possession de la science, et j'éprouvais pour la science une obscure et profonde vénération. Et bien que tous mes maîtres fussent d'accord sur ma paresse, je n'en faisais pas moins des progrès et me classais au-dessus de la moyenne. Que l'école et le savoir scolaire fussent quelque chose d'insuffisant, je m'en apercevais bien, mais je m'en remettais à l'avenir. Derrière ces exercices préparatoires et ces chinoiseries de pédants j'imaginais une pure vie spirituelle, une science indiscutable et sûre de la vérité. C'est là que j'apprendrais le sens de l'obscure énigme de l'histoire, des conflits des peuples, et de l'angoissante question qui se pose dans l'âme de chaque individu.

En moi se manifesta encore un autre besoin plus fort et plus vif. J'aurais voulu avoir un ami.

Il y avait là un garçon sérieux, aux cheveux bruns, de deux ans plus âgé que moi : Gaspard Hauri. Sa démarche et son attitude étaient sûres et tranquilles, il portait la tête d'un air assuré et grave, comme un homme, et parlait peu avec ses camarades. Pendant des mois je levai les yeux sur lui avec une extrême vénération, je le suivais dans la rue avec un immense espoir d'être remarqué de lui. J'étais jaloux de tous les bourgeois qu'il saluait et de toutes les maisons où je le voyais entrer et d'où je le voyais sortir. Mais j'étais de deux classes en retard sur lui et il se sentait vraisemblablement déjà en avance sur la sienne. Jamais nous n'avons échangé un mot. À sa place, ce fut un petit garçon maladif qui se lia avec moi sans que j'y fusse pour rien. Il était plus jeune que moi, timide et mal doué, mais il avait de beaux yeux, des traits fins et douloureux. Malingre et un peu difforme, il était en butte dans sa classe à bien des brimades et

chercha en moi un protecteur qui eût de la force et du prestige. Il ne tarda pas à se trouver si malade qu'il dut renoncer à fréquenter l'école. Il ne me manqua pas ; j'eus vite fait de l'oublier.

Il y avait dans notre classe un blondin plein d'entrain. Il avait mille tours dans son sac, musicien, mime et bouffon. Je gagnai non sans peine son amitié. Bien que du même âge que moi, ce petit luron prit toujours à mon égard des airs quelque peu protecteurs. Du moins avais-je maintenant un ami. J'allais le voir dans sa chambrette, je lisais avec lui quelques livres, lui faisais ses devoirs de grec et me faisais en échange aider en calcul. Nous allions aussi quelquefois nous promener ensemble et nous devions avoir l'air, l'un à côté de l'autre, de l'ours et de la belette. Il avait toujours la parole, ce joyeux compère, spirituel, jamais embarrassé ; et moi, je riais, et j'étais heureux d'avoir un ami si bon vivant.

Mais un après-midi j'arrivai à l'improviste comme le petit charlatan était en train de donner, dans le couloir de l'école, devant quelques camarades, une de ses représentations comiques si appréciées. Il venait de singer un professeur et je l'entendis ensuite qui criait : « Devinez qui c'est ! » Il se mit à lire à haute voix quelques vers d'Homère ; et, ce faisant, il m'imitait très exactement : mon attitude embarrassée, mon débit anxieux, ma prononciation rauque de montagnard et aussi mes tics continuellement déclenchés par l'attention, mes clignements d'yeux, mon œil gauche que je fermais. C'était tout à fait comique et l'imitation était aussi spirituelle et sans cœur qu'il se pouvait.

Quand il eut fermé le livre et récolté les applaudissements auxquels il avait droit, je m'approchai de lui parderrière, et je me vengeai. Je ne trouvai pas un mot, mais

j'exprimai vigoureusement mon indignation, ma honte et ma fureur dans une gifle unique, gigantesque. Tout de suite après commença la leçon, et l'attention du professeur fut attirée par les pleurnicheries et la joue enflée et rouge de mon ancien ami qui, par-dessus le marché, était son chouchou.

« Qui t'a mis en cet état ?

— Camenzind.

— Camenzind, viens ici ! Est-ce vrai ?

— Bien sûr.

— Pourquoi l'as-tu frappé ? »

Pas de réponse.

« N'avais-tu aucun motif ?

— Non. »

Je fus donc sévèrement puni et je savourai stoïquement les délices du martyr qui se sait innocent. Mais, comme je n'étais ni un stoïcien ni un saint, mais un gamin, une fois ma peine accomplie, je tirai la langue à mon ennemi de toute sa longueur. Le maître se précipita sur moi indigné :

« N'as-tu pas honte ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que l'autre là-bas est un sale type et que je le méprise. Et un lâche encore, par-dessus le marché ! »

Ainsi prit fin ma liaison avec ce pitre. Il n'eut pas de successeur, et il me fallut rester sevré de toute amitié pendant ces années d'adolescence. Mais bien que ma conception de la vie et de l'homme se soit, depuis lors, modifiée plus d'une fois, je ne me souviens jamais de cette gifle sans une

profonde satisfaction. Je veux croire que le blondin ne l'a pas oubliée lui non plus.

À l'âge de dix-sept ans, je m'amourachai de la fille d'un avocat. Elle était belle, et je suis fier de n'avoir été épris tout au long de ma vie que de très belles femmes. Ce que j'ai souffert d'elle et de quelques autres, je le raconterai une autre fois. Elle s'appelait Rose Girtanner et elle mérite bien, aujourd'hui encore, d'être aimée par des hommes d'une valeur autre que moi.

En ce temps-là, les forces inemployées de ma jeunesse vibraient dans tous mes membres. J'engageais avec mes camarades des batailles folles. Je me sentais fier d'être le meilleur lutteur, le meilleur joueur de balle, le meilleur coureur et le meilleur rameur, et cela n'excluait nullement une constante mélancolie. À peine si mon histoire d'amour y était pour quelque chose. C'était tout simplement la douce mélancolie de l'avant-printemps qui me possédait plus violemment que les autres, en sorte que je me complaisais aux idées noires, à la pensée de la mort, et au pessimisme. Naturellement il se trouva aussi un camarade qui me passa le *Livre des Chants* de Heine dans une édition bon marché. À vrai dire ce ne fut plus une lecture ; je mis tout mon cœur débordant dans les vers vides, je participai à cette souffrance, ma création poétique se mêlant à celle de l'artiste, je m'abandonnai à une exaltation lyrique qui m'allait comme une chemisette à un cochon de lait. Jusque-là je n'avais pas eu la moindre idée de ce que c'était que les « belles-lettres ». Ensuite vinrent Lenau, puis Schiller, et Goethe, et Shakespeare, et voilà soudain la littérature, ce pâle fantôme, devenue pour moi une grande divinité.

Je sentais avec un doux frisson souffler vers moi de ces livres l'air frais et savoureux d'une vie qui n'avait jamais existé sur la terre, qui pourtant était réelle et voulait maintenant rouler ses vagues et suivre ses destinées dans mon cœur tout ému. Dans le coin aux livres de ma mansarde où ne pénétraient que le battement des heures sonnées au clocher voisin et le claquement du bec des cigognes nichant tout à côté, les personnages créés par Goethe et par Shakespeare se mirent à fréquenter. Je pris conscience de ce qu'il y a de divin et de ce qu'il y a de ridicule dans toute existence humaine : l'énigme de nos cœurs déchirés et révoltés, la profondeur de l'histoire universelle et l'immense miracle de la pensée qui transfigure notre courte existence et qui, par l'effet de la connaissance, élève notre petite destinée dans la sphère de la nécessité et de l'éternel. Quand je passais ma tête par l'étroite fenêtre, je voyais le soleil luire sur les toits et les ruelles étroites, j'entendais avec surprise les petits bruits du travail et de la vie de tous les jours monter confusément, et je me sentais – grenier hanté de sublimes esprits – comme dans l'atmosphère d'un beau conte étrange. Et peu à peu, à mesure que je lisais, à mesure que la vue des toits, des ruelles et de la vie quotidienne où plongeait mon regard devenait pour moi plus surprenante et plus étrangère, il arrivait de plus en plus souvent que s'élevait en moi, timide et angoissant, le sentiment que, moi aussi, j'étais peut-être un voyant et que le monde qui se déployait devant moi m'attendait pour que je ramasse une partie de ses trésors, pour que j'en écarte le voile de l'accidentel et de la vulgarité, pour que j'arrache à la destruction et fixe pour l'éternité par ma puissance poétique les images ainsi dévoilées.

Je me mis, avec quelque honte, à faire des vers ; peu à peu, un certain nombre de cahiers se remplirent de poèmes, d'esquisses et de petits récits. Ils ont disparu et n'avaient

vraisemblablement guère de valeur, mais ils provoquèrent en moi bien des battements de cœur, bien des délices secrètes. La critique et le contrôle personnel ne firent suite que lentement à ces essais, et c'est seulement au cours de la dernière année de collège que se produisit la première et inévitable grande déception. J'avais déjà commencé à liquider mes poèmes de débutant et à considérer toute mon activité littéraire avec défiance quand quelques volumes de Gottfried Keller me tombèrent sous la main. Je les lus aussitôt deux fois et trois fois de suite. Je vis alors, dans une soudaine révélation, combien mes rêveries étaient loin de la maturité et de l'art authentique, âpre et vrai ; je brûlai mes poésies et mes nouvelles, après quoi je n'eus plus du monde qu'une vision réaliste et pessimiste : celle du malheureux qui se sent mal aux cheveux.

Et pour ce qui est de l'amour, toute ma vie j'y suis resté un gamin. Chez moi, l'amour pour une femme a toujours été une adoration purificatrice, une flamme jaillie du trouble de mon cœur et qui monte toute droite ; des mains en prière tendues vers des cieux d'azur. Par héritage maternel aussi bien que par un obscur sentiment personnel, j'honorais les femmes, toutes tant qu'elles étaient, comme des êtres étrangers, beaux et énigmatiques qui nous dépassent par la beauté innée et l'unité de leur nature et qui doivent nous être sacrés, parce que, comme les étoiles et les cimes bleues des monts, elles sont loin de nous et nous paraissent plus près de Dieu. Comme les rigueurs de la vie ne se sont pas fait faute de mettre là-dedans leur grain de poivre, l'amour des femmes a apporté dans mon existence autant d'amertume que de douceur. Les femmes sont bien restées sur leur haut piédestal, mais, en ce qui me concerne, le rôle du prêtre en solennelle adoration s'est trop aisément transformé en celui – douloureusement comique – du fou bafoué.

Je rencontrais presque chaque jour Rose Girtanner en allant déjeuner. C'était une jeune fille de dix-sept ans, à la taille souple et bien prise. Le visage mince, brun et frais manifestait la beauté sereine, reflet d'une vie intérieure, qui donnait encore à sa mère à cette époque la même distinction

qu’elle avait donnée auparavant à sa grand-mère et à son arrière-grand-mère. De cette vieille famille, appartenant à la haute société et comblée de bénédictions, était issue, de génération en génération, toute une grande et gracieuse lignée de femmes, toutes discrètes et distinguées, toutes fraîches, nobles et d’une parfaite beauté. Nous avons le portrait d’une jeune fille de la maison des Fugger, peint au XVIe siècle par un maître inconnu ; une des plus délicieuses images que mes yeux aient vues. Les femmes de la race des Girtanner avaient ce type-là et Rose aussi lui ressemblait.

Tout cela, bien sûr, je ne le savais pas alors. Je la regardais seulement qui s’avançait dans sa dignité calme et sereine et je percevais la noblesse de ses manières toutes simples. Alors, le soir, dans la demi-obscurité, je restais plongé dans mes pensées jusqu’à ce que je parvienne à évoquer clairement sa figure et sa présence, et un frisson doux et mystérieux passait sur mon âme enfantine. Mais ces instants de bonheur ne tardèrent pas à perdre leur pureté et à me faire endurer d’amères souffrances. J’eus soudain le sentiment qu’elle m’était tout à fait étrangère, ne me connaissait pas, ne s’informait nullement de moi, et que cette belle figure de mon rêve était un vol commis au préjudice de cet être supérieur. Et c’est justement quand je sentais cela de la façon la plus vive et la plus douloureuse que je voyais, pendant quelques instants, son image vivant et respirant véritablement devant mes yeux, et qu’un flux sombre et chaud passait sur mon cœur, provoquant jusque dans les pulsations les plus lointaines de mon sang une étrange douleur.

Le jour, il arrivait qu’en pleine classe ou au beau milieu d’une rixe violente, cette vague passât sur moi. Alors je fermais les yeux, laissais tomber mes mains et me sentais glisser dans un abîme tiède jusqu’à ce que l’appel du professeur

ou le coup de poing d'un camarade me réveillât. Je me retirais, je me sauvais dans la nature et jetais sur les choses, au milieu de bizarres rêveries, des regards étonnés. J'avais soudain la révélation de la beauté et de la couleur du monde, de cette lumière et de ce souffle qui coulaient à travers les choses, du fleuve vert clair, des toits rouges et des montagnes bleues. Mais cette beauté qui m'entourait ne me distrayait pas, j'en jouissais seulement dans la paix et la tristesse. Plus tout était beau, plus tout me semblait étranger ; je n'y avais aucune part et je me tenais comme en dehors. Et mes mornes pensées retrouvaient, par-delà, leur chemin vers Rose : si je venais à mourir en cette heure, elle n'en saurait rien, ne s'en informerait pas, n'en serait pas affligée.

Pourtant je n'éprouvais pas le désir d'attirer son attention. J'aurais voulu faire pour elle quelque chose d'inouï, le lui offrir sans qu'elle sût de qui cela venait.

Et je fis en effet bien des choses pour elle. Il y eut justement alors de courtes vacances et on m'envoya chez mes parents. Là, j'accomplis chaque jour toutes sortes de prouesses, tout cela, dans ma pensée, en hommage à Rose. J'escaladai un sommet difficile du côté le plus abrupt. Je fis sur le lac des courses démesurées en canot, couvrant de grandes distances en un temps record. À la suite d'un exploit de ce genre, comme je rentrais brûlé de soleil et affamé, il me vint à l'esprit de rester jusqu'au soir sans manger ni boire. Tout cela pour Rose Girtanner. Je portai son nom et sa louange sur des aiguilles perdues dans le lointain et dans des ravins où personne n'avait pénétré.

En même temps, ma jeunesse, qui s'étiolait dans les salles de classe, prenait sa revanche. Mes épaules

s'élargirent, ma figure et mon cou brunirent, et tous mes muscles se tendirent et se gonflèrent.

L'avant-dernier jour de vacances, je fis à mon amour une offrande de fleurs péniblement conquises. Je savais bien que, sur mainte pente qui m'attirait, il y avait des edelweiss sur d'étroites bandes de terre ; mais cette plante argentée, maladive, sans parfum et sans éclat m'avait toujours paru sans âme et presque sans beauté. Par contre je connaissais quelques buissons de roses des Alpes apportées par le vent au fond d'un précipice abrupt, fleurissant tard, difficiles à atteindre – une tentation de plus. Il fallait y arriver. Et comme rien n'est impossible à la jeunesse et à l'amour, je parvins finalement au but, les mains déchirées, les cuisses tourmentées de crampes. Impossible de crier ma joie dans ma situation périlleuse, mais mon cœur lançait des tyroliennes et manifestait son bonheur à grand fracas quand je coupai avec précautions les dures tiges et tins mon butin dans les mains. Il fallut revenir, les fleurs dans la bouche, en rampant à reculons ; et Dieu seul sait comment le gamin téméraire que j'étais atteignit sain et sauf le pied de la falaise. Dans toute la montagne les fleurs des roses des Alpes étaient depuis longtemps passées, j'avais à la main le dernier bouquet de l'année, en boutons délicatement éclos.

Le lendemain, pendant les cinq heures de voyage, je gardai les branches dans mes mains. Au début, mon cœur battait fort, appelant de ses vœux la ville de la belle Rose ; mais plus la montagne s'éloignait, plus l'amour inné du pays natal me ramenait en arrière. Comme je m'en souviens de ce voyage en chemin de fer ! Le Sennalpstock n'était plus visible depuis longtemps, maintenant c'étaient les autres aiguilles qui s'affaissaient les unes après les autres, et chacune se détachait de mon cœur, y laissant une légère sensation

douloureuse. Les montagnes familières étaient maintenant toutes disparues, et un vaste paysage, bas, vert clair, se présentait à moi. Cela ne m'avait nullement frappé lors de mon premier voyage. Mais, cette fois, je fus saisi d'angoisse et de tristesse, comme si j'étais condamné à m'en aller dans des régions toujours plus plates, à perdre à jamais mes montagnes et mon droit de cité au pays natal. En même temps, je voyais sans cesse devant moi le beau et mince visage de Rose Girtanner, distingué, étranger, glacial et se souciant si peu de moi que j'en perdis le souffle d'amertume et de douleur. Devant les portières passaient les uns après les autres les villages joyeux et propres, avec leurs tours élancées et leurs pignons blancs ; des gens entraient et sortaient, parlaient, se saluaient, riaient, fumaient et faisaient des plaisanteries – tous des gens du bas pays, des gens aux manières aisées, à la parole facile, sociables – et moi, gros lourdaud des hautes terres, j'étais là au milieu d'eux, m'obstinant dans mon silence et dans ma tristesse. J'eus le sentiment d'être pour toujours arraché à mes montagnes sans pouvoir cependant jamais devenir semblable à ces hommes du pays plat, jamais joyeux, jamais adroit, jamais à l'aise et sûr de moi comme eux. Des individus de cette sorte se moqueraient toujours de moi ; ce serait un homme comme cela qu'épouserait un jour Rose Girtanner, et toujours je trouverais des gens comme cela en travers de ma route ou en avance d'un pas sur moi.

C'étaient là les pensées que je ramenais en ville. À peine achevées les formules de politesse, je montai dans mon grenier, ouvris ma malle et en sortis une grande feuille de papier. Elle était assez grossière et, quand j'y eus enveloppé mes roses des Alpes et les eus attachées avec une ficelle apportée exprès de la maison, le paquet n'avait pas l'air d'un présent d'amour. Gravement, je l'emportai dans la rue où

habitait l'avocat Girtanner et, au premier instant favorable, j'entrai par la porte ouverte, jetai un coup d'œil dans le vestibule faiblement éclairé par la lumière du soir, et posai mon fagot informe sur le large escalier de cette résidence patricienne.

Personne ne m'aperçut et je ne sus jamais si Rose avait eu l'occasion de voir mon offrande. Mais j'avais grimpé au flanc des ravins, j'avais risqué ma vie pour poser une branche de roses sur les marches de sa maison. En cela il y avait quelque chose de doux, de triste et de gai tout ensemble, de poétique, qui me fit du bien et que je ressens encore aujourd'hui. C'est seulement aux heures où Dieu m'abandonne qu'il me semble parfois que mon aventure avec ces roses ne fut, comme toutes mes autres histoires de cœur, qu'une donquichotterie.

Ce premier de mes amours ne trouva jamais sa conclusion. Il s'éteignit dans l'incertitude, sans solution, au cours de mes années de jeunesse, et quand, par la suite, je redevins amoureux, il chemina, à côté de ces passions nouvelles, comme une discrète sœur aînée. Il m'est toujours impossible d'imaginer quelque chose de plus noble, de plus pur et de plus beau que cette jeune patricienne de bonne race au regard tranquille. Et lorsque, bien des années plus tard, dans une exposition historique, je vis à Munich ce portrait anonyme, énigmatique et charmant, d'une fille des Fugger, j'eus l'impression d'avoir devant moi toute ma jeunesse romanesque et mélancolique qui me regardait.

Cependant je faisais peau neuve, lentement, posément, et j'achevais peu à peu de devenir un adolescent. Ma photographie d'alors présente un jeune campagnard osseux, de haute taille, en mauvais habits d'écoliers, les yeux assez

ternes, avec les membres d'un lourdaud qui n'a pas fini sa croissance. La tête seule avait atteint de bonne heure sa forme définitive. Je me voyais avec une sorte d'étonnement perdre les manières de l'enfance, et j'attendais la vie d'étudiant, goûtant vaguement par avance ses joies.

Je devais suivre les cours de l'Université de Zurich et, au cas où mon travail aurait donné des résultats remarquables, mes protecteurs avaient laissé entendre qu'un voyage d'études serait possible. Tout cela se présentait à moi comme un beau tableau classique : un noble et gracieux bouquet d'arbres avec les bustes d'Homère et de Platon, au milieu duquel j'étais assis penché sur de gros bouquins, et de toutes parts, dans la lumière, une vue illimitée sur des villes, des lacs, des montagnes, de splendides horizons. Mon esprit, devenu moins romanesque, avait toutefois plus d'élan, et je me réjouissais de mon bonheur futur, convaincu que je serais jugé digne de l'obtenir.

Au cours de ma dernière année de collège, je me passionnai pour l'étude de l'italien et pris un premier contact avec les vieux auteurs de nouvelles, avec qui je me promettais d'avoir un commerce plus intime en les étudiant au cours de mes semestres à Zurich, en marge de mes études classiques. Puis le jour vint où je dis adieu à mes professeurs et à mon hôte, où j'emballai et clouai ma petite malle, et passai avec une douce mélancolie devant la maison de Rose pour en prendre congé.

Les vacances qui suivirent me donnèrent un avant-goût amer de la vie et ne mirent pas longtemps à couper rudement les ailes de mes rêves. Tout d'abord je trouvai ma mère malade. Elle était au lit, ne parlait presque pas et restait également indifférente à ma présence. Je n'étais pas porté à

prendre les choses au tragique, pourtant cela me fit de la peine de ne trouver ici aucun écho à mes joies et à ma juvénile fierté. Puis mon père me déclara que, si je voulais maintenant faire des études supérieures, il n'avait rien contre, mais qu'il n'était pas en situation de me donner de l'argent pour cela. Si ma petite bourse était insuffisante, je n'avais qu'à trouver moyen de me procurer les sommes nécessaires. À mon âge, il gagnait déjà depuis longtemps son pain.

Les courses dans la campagne, le canot, les ascensions n'eurent guère de place cette fois dans ma vie, car il me fallut prendre ma part des travaux de la maison et des champs, et dans les demi-journées de liberté, je n'avais de goût à rien, pas même à lire. J'étais révolté et déprimé en voyant comme les petites besognes de la vie quotidienne avaient les dents longues pour exiger leur dû et dévorer tout ce surcroît de forces et d'audace que j'avais rapporté. Au reste mon père, une fois qu'il se fut soulagé de la question d'argent, se montra bien, selon son naturel, rude et peu expansif, mais nullement désobligeant à mon égard ; je n'y pris toutefois aucun plaisir. J'étais également troublé et peiné de constater que ma culture scolaire et mes livres lui inspiraient, sans qu'il en fît rien voir, un respect mêlé de mépris. Et puis je pensais souvent aussi à Rose et j'avais de nouveau, sans vouloir m'y résigner, le sentiment amer de mon incapacité paysanne à me trouver jamais à mon aise dans le « monde ». J'allai jusqu'à me demander pendant des jours s'il ne vaudrait pas mieux rester ici et oublier mon latin et mes espérances dans les dures et tenaces contraintes de la vie misérable au pays. J'errais, tourmenté et maussade, de-ci de-là, et ne trouvais pas non plus de consolation ni de repos près du lit de ma mère malade. Ces bosquets que j'avais vus en rêve autour du buste d'Homère notaient plus pour moi que dérision, et je les chassai de ma pensée avec toute la rage et toute la haine de

mon esprit tourmenté. Les semaines étaient d'une longueur insupportable, comme si ma jeunesse tout entière devait se dissiper dans cette période désespérée d'amertume et d'intime désaccord.

Si j'avais été surpris et révolté de voir la vie détruire si vite et si totalement mes rêves de bonheur, j'eus lieu maintenant de m'étonner de ce que mes tourments actuels pussent se trouver si soudainement et si violemment domptés. La vie m'avait montré d'abord sa face grise de tous les jours, voici qu'elle se présenta à mes yeux prévenus dans son éternelle profondeur et enrichit ma jeunesse d'une expérience toute simple mais féconde.

Un matin, de bonne heure, par un chaud jour d'été, j'eus soif dans mon lit et je me levai pour aller à la cuisine où se trouvait toujours un seau d'eau fraîche. Il me fallait pour cela traverser la chambre de mes parents, où je fus frappé des étranges gémissements de ma mère. Je m'approchai de son lit, elle ne me vit pas et ne me répondit point, mais poursuivit ses plaintes brèves et anxieuses, battant convulsivement des paupières, le visage pâle et bleuâtre. Je n'en fus pas particulièrement effrayé, bien que je fusse pris d'une certaine inquiétude. Mais je vis alors ses deux mains reposer sur le drap, immobiles, comme des sœurs jumelles endormies. Ce furent ces mains qui me révélèrent que ma mère allait mourir, car elles étaient déjà épuisées et sans la moindre volonté, comme on ne les voit jamais chez un vivant. J'oubliai ma soif, m'agenouillai près du lit, posai ma main sur le front de la malade, cherchant son regard. Quand il rencontra le mien, il était bon et ne trahissait pas de souffrance, mais semblait tout près de s'éteindre. Je ne songeai pas à réveiller mon père qui dormait à côté en respirant bruyamment. Je restai ainsi près de deux heures à genoux, regardant ma mère mou-

rir. Elle endura la mort silencieusement, gravement, vaillamment, comme il était dans sa nature, et m'a donné un bon exemple.

La pièce silencieuse se remplit lentement de la clarté du jour naissant ; la maison et le village reposaient dans le sommeil, et j'eus le loisir d'accompagner l'âme d'une mourante par-delà la maison, le hameau, le lac et les cimes neigeuses, dans la liberté glacée d'un pur ciel matinal. J'éprouvai peu de douleur, car j'étais plein d'étonnement et de respect de ce qu'il me fût permis de voir comme se dénoue une grande énigme, et comme le cercle d'une vie se ferme dans un léger frémissement. La vaillance et la résignation de la mourante étaient si sublimes que, de la splendeur froide et dure du nimbe qui l'entourait, un clair rayon vint toucher et rafraîchir mon cœur. Que le père fut couché là à côté, qu'aucun prêtre ne fût présent, que ni les sacrements ni les prières ne fissent un saint cortège à l'âme qui s'en allait, je n'en avais pas conscience. Je ne percevais rien qu'un frisson d'éternité passant comme un souffle dans la pâle lumière de la chambre et pénétrant dans mon âme pour s'unir à elle.

Au dernier moment – les yeux étaient déjà éteints – je baisai pour la première fois de ma vie la bouche froide et fanée de ma mère. Alors, à cet attouchement glacé, un frisson passa soudain sur moi, je m'assis sur le bord du lit, et je sentis de grosses larmes hésitantes couler lentement l'une après l'autre sur mes joues, mon menton et mes mains.

Peu après, mon père s'éveilla et, me voyant assis là, me demanda, encore tout endormi, ce qui se passait. Je voulus lui répondre mais ne pus prononcer un mot ; je sortis de la pièce, vins dans ma chambre comme en rêve et m'habillai

lentement, sans en avoir conscience. Bientôt mon père fut près de moi.

« Ta mère est morte, dit-il, le savais-tu ? »

Je fis signe que oui.

« Pourquoi m'as-tu laissé dormir ? Elle n'a pas eu de prêtre. Que… » Il lança un gros juron.

Alors je ressentis une douleur dans la tête comme si une veine avait éclaté. Je m'avançai vers lui, le saisis de mes deux mains – il n'était, à côté de moi, pas plus fort qu'un enfant – et je le regardai les yeux dans les yeux. Je ne pus rien dire, mais il garda le silence, tout anxieux, et quand, là-dessus, nous allâmes ensemble auprès de ma mère, il fut tout pénétré lui aussi de la puissance de la mort et prit un visage inaccoutumé et solennel. Ensuite, il se pencha sur la morte et se mit à gémir tout doucement comme un enfant, presque comme un oiseau, sur un ton aigu et bas. Je m'en allai porter aux voisins la nouvelle. Ils m'écoutèrent, ne posèrent point de questions, me serrèrent la main et offrirent leur aide pour notre maison privée de sa ménagère. Quelqu'un s'empressa d'aller au monastère chercher un père et, quand je rentrai, une voisine était déjà dans notre étable et soignait la vache.

Le prêtre arriva ; presque toutes les femmes du hameau vinrent ; tout se passa ponctuellement et dans les formes traditionnelles, nous n'eûmes même pas à nous occuper du cercueil, et je pus constater pour la première fois comme il est bon, dans les circonstances difficiles, d'être au milieu des siens et d'appartenir à un petit groupe sur lequel on peut compter. Le lendemain, j'aurais pu peut-être y songer davantage encore.

En effet, lorsque le cercueil eut été descendu en terre sous les bénédictions, et que la petite troupe eut disparu mélancoliquement, quand les chapeaux à poils, les hauts de forme – celui de mon père également – furent rentrés dans leur boîte et dans leur armoire, alors mon pauvre père eut un moment de faiblesse. Il se mit à se prendre lui-même en pitié et m'exposa son malheur en formules étranges, bibliques pour la plupart. Maintenant que sa femme était partie, il allait encore perdre son fils et le voir s'en aller au loin. Cela ne finissait point ; j'écoutais tout effrayé et j'étais sur le point de lui promettre de rester.

À ce moment – j'avais déjà ouvert la bouche pour répondre – il se passa en moi quelque chose de bizarre. Soudain, en une seconde, tout ce que depuis mon enfance j'avais pensé, souhaité et passionnément espéré se présenta comme condensé dans une subite vision intérieure. Je vis de grands et beaux travaux qui m'attendaient, des livres à lire, des livres à écrire. J'entendis souffler le foehn et j'aperçus au loin des lacs et des rivages splendides qui brillaient dans l'éclat du Midi. Je vis des hommes passer avec des visages où s'exprimaient la sagesse et la vie spirituelle, des femmes belles et distinguées ; je vis des routes se dérouler et des cols franchissant les Alpes, et des trains filer à travers toutes sortes de contrées ; tout cela en même temps, et pourtant chaque chose séparément, pleine de netteté, et derrière tout cela les lointains sans limites d'un horizon lumineux coupé de nuages qui se déplaçaient et s'envolaient. Apprendre, produire, contempler, cheminer ; la vie dans sa plénitude resplendit en une vision fugitive et argentée devant mes regards, et de nouveau, comme au temps de mon enfance, quelque chose en moi s'agita qui me poussait inconsciemment et irrésistiblement vers les vastes horizons du monde illimité.

Je gardai le silence et laissai dire mon père, secouant seulement la tête et attendant que son émotion fût épuisée. Cela ne se produisit que le soir. Alors je lui fis part de ma ferme résolution de faire des études et de chercher à l'avenir une patrie dans le royaume de l'esprit, mais sans lui demander la moindre aide matérielle. Il ne tenta pas à nouveau de faire pression sur moi et me regarda d'un air consterné en branlant la tête. Il comprenait, lui aussi, que, à partir de ce jour, je m'engageais dans mes voies particulières et ne tarderais pas à n'avoir plus aucun rapport avec sa vie. Lorsque tout à l'heure, en écrivant, je me ressouvenais de cette journée, je voyais mon père assis près de la fenêtre comme il était ce soir-là. Sa tête de paysan malin, aux traits nettement marqués, repose immobile sur le cou mince, les cheveux courts commencent à grisonner, et sur son visage sévère et dur la tristesse d'une vieillesse commençante lutte contre la résistance de la maturité.

Il me reste encore de lui et de mon séjour d'alors sous son toit le souvenir d'un petit événement qui n'est pas sans importance. Dans les dernières semaines avant mon départ mon père mit un soir sa casquette et posa sa main sur la poignée de la porte. « Où vas-tu ? » demandai-je. « Cela te regarde ? » dit-il. « Tu pourrais tout de même me le dire si ce n'est rien de mal. » Alors il rit et cria : « Tu peux bien venir avec moi, tu n'es plus un tout petit. » Je l'accompagnai donc à l'auberge. Il y avait là quelques paysans assis devant une cruche de vin de Hallau, deux voituriers étrangers buvaient de l'absinthe, une tablée de jeunes gens jouaient aux cartes et menaient grand tapage.

J'étais habitué à boire de temps en temps un verre de vin, mais c'était la première fois que j'entrais sans besoin dans un café. Je savais, pour l'avoir entendu dire, que mon

père était un solide buveur. Il buvait beaucoup et avec discernement, et c'était pour cela que notre ménage, qu'il ne négligeait pourtant pas sérieusement, demeurait dans une irrémédiable indigence. Je fus frappé de la considération qu'avaient pour lui l'aubergiste et les clients. Il commanda un litre de vin vaudois et me chargea de le verser en m'enseignant comment il fallait s'y prendre. On devait d'abord verser bas, puis allonger modérément le jet et, pour finir, baisser à nouveau la bouteille aussi bas que possible. Là-dessus il se mit à parler de divers vins, qu'il connaissait, et qu'il avait coutume de savourer en des occasions exceptionnelles, quand par exemple il allait par hasard à la ville ou au pays welche. Il appréciait avec un respect tout à fait sérieux le vin de la Valteline, rouge sombre, dont il savait distinguer trois espèces. Après quoi il se mit à parler d'une voix plus discrète et persuasive de certains vins en bouteille du pays de Vaud. Et, à la fin, ce fut presque à voix basse et avec l'allure de quelqu'un qui débite un conte qu'il fit l'éloge du vin de Neuchâtel. De ce vin-là, il y avait des années dont la mousse, quand on le versait, faisait une étoile dans le verre. Et de son doigt mouillé il dessinait l'étoile sur la table. Ensuite, il se plongea dans d'extravagantes suppositions sur la nature et le goût du champagne, qu'il n'avait jamais bu et dont il croyait qu'une bouteille pouvait rendre deux hommes soûls comme des bourriques.

Après quoi il fit silence, se plongea dans ses réflexions et alluma sa pipe. Ce faisant il s'aperçut que je n'avais rien à fumer et me donna vingt sous pour acheter des cigares. Et puis, nous restâmes assis l'un en face de l'autre, nous soufflant la fumée à la figure, et vidant lentement et à petits coups le premier litre. Je trouvai tout à fait de mon goût le vin de Vaud, jaunâtre et piquant. Peu à peu les paysans assis à la table voisine se risquèrent à prendre part à l'entretien et

finalement ils vinrent en toussotant, l'un après l'autre, s'installer avec précaution à côté de nous. Bientôt ce fut moi qui me trouvai au centre de la conversation, et il apparut que ma réputation d'ascensionniste n'était pas encore oubliée. On raconta toutes sortes d'escalades et de chutes aussi incertaines que des mythes baignés dans le brouillard, on les contesta, on les soutint. Pendant ce temps-là nous avions déjà fini le second litre, et le sang me montait à la tête. Contrairement à mon naturel je me mis à faire le malin et je racontai, entre autres, mon insolente grimpée au haut de la falaise du Sennalpstock où j'avais été cueillir les roses des Alpes pour Rose Girtanner. On ne me crut pas, je soutins ce que j'avançais, on se mit à rire et je devins furieux. Je provoquai à la lutte quiconque mettait la chose en doute et je laissai entendre que j'étais disposé au besoin à leur tenir tête à tous à la fois. Sur ce un vieux petit paysan, tout tordu, alla prendre sur la console un grand pot de grès et le coucha sur la table.

« Je vais te dire une chose, déclara-t-il en riant, si tu es si fort que ça, fracasse la cruche d'un coup de poing. Alors on te paiera autant de vin qu'elle en peut contenir. Mais si tu n'en es pas capable, c'est toi qui paieras le vin. »

Mon père fut tout de suite d'accord. Je me levai donc, entourai ma main de mon mouchoir, et cognai. Les deux premiers coups n'eurent aucun résultat. Au troisième le pot vola en éclats. « Payez ! » cria mon père, rayonnant de joie. Le vieux parut l'admettre. « Bon, dit-il, je paierai tout le vin que la cruche peut tenir. Cela ne doit plus faire beaucoup. » En effet les débris ne tenaient plus une chope, et en plus de mon mal au bras j'avais encore le ridicule. Mon père lui-même riait de moi maintenant.

« Eh bien, tu as gagné ! » m'écriai-je. Je remplis un des débris avec notre bouteille, et le jetai à la tête du vieux. C'était nous cette fois qui avions l'avantage et les rieurs étaient de notre côté.

On fit encore plusieurs grosses farces de ce genre, après quoi, mon père m'entraîna à la maison. Fort excités et de mauvaise humeur nous fîmes du vacarme dans la pièce où trois semaines à peine auparavant se trouvait le cercueil de ma mère. Je dormis comme un mort et, le lendemain matin, j'étais détraqué et démoli. Mon père se moquait de moi. Il était vaillant et de bonne humeur, visiblement heureux de sa supériorité. Mais, moi, je me jurai en moi-même de ne plus boire et j'attendis avec impatience, le jour de mon départ.

Il arriva et je partis ; mais je n'ai pas tenu parole. Depuis lors j'ai fait connaissance avec le vin jaune du pays de Vaud, le vin rouge sombre de la Valteline, le vin aux étoiles de Neuenburg, et bien d'autres encore, et je suis devenu leur ami.

Une fois dégagé de l'atmosphère lourde et sans poésie du pays natal, je pris mon vol à grands coups d'ailes vers le plaisir et la liberté. S'il m'est arrivé parfois dans le reste de ma vie de me trouver mal partagé, j'ai du moins goûté dans leur richesse et leur plénitude les joies singulières et romanesques de l'adolescence. Comme un jeune guerrier qui se repose au bord d'une forêt verdoyante, j'ai vécu dans une délicieuse inquiétude entre la lutte et les distractions frivoles ; et comme un voyant hanté de pressentiments, je me suis tenu au bord de sombres abîmes, l'oreille tendue au grondement des grands fleuves et des grandes tempêtes, l'âme ouverte à l'accord profond des choses et à l'harmonie de tout ce qui vit. J'ai bu avec délices aux coupes pleines de la jeunesse, j'ai souffert en secret de profondes douleurs pour de belles femmes que je vénérais timidement, et j'ai savouré jusqu'au fond le plus noble bonheur des adolescents : une amitié virile, joyeuse et pure.

Je débarquai du train vêtu d'un vêtement neuf de gros drap, avec une petite malle qu'emplissaient mes livres et le reste de mes affaires, prêt à faire la conquête d'une tranche du monde et à montrer aussi vite que possible aux rustres de mon petit pays que j'étais fait d'un autre bois que les autres Camenzind. Pendant trois années, trois merveilleuses an-

nées, j'habitai, en face d'un vaste horizon, la même mansarde ouverte aux vents, voué à l'étude et à la création poétique, aspirant à toutes les beautés de la terre qui, si proches, m'enveloppaient de leur chaleur, et les sentant pénétrer en moi. Je n'avais pas tous les jours un repas chaud, mais tous les jours et toutes les nuits et toutes les heures, mon cœur riait et pleurait, débordant d'une joie intense et tenant étroitement serrées contre lui, dans l'ardeur de son désir, les délices de la vie.

Zurich fut la première cité importante dont le blanc-bec que j'étais fit la connaissance, et pendant quelques semaines je ne cessai d'ouvrir de grands yeux. Il ne me vint pas à l'esprit d'admirer ou d'envier la vie des villes : en cela j'étais un paysan tout simplement. Mais je pris plaisir à la diversité des rues, des maisons, des gens. Je suivais la circulation animée des véhicules, je regardais les embarcadères, les places, les jardins, les monuments et les églises, je voyais des citadins laborieux courir en foule à leur travail, des étudiants flâner, des étrangers faire un tour de ville. Les épouses des riches, les élégantes à la mode, avec leur grâce hautaine et un peu ridicule, me faisaient l'effet, dans leur morgue, de paons dans la basse-cour. Je n'étais pas vraiment timide, mais simplement gauche, je manquais seulement de souplesse au physique comme au moral et je ne doutais pas que je fusse incontestablement le type capable de se familiariser à fond avec cette vie active des citadins, et d'y trouver un jour sa place définitive.

La jeunesse se présenta à moi sous la figure d'un bel adolescent qui faisait ses études dans la même ville, au premier étage de ma maison où il avait loué deux jolies pièces. Je l'entendais chaque jour jouer au-dessous de moi du piano, et j'eus ainsi l'occasion d'éprouver quelque peu pour la pre-

mière fois ce qu'est le charme de la musique, le plus féminin et le plus doux de tous les arts. Ensuite, je voyais ce joli garçon quitter la maison, mince et souple dans sa démarche, un livre ou un cahier de musique dans la main gauche, dans la droite une cigarette dont les spirales de fumée se dissipaient derrière lui. Je me sentais attiré vers lui par un sentiment tendre et timide, mais je restais cependant à distance, craignant de me lier avec un compagnon dont les manières sûres, libres, dont l'aisance ne pouvaient qu'humilier ma pauvreté et mon manque de savoir-vivre. Ce fut lui qui vint à moi. Un soir, on frappa à ma porte, et je fus un peu inquiet, car jamais encore je n'avais reçu de visite. Le bel étudiant entra, me tendit la main, dit son nom et se comporta avec autant de liberté et de bonne humeur que si nous étions de vieilles connaissances.

« Je voulais vous demander si vous n'auriez pas envie de faire un peu de musique avec moi », dit-il aimablement. Mais moi, je n'avais de ma vie touché un instrument. Je le lui dis et ajoutai que, en dehors du chant à la tyrolienne, j'étais ignorant de tous les arts, toutefois la musique de son piano était souvent montée vers moi pleine de beauté et de charme.

« Ce qu'on peut se tromper ! dit-il gaiement. À votre allure extérieure j'aurais juré que vous étiez musicien. Curieux ! Mais vous savez chanter à la tyrolienne. Oh ! je vous prie, chantez un peu. J'adore cela. »

J'étais tout décontenancé et je lui répondis que, comme ça, sur commande et dans une chambre, j'étais absolument incapable de lancer une tyrolienne. Cela ne pouvait se faire que sur la montagne ou tout au moins en plein air et quand on en avait soi-même envie.

« Eh bien alors, vous me chanterez une tyrolienne sur une montagne ! Demain par exemple ? Dites, je vous en prie. Nous pourrions peut-être, vers le soir, aller faire une excursion ensemble, nous balader et bavarder un peu ; là-haut, vous lanceriez une tyrolienne et puis après nous prendrions le repas du soir dans un village quelconque. Vous avez bien du temps libre ? »

Oh ! oui, le temps ne manquait pas. Je m'empressai d'accepter. Et puis je le priai de me jouer quelque chose. Je descendis avec lui dans son grand et bel appartement. Quelques tableaux dans des cadres modernes, le piano, un certain désordre gracieux, une odeur fine de cigarettes mettaient dans la jolie pièce une sorte d'élégance aisée et confortable, une atmosphère de bien-être toute nouvelle pour moi. Richard se mit au piano et frappa quelques mesures.

« Vous connaissez, n'est-ce pas ? interrogea-t-il en se penchant vers moi, et il était splendide, sa jolie tête ainsi inclinée et écartée de son jeu, me regardant avec des yeux brillants.

« Non, dis-je, je ne connais rien.

— C'est du Wagner, répliqua-t-il, *les Maîtres Chanteurs* », et il continua de jouer. C'était une musique douce et puissante, nostalgique et sereine et je me sentis comme baigné dans une eau tiède et vivifiante. Je contemplais en même temps avec une joie secrète le dos et la nuque grêle du pianiste, ses mains blanches de musicien, et je fus parcouru du même sentiment de tendresse et de respect émerveillés et timides avec lequel j'avais considéré jadis mon camarade aux cheveux noirs, mêlé à une vague impression que ce beau jeune homme distingué allait peut-être devenir mon ami et

réaliser mes anciennes aspirations que je n'avais pas oubliées.

Le lendemain j'allai le chercher. Lentement, tout en bavardant, nous gravîmes une colline de moyenne altitude, dominant de nos regards la ville, le lac et les jardins, et goûtant l'heure saturée de beauté qui précède le soir.

« Et maintenant, une tyrolienne ! s'écria Richard. Si vous êtes encore intimidé, tournez-moi le dos. Mais je vous en prie, à pleine voix ! »

Il put être satisfait. Dans la rougeur lointaine du soir, je chantai, déchaînant toutes mes forces, exultant de toute ma joie, sur tous les tons, dans toutes les variations. Quand je m'arrêtai, il voulut dire quelque chose, mais s'interrompit tout de suite, montrant les montagnes et tendant l'oreille. D'une hauteur lointaine la réponse venait, discrète, traînant et s'enflant, le salut d'un pâtre ou d'un voyageur, et nous écoutâmes dans le silence et la joie. Pendant que nous nous tenions tous deux à l'écoute, le sentiment d'être là, auprès d'un ami, pour la première fois, jetant avec lui mes regards vers les lointains resplendissants du monde illuminé de nuages roses, me parcourut d'un délicieux frisson. Le lac commençait à faire jouer dans le soir ses couleurs et, peu avant le coucher du soleil, je vis surgir de la brume qui se dissipait quelques crêtes alpestres aux hardies découpures.

« C'est là-bas qu'est mon pays, dis-je, l'aiguille du milieu est la Rote Fluh, à droite le Geishorn, à gauche et plus loin le sommet arrondi du Sennalpstock. J'avais dix ans et trois semaines quand je suis monté pour la première fois sur cette large crête. »

Je fis effort pour tâcher d'apercevoir encore un sommet plus au sud. Au bout d'un moment Richard dit quelque chose que je ne compris pas.

« Que disiez-vous ? demandai-je.

— Je disais que je sais maintenant quel art est le vôtre.

— Lequel donc ?

— Vous êtes poète. »

Alors je rougis ; j'étais tout ensemble contrarié et étonné qu'il eût deviné cela.

« Non, m'écriai-je, je ne suis pas poète. J'ai bien fait des vers à l'école, mais il y a fort longtemps que je n'en fais plus.

— Pourrais-je les voir ?

— Ils sont brûlés, mais vous ne les verriez pas, même si je les avais encore.

— C'étaient certainement des choses très modernes, avec beaucoup de Nietzsche ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Nietzsche ? Ah ! grand Dieu ! Ne le connaissez-vous pas ?

— Non. Où l'aurais-je connu ? »

Le voilà enchanté de ce que j'ignore Nietzsche. Mais, moi, j'étais vexé, et je lui demandai sur combien de glaciers il était déjà monté. Quand il me répondit : sur aucun, je pris un air aussi railleur et surpris que lui tout à l'heure à mon égard. Alors il me mit la main sur le bras et dit très sérieusement : « Vous êtes susceptible. Mais vous ignorez vous-

même quel homme sain vous êtes et combien digne d'envie. Ces gens-là, vous ne savez pas comme ils sont rares ! Voyez donc, dans un an ou deux vous connaîtrez, vous aussi, Nietzsche et tout le bazar bien mieux que moi, car vous avez plus de profondeur et d'intelligence. Mais tel que vous êtes maintenant, vous me plaisez. Vous ne connaissez pas Nietzsche et pas davantage Wagner, mais vous êtes allé souvent sur les neiges des montagnes et vous avez une bonne figure d'homme des hautes terres. Et certainement vous êtes aussi un poète. Je vois ça à votre regard et à votre front. »

Il me semblait étrange également qu'il me regardât avec tant de liberté et de sans-gêne et exprimât sans détour son sentiment.

Mais je fus encore plus surpris et plus heureux quand, huit jours plus tard, dans le jardin d'une brasserie très fréquentée, il me proposa de sceller une amitié fraternelle et, se levant, m'enlaça et m'embrassa devant tout le monde et se mit à danser avec moi autour de la table.

« Que vont penser les gens ? observai-je timidement.

— Ils penseront : ces deux-là sont extraordinairement heureux ou tout à fait extraordinairement ivres ; mais la plupart ne penseront rien du tout. »

Souvent, bien qu'il fût plus âgé, plus intelligent, mieux élevé et en toutes choses plus ferré et plus raffiné que moi, Richard me semblait être, à côté de moi, un vrai gamin. Dans la rue il faisait la cour à des écolières encore à demi enfant, d'un ton cérémonieux et railleur ; il interrompait subitement les morceaux de piano les plus sérieux par des plaisanteries tout à fait puériles, et un jour que nous étions allés, pour nous amuser, dans une église, il me dit soudain au beau mi-

lieu du sermon d'un ton pénétré et comme une chose importante : « Dis donc, ne trouves-tu pas que le curé a l'air d'un vieux lapin ? » La comparaison était exacte, mais je trouvais qu'il aurait aussi bien pu garder cela pour plus tard, et je le lui dis.

« Mais du moment que c'était exact ! répliqua-t-il en faisant la moue. Après je n'y aurais probablement plus pensé. »

Ses plaisanteries n'étaient pas toujours spirituelles, elles n'étaient même souvent pas autre chose qu'une citation d'un vers de Busch, mais je n'en étais pas choqué et les autres pas davantage, car ce que nous aimions en lui, ce n'était pas l'esprit ou l'intelligence, mais l'inaltérable gaieté de sa nature enjouée et enfantine, qui se faisait jour à chaque instant et l'enveloppait d'une atmosphère légère et joyeuse. Elle pouvait ne se manifester que par un signe dans un rire discret, dans un regard plein de bonne humeur, mais elle était incapable de se dissimuler longtemps. Je suis convaincu que même dans son sommeil il devait parfois rire ou faire un geste amusant.

Richard m'emmenait souvent avec d'autres camarades, des étudiants, des musiciens, des peintres, des écrivains, car tous les gens intéressants, originaux, tout ce qui avait du goût pour les arts dans la ville, finissaient par se trouver en relations avec lui. Il y avait parmi eux quelques esprits sérieux, violemment engagés dans les luttes de la vie, des philosophes, des esthètes, des socialistes, et beaucoup pouvaient m'enseigner bien des choses. Des connaissances venues des domaines les plus divers m'arrivaient ainsi par bribes, je les complétais d'autre part en lisant beaucoup. Je me fis ainsi peu à peu une idée de ce qui tourmentait et passionnait les intelligences les plus inquiètes de l'époque et je

pus jeter un regard dans la vie internationale de l'esprit, ce qui me fit du bien et me stimula. Je compris ses désirs, ses tendances, ses efforts, son idéal et je m'y associai sans qu'une attitude personnelle bien arrêtée m'obligeât à m'engager dans un des camps. Je vis, chez la plupart des esprits, toutes les énergies de la pensée et de la passion appliquées aux formes et aux institutions de la société, de l'État, de la science, des arts, des méthodes pédagogiques mais un tout petit nombre me semblaient éprouver le besoin de se former eux-mêmes sans avoir de but extérieur à eux et de projeter de la lumière sur leurs rapports personnels avec le temps et l'éternité. Chez moi également cette tendance ne se manifestait encore en général qu'assez vaguement.

Je ne me liai d'amitié avec personne d'autre, car j'aimais Richard exclusivement et d'une tendresse jalouse. J'essayai aussi de le soustraire aux femmes avec lesquelles il avait des rapports fréquents et intimes. J'observais avec une exactitude minutieuse les plus petites conventions faites avec lui et j'étais froissé quand il me faisait attendre. Un jour il me demanda de venir le prendre à une certaine heure pour aller ramer. Je vins, mais ne le trouvai pas à la maison et j'attendis en vain son retour pendant trois heures. Le lendemain je lui reprochai vivement sa négligence.

« Pourquoi n'es-tu pas allé ramer seul tout simplement ? s'étonna-t-il en riant. J'avais tout à fait oublié. Ce n'est tout de même pas vraiment un malheur.

— J'ai l'habitude de tenir ponctuellement ma parole, répondis-je avec violence. Mais je suis également habitué, bien sûr, à ce que tu te soucies peu de me savoir quelque part en train de t'attendre. Quand on a autant d'amis que toi ! »

Il me regarda avec un immense étonnement.

« Oh ! tu prends cette bagatelle si au sérieux !

— Mon amitié ne me paraît pas une bagatelle. »

Richard cita cérémonieusement :

« Ce mot l'ayant touché au cœur,
Aussitôt il promit de devenir meilleur. »

et, prenant ma tête dans ses mains, il frotta, selon une coutume d'amour orientale, la pointe de son nez contre le mien, et me couvrit de caresses, jusqu'au moment où, riant de dépit, je m'arrachai à lui ; mais notre amitié était sauve.

En des volumes empruntés, souvent précieux, j'avais dans ma mansarde les philosophes, les poètes et les critiques modernes, ainsi que des revues littéraires d'Allemagne et de France, des pièces de théâtre nouvelles, des feuilletons parisiens et des essais des esthètes viennois à la mode. Mais je m'intéressais à mes auteurs de nouvelles du classicisme italien et à mes études historiques plus sérieusement et plus profondément qu'à toutes ces choses rapidement parcourues. Mon vœu le plus cher était de laisser de côté la philologie le plus tôt possible et de me consacrer exclusivement aux études historiques. À côté d'ouvrages d'ensemble sur l'histoire et sa méthode, je lisais en particulier des textes originaux et des monographies sur le Moyen Âge à son déclin en Italie et en France. C'est là que je fis la connaissance de l'homme que je préfère entre tous, saint François d'Assise, le plus céleste et le plus divin de tous les saints. Et ainsi le rêve où j'avais vu s'ouvrir devant moi la vie de l'esprit dans toute sa plénitude devenait chaque jour une réalité, il échauffait mon cœur au milieu des ambitions, des plaisirs et des vanités de la jeunesse. Dans les salles de cours, c'était la science,

grave, un peu austère et parfois un peu ennuyeuse qui m'absorbait. À la maison, je trouvais un refuge dans la pieuse intimité des récits du Moyen Âge, dans ses sinistres histoires, dans la joie de vivre des vieux conteurs de nouvelles dont le monde de beauté et de bien-être m'enveloppait d'une atmosphère de rêve, pleine d'ombre et de lumière voilée, ou bien je sentais déferler sur moi la mer sauvage de l'idéal moderne et des passions contemporaines. Entre-temps, j'écoutais de la musique, je riais avec Richard, je prenais part aux réunions de ses amis, fréquentais des Français, des Allemands, des Russes, écoutais la lecture d'étranges livres nouveaux, entrais çà et là dans des ateliers de peintres ou assistais à des soirées où fréquentaient une foule de jeunes esprits enfiévrés et fumeux qui m'entouraient comme d'un carnaval fantastique.

Un dimanche Richard visita avec moi une petite exposition de nouveaux tableaux. Mon ami resta en arrêt devant une peinture qui représentait une montagne avec quelques chèvres. C'était correctement et gentiment peint, mais un peu démodé et, au fond, sans véritable sentiment artistique. On voit dans n'importe quel salon de ces petites images jolies et insignifiantes, tant qu'on en veut. J'y pris néanmoins plaisir comme à une reproduction assez fidèle des pâturages alpestres de mon pays. Je demandai à Richard ce qui l'attirait dans ce tableau.

« Cela », dit-il en montrant le nom du peintre dans le coin. Je n'arrivai pas à déchiffrer les lettres en brun rougeâtre. « La peinture, dit Richard, n'est pas une merveille. Il y en a de plus belles. Mais il n'y a pas de plus belle artiste que celle qui a fait cela. Elle s'appelle Erminia Aglietti, et, si tu veux, nous pourrons aller demain chez elle lui dire qu'elle est un grand peintre.

— La connais-tu ?

— Bien sûr. Si ses tableaux étaient aussi beaux qu'elle, il y a longtemps qu'elle serait riche et n'en peindrait plus. Car elle fait cela sans en avoir le goût et parce qu'elle se trouve n'avoir appris rien d'autre dont elle puisse vivre. »

Richard ne pensa plus à cette visite et ne revint là-dessus que quelques semaines plus tard.

« J'ai rencontré hier l'Aglietti. Nous voulions lui faire une visite il y a quelque temps. Viens donc ! Tu as justement un col propre ; c'est un détail auquel elle tient. »

Mon col était propre et nous allâmes ensemble chez l'Aglietti. Moi, avec un certain sentiment de résistance intérieure, car les rapports libres, un peu sans gêne de Richard et de ses camarades avec des femmes artistes et des étudiantes ne m'avaient jamais plu. Les hommes y montraient assez peu de délicatesse, parfois de la grossièreté, parfois de l'ironie ; les jeunes filles, de leur côté, étaient pratiques, astucieuses et malignes, et nulle part ne se révélait ce parfum d'idéalisme dans lequel j'aimais à voir et à vénérer les femmes.

Je pénétrai dans l'atelier assez mal à l'aise. J'étais bien familier avec l'atmosphère des ateliers de peintres, mais c'était la première fois que j'entrais dans celui d'une femme. Il était sans prétention et sans aucun désordre. Trois ou quatre peintures achevées pendaient dans des cadres, une autre se trouvait sur le chevalet à peine ébauchée. Le reste des murs était couvert par des esquisses au crayon très propres, appétissantes d'aspect, et par une bibliothèque à demi vide. L'artiste accueillit froidement nos saluts. Elle mit de côté son pinceau et alla, dans sa blouse de travail,

s'adosser à la bibliothèque. Elle avait tout l'air de ne pas avoir envie de perdre beaucoup de temps avec nous.

Richard lui fit d'énormes compliments sur le tableau exposé. Elle se moqua de lui et se défendit de croire à ses éloges.

« Mais, mademoiselle, je pourrais avoir l'intention d'acheter le tableau ! Du reste les vaches y sont d'une vérité !

— Ce sont des chèvres, dit-elle tranquillement.

— Des chèvres ? Naturellement des chèvres. Une étude, voulais-je dire, qui m'a renversé. Ce sont des chèvres, telles qu'elles sont dans la vie, tout à fait avec leur naturel de chèvres. Demandez à mon ami Camenzind qui est lui-même un fils de la montagne ; il me donnera raison. »

À ce moment-là, tout en écoutant, embarrassé et amusé, ces bavardages, je sentis le regard de l'artiste qui passait sur moi et m'examinait. Elle me regarda longuement et avec le plus grand naturel.

« Vous êtes montagnard ?

— Oui, mademoiselle.

— On s'en aperçoit. Et que pensez-vous de mes chèvres ?

— Oh ! elles sont très bien, certainement. Du moins ne les ai-je pas prises pour des vaches comme Richard.

— Vous êtes aimable. Vous êtes musicien ?

— Non, étudiant. »

Elle n'échangea pas avec moi d'autre parole et j'eus le loisir de la contempler. La longue blouse qui la couvrait voilait ses formes féminines, les dépouillant de leur grâce, et le visage ne me sembla pas beau. Les lignes étaient nettes et simples, les yeux un peu sévères, les cheveux abondants, noirs et souples ; ce qui me gênait et me choquait presque, c'était la teinte du visage. Elle me faisait irrémédiablement songer au gorgonzola, et je n'aurais été nullement surpris d'y découvrir des traînées vertes. Je n'avais pas encore rencontré cette pâleur italienne et à cette heure, dans la lumière défavorable de l'atelier matinal, elle semblait de pierre, à vous faire peur, non pas comme du marbre, mais comme une roche toute ravagée et pâlie par les intempéries. Je n'avais pas non plus l'habitude d'étudier la forme d'une figure de femme, mais je cherchais d'ordinaire en elles plutôt le fondu, le rose, la grâce ; encore un peu enfant en cela.

Richard lui non plus n'était pas satisfait de la visite de ce jour. Je fus d'autant plus étonné ou, à vrai dire, effrayé, quand il me dit savoir, à quelque temps de là, que l'Aglietti serait heureuse de pouvoir me dessiner. Il ne s'agissait que de quelques esquisses ; elle n'avait rien à faire du visage, mais ma carrure avait, paraît-il, quelque chose de typique.

Avant que les choses allassent plus loin un autre petit événement survint qui modifia toute mon existence et détermina mon avenir pour des années. Un matin, à mon réveil, j'étais devenu un écrivain.

Sur les instances de Richard, j'avais dépeint, à titre de simple exercice et de distraction littéraires, des types de notre pays, de petites scènes vécues avec des dialogues etc., sous forme d'esquisses, et en restant, autant qu'il se pouvait,

fidèle à la réalité. J'avais aussi écrit quelques essais sur des faits littéraires ou historiques.

Un matin donc, j'étais encore au lit quand Richard entra chez moi et posa trente-cinq francs sur ma couverture. « Cela t'appartient. » dit-il sur le ton d'un homme d'affaires. À la fin, après que j'eus épuisé dans mes questions toutes les suppositions, il tira de sa poche un journal et m'y montra une de mes petites nouvelles qui s'y trouvait publiée. Il avait transcrit quelques-uns de mes manuscrits, les avait portés à un rédacteur de ses amis et les avait négociés pour moi en grand secret. Ce qu'il avait maintenant en main, c'était le premier article paru avec les honoraires qui s'y rapportaient.

Jamais je n'avais eu si étrange impression. Au fond j'étais fâché que Richard eût joué ainsi à la Providence, mais la douce vanité d'auteur s'éveillant pour la première fois, le bel argent et la pensée d'une petite gloire littéraire possible prirent le dessus et finalement l'emportèrent.

Dans un café mon ami me mit en rapport avec le rédacteur. Celui-ci demanda à conserver les autres travaux que Richard lui avait montrés et m'invita à lui en envoyer de temps en temps de nouveaux. Il y avait, disait-il, dans mes papiers un ton original ; surtout dans les essais historiques dont il aurait aimé recevoir de nouveaux spécimens et qu'il voulait rémunérer convenablement. Alors seulement, je compris l'importance de la chose. Non seulement j'allais pouvoir faire chaque jour des repas réguliers et payer mes petites dettes, mais encore je pourrais envoyer promener ces études que je faisais par contrainte et peut-être, bientôt, vivre complètement de ma plume en travaillant dans mon domaine préféré.

En attendant, ce rédacteur envoya chez moi un paquet de livres dont je devais faire le compte rendu. Je les dévorai, ces ouvrages, jusqu'au dernier et j'eus de la besogne pendant des semaines, mais comme les honoraires n'étaient payés qu'en fin de trimestre, et que, en comptant là-dessus, j'avais vécu un peu mieux qu'auparavant, je vis un beau jour partir mon dernier sou et je pus commencer une nouvelle cure d'amaigrissement. Pendant quelques jours, je tins bon dans ma chambre avec du pain et du café, après quoi la faim m'entraîna dans un restaurant. J'emportai trois des bouquins dont j'avais à rendre compte, afin de les laisser en gage pour le prix de mon repas. J'avais déjà vainement cherché à les céder au bouquiniste. Le déjeuner fut délicieux, mais au café je commençai à me sentir le cœur un peu inquiet. J'avouai avec embarras à la servante que je n'avais pas d'argent, mais j'allais laisser les livres en gage. Elle en prit un en main, un volume de vers, le feuilleta avec curiosité, et demanda si elle pouvait le lire. Elle adorait la lecture, mais n'arrivait jamais à se procurer de livres. Je sentis que j'étais sauvé et lui proposai de garder pour elle les trois petits bouquins en guise de paiement. Elle accepta et m'acheta ainsi peu à peu pour dix-sept francs de livres. Pour de petites plaquettes de poésies je demandais par exemple un fromage avec du pain, pour des romans, le même dessert et du vin en plus, des nouvelles toutes seules ne représentaient qu'une tasse de café et du pain. Autant que je sache, il ne s'agissait la plupart du temps que de petites choses en style tourmenté à la mode nouvelle, et la brave fille doit avoir pris là une drôle d'idée de la littérature allemande contemporaine. Je me souviens avec plaisir de ces matinées où, à la sueur de mon front, j'achevais au galop un bouquin et écrivais quelques lignes de compte rendu pour en avoir fini avec lui à midi et pouvoir l'échanger pour quelque chose de comestible. Je m'efforçais de cacher

soigneusement à Richard mes embarras d'argent, car j'en avais honte, bien à tort, et n'acceptais son aide qu'à contrecœur et seulement pour de très courts délais.

Je ne me prenais pas pour un écrivain. Ce que je rédigeais à l'occasion, c'était du feuilleton, non du travail artistique. Mais en moi-même, et tout en me gardant bien de le dire, je me laissais aller à l'espoir qu'il me serait donné un jour d'écrire un poème, un grand et puissant poème de nostalgie et de vie.

Le gai et clair miroir de mon âme fut parfois terni par une espèce de mélancolie, mais jamais, à ce moment-là, il ne fut sérieusement troublé. Les idées noires apparaissaient de temps en temps pour un jour ou pour une nuit, comme une tristesse rêveuse et solitaire qui disparaissait ensuite sans laisser de traces pour revenir après des semaines ou des mois. Peu à peu, je m'habituai à elle comme à une amie familière. Elle ne me donnait plus l'impression d'un tourment, mais d'une inquiétude et d'une fatigue qui n'étaient pas sans charmes. Quand elle prenait possession de moi la nuit, je restais, au lieu de dormir, des heures durant à la fenêtre à regarder le lac sombre, les silhouettes des montagnes se dessinant sur le ciel et, au-dessus, les belles étoiles. Alors souvent j'étais pris d'un sentiment violent de douce angoisse, comme si toute cette splendeur de la nuit me regardait avec un air de reproche justifié. Comme si les étoiles, les monts et le lac aspiraient à trouver un être qui comprît et exprimât leur beauté et la douleur de leur muette existence, comme si j'étais cet être, comme si ma véritable mission était de donner dans l'œuvre d'art une expression à la nature muette. Jamais je ne me demandais de quelle manière cela pourrait bien se faire, mais je sentais simplement la belle et sévère nuit qui m'attendait silencieuse, impatiente de désir. Jamais non plus

je n'écrivis quoi que ce soit dans un tel état d'esprit ; mais j'avais seulement conscience de ma responsabilité à l'égard de ces appels indistincts et, à la suite de pareilles nuits, j'entreprenais ordinairement des marches à pied solitaires de plusieurs jours. J'avais l'impression de pouvoir ainsi témoigner un peu mon amour à la terre qui s'offrait à moi dans une muette prière ; une idée dont je riais moi-même ensuite.

Ces voyages à pied restèrent une des habitudes fondamentales de ma vie. J'ai passé une grande partie des années qui se sont écoulées depuis lors à cheminer ainsi à travers divers pays en des excursions qui duraient des semaines et des mois. Je pris l'habitude de faire de longues courses avec peu d'argent et un morceau de pain dans ma poche, de passer des jours dans la solitude sur les routes et de coucher souvent à la belle étoile.

Ces essais littéraires m'avaient fait complètement oublier l'artiste peintre. Et voici qu'il m'arriva un billet d'elle : « Quelques amis seront chez moi jeudi pour prendre le thé. Faites-moi le plaisir de venir aussi et d'amener votre camarade. »

Nous y allâmes et trouvâmes réunie une petite colonie d'artistes. C'étaient presque tous des inconnus, des oubliés, des ratés, ce qui, pour moi, avait quelque chose de touchant, bien que tous eussent l'air de bons vivants, parfaitement satisfaits de leur sort. Il y avait du thé, des tartines beurrées, du jambon et de la salade. Je ne trouvai là personne de connaissance et je me sentais du reste peu communicatif ; aussi cédai-je à ma faim : je mangeai pendant environ une demi-heure, en silence et sans lâcher prise, tandis que les autres ne faisaient encore que siroter leur thé et bavarder. Mais quand, l'un après l'autre, ils voulurent à leur tour prendre

quelques sandwiches, il apparut que j'avais dévoré à moi seul toute la provision de jambon. Je m'étais imaginé à tort qu'il devait y en avoir encore au moins un second plat en réserve. On se mit à rire discrètement et je fus gratifié de quelques regards ironiques. Maudissant l'Italienne et son jambon, je me levai alors furieux, m'excusai brièvement auprès d'elle, déclarai que, une autre fois, j'apporterais mon dîner et je saisis mon chapeau.

L'Aglietti me l'arracha des mains, me considéra d'un œil tranquille et étonné, et me pria gravement de rester. La lumière d'un lampadaire, tamisée par l'abat-jour de voile, tombait sur son visage et soudain, au milieu de mon dépit, mes yeux eurent la révélation de la beauté mûre et merveilleuse de cette femme. Je me jugeai tout à coup très mal élevé et très bête et je m'installai, comme un écolier puni, dans un coin, à l'écart. Assis là, je feuilletai un album du lac de Côme. Les autres prenaient le thé, allaient de côté et d'autre, riaient, bavardaient, et quelque part, à l'arrière-plan on entendit des violons et un violoncelle s'accorder. Un rideau s'écarta, quatre jeunes gens apparurent assis devant des pupitres improvisés, prêts à exécuter un quatuor à cordes. À cet instant la jeune femme s'approcha de moi, posa devant moi sur la petite table une tasse de thé, me l'offrit avec bienveillance et s'assit auprès de moi. Le quatuor commença et dura longtemps, mais je n'en entendis pas une note, car je regardais avec de grands yeux la dame mince, distinguée, vêtue avec goût, dont j'avais mis en doute la beauté et dévoré les provisions. Je me souvins avec joie et angoisse qu'elle avait eu l'intention de me dessiner. Et puis je songeai à Rose Girtanner, à l'escalade de la falaise aux roses des Alpes, à l'histoire de la reine des neiges, toutes choses qui me semblaient n'avoir été qu'un prélude à l'instant présent.

La musique terminée, l'artiste ne me quitta pas comme je l'avais craint, mais resta assise là tranquillement et se mit à bavarder avec moi. Elle me félicita pour une nouvelle qu'elle avait lue dans le journal. Elle plaisanta sur Richard autour duquel se pressaient quelques jeunes filles et dont le rire insouciant dominait par moments toutes les autres voix. Puis elle exprima de nouveau le désir de me dessiner. Alors il me vint une idée. Sans transition, je poursuivis l'entretien en italien et cela ne me valut pas seulement un regard de joyeuse surprise de ses yeux expressifs de Méridionale, mais j'eus la délicieuse jouissance de l'entendre parler sa langue, la langue qui allait à sa bouche, à ses yeux, à toute sa silhouette, la *lingua toscana* harmonieuse, élégante, coulante et vive, avec une légère nuance charmante de dialecte du Tessin. Moi-même je ne parlais ni correctement ni couramment, mais cela ne me troublait point. Je devais revenir le lendemain pour qu'elle fasse un dessin.

« *Arreviderla* », dis-je en prenant congé et en m'inclinant aussi bas que je pouvais.

« *Arreviderci domani* », répliqua-t-elle rieuse, en me faisant un signe d'adieu.

En quittant sa maison, je marchai droit devant moi jusqu'à ce que la route atteignît la crête d'une colline et que le sombre paysage s'étendît devant moi dans sa splendeur nocturne. Sur le lac voguait un bateau solitaire avec une lanterne rouge jetant quelques traînées écarlates, qui dansaient sur les eaux ténébreuses d'où rien d'autre ne s'élevait que, çà et là, en une mince ligne pâle et argentée la crête d'une lame isolée. Dans un jardin tout proche on jouait de la mandoline et on riait. Le ciel était recouvert de nuages presque à moitié et sur les collines passait un vent puissant et chaud.

Et comme le vent caressait les branches des arbres fruitiers et le noir feuillage des châtaigniers, les faisant gémir, rire et trembler, de même la passion jouait avec mon cœur. Je m'agenouillai sur la crête de la colline, je m'étendis sur la terre, me redressai en soupirant, frappai du pied le sol, jetai mon chapeau au loin, enfouis ma figure dans l'herbe et secouai les troncs d'arbres, pleurai, ris, sanglotai, me démenai, délirant de honte et de joie, le cœur mortellement serré. Au bout d'une heure tout cela s'était en moi détendu, étouffé dans une lourde torpeur. Je ne pensais à rien, ne décidais rien, ne sentais rien ; comme un somnambule je descendis de la colline, errai à travers la moitié de la ville, aperçus dans une rue écartée un petit café encore ouvert, entrai machinalement, bus deux litres de vin vaudois et rentrai chez moi vers le matin affreusement ivre.

L'après-midi suivant, Mlle Aglietti fut tout effrayée quand je me présentai chez elle.

« Qu'avez-vous ? Êtes-vous malade ? Vous semblez tout ravagé !

— Rien de grave, dis-je, il me semble que j'ai été cette nuit tout à fait ivre, voilà tout. Commencez, je vous prie. »

On m'installa sur une chaise et on m'invita à me tenir tranquille. Je n'y manquai point, car je ne tardai pas à somnoler et j'ai perdu tout cet après-midi à dormir dans l'atelier. Ce fut sans doute l'odeur d'essence de térébenthine répandue dans la salle qui provoqua mon rêve : On repeignait notre canot à la maison. J'étais étendu à côté sur le gravier et je regardais mon père se servir du pot de peinture et du pinceau ; ma mère, elle aussi, était là, et quand je m'étonnai qu'elle ne fût pas morte, elle répondit à voix basse : « Non,

car si je n'étais pas là, tu finirais par devenir un gredin comme ton père. »

En me réveillant je tombai de ma chaise et me trouvai, à ma grande surprise, transporté dans l'atelier d'Erminia Aglietti. Je ne l'aperçus pas elle-même, mais je l'entendis dans la pièce à côté faire du bruit avec des tasses et des couverts, et j'en conclus que ce devait être l'heure du dîner.

« Êtes-vous réveillé ? cria-t-elle de l'autre côté.

— Oui. Ai-je dormi longtemps ?

— Quatre heures. N'avez-vous pas honte ?

— Oh ! si. Mais j'ai fait un si beau songe !

— Racontez-le !

— Oui, si vous venez et me pardonnez. »

Elle vint. Mais avant de me pardonner elle voulait encore attendre que j'aie raconté mon rêve. Je le fis donc et ce récit d'un songe me transporta au fond des années oubliées de mon enfance, et quand je me tus – il faisait déjà nuit noire – je lui avais raconté et je m'étais raconté à moi-même toute l'histoire de ma jeunesse. Elle me tendit la main, défroissa mon vêtement, m'invita à revenir le lendemain pour le croquis et je sentis qu'elle avait compris et pardonné mon incorrection d'aujourd'hui comme celle d'hier.

Les jours suivants, je lui servis de modèle durant bien des heures. On parlait à peine pendant ce temps-là, j'étais là, assis ou étendu comme sous un charme, j'écoutais le léger glissement des fusains sur la feuille, j'aspirais la légère odeur des couleurs à l'huile et n'éprouvais point d'autre impression que celle d'être tout proche de la femme que j'aimais et de

savoir que son regard ne cessait pas de reposer sur moi. La lumière blanche de l'atelier ruisselait sur les murs, quelques mouches somnolentes bourdonnaient contre les vitres et, à côté, dans la petite pièce sifflait un réchaud à alcool, car on m'offrait après chaque séance une tasse de café.

Rentré chez moi, je suivais souvent Erminia par la pensée. L'idée que je ne pouvais pas admirer son art n'avait aucune action sur ma passion, ne l'amoindrissait nullement. Elle était elle-même si belle, si bonne, si limpide, si sûre, que pouvaient bien me faire ses tableaux ? Je trouvais même dans son application laborieuse quelque chose de tragique : la femme luttant pour la vie ; une héroïne silencieuse, patiente, vaillante. Au reste rien n'est plus vain que la réflexion sur une personne que l'on aime. Des considérations de cette sorte sont comme certains chants populaires, certaines chansons de soldats où interviennent des milliers d'événements, mais le refrain revient obstinément, même là où il n'a absolument rien à faire.

Aussi l'image que je garde dans mon souvenir de la belle Italienne, si elle ne manque pas de netteté, ne se présente pas avec tous les petits détails et tous les petits traits que nous remarquons souvent beaucoup mieux sur des étrangers que sur nos proches. Je ne sais plus comment elle se coiffait, comment elle s'habillait, etc., pas même si elle était réellement grande ou petite. Quand je pense à elle, je vois une tête de femme aux cheveux noirs, au noble profil ; des yeux aux regards perçants, pas très grands, dans une figure pâle et vivante, avec une bouche étroite, aux belles courbes, exprimant une âpre maturité. Quand je pense à elle et à toute cette période où je fus amoureux, je ne me souviens jamais que de cette soirée sur la colline où le vent chaud passait sur le lac et où je pleurai, exultai et me démenai dans une pas-

sion furieuse. Et aussi d'un autre soir dont je veux parler à présent.

Je m'étais rendu compte qu'il me fallait trouver quelque moyen de faire à l'artiste l'aveu de ma passion et demander sa main. Si elle avait été loin de moi, j'aurais tranquillement continué à la vénérer et à souffrir à cause d'elle des douleurs secrètes. Mais la voir presque chaque jour, lui parler, lui serrer la main, fréquenter sa maison, toujours avec cet aiguillon au cœur, je n'y tins pas longtemps.

Une petite fête d'été avait été organisée par des artistes et leurs amis. Elle eut lieu au bord du lac, en un joli jardin, dans la molle tiédeur d'un soir où l'été, déjà avancé, atteint sa pleine maturité. Nous bûmes du vin et de l'eau glacée, écoutâmes la musique, en regardant les lampions rouges qui pendaient en longues guirlandes entre les arbres. On bavarda, on plaisanta, on rit et enfin on chanta. Quelque rapin, portant un béret extravagant, allongé au bord du parapet, se donnait des airs romantiques et jouait sur une guitare au long manche. Les rares artistes en renom ou bien n'étaient pas venus ou bien se tenaient à l'écart au milieu des peintres plus âgés. Quelques femmes encore jeunes étaient là, en clairs vêtements d'été, les autres allaient et venaient dans leurs blouses de travail ordinaires. Une affreuse étudiante, d'un certain âge, me frappa en particulier désagréablement ; elle portait un chapeau de paille d'homme sur ses cheveux coupés court, fumait le cigare, buvait ferme et parlait beaucoup et fort. Richard se tenait, comme d'ordinaire, avec les jeunes filles. Dans toute cette agitation, je restais froid, buvais peu, et attendais l'Aglietti qui m'avait promis de m'accompagner en canot aujourd'hui. Elle vint en effet, m'offrit quelques fleurs, et monta avec moi dans la petite barque.

Le lac était lisse comme de l'huile et sans couleurs dans la nuit. J'emmenai rapidement le léger canot bien loin au large, dans le silence, et ne cessai de regarder en face de moi la svelte silhouette de la femme appuyée commodément dans le siège du gouvernail et jouissant de la promenade. Le ciel profond était encore bleu et faisait surgir lentement, l'une après l'autre, les pâles étoiles ; sur la rive, çà et là, on jouait de la musique et on s'amusait dans les jardins. L'eau paresseuse recevait la rame en faisant un léger glouglou ; d'autres barques voguaient ici et là, obscures, à peine visibles, sur les eaux silencieuses ; mais je m'y intéressais peu, tout entier à mon pilote que je ne quittais pas des yeux, sentant mes projets de déclaration d'amour serrer mon cœur anxieux comme un lourd anneau de fer. Ce qu'il y avait de beau et de poétique dans toute cette mise en scène nocturne : le canot où nous étions assis, les étoiles, le lac tiède et tranquille, tout cela me donnait le trac. J'avais l'impression d'un beau décor de théâtre au milieu duquel j'allais jouer une scène sentimentale. Dans cette inquiétude, l'âme lourde au milieu du profond silence – car nous nous taisions tous les deux – je ramais vigoureusement vers on ne sait quel but.

« Comme vous êtes fort, dit l'artiste d'un ton rêveur.

— Voulez-vous dire gros ? demandai-je.

— Non, répliqua-t-elle en riant, je veux parler de vos muscles.

— C'est vrai, je suis fort. »

C'était là un début peu propice. Triste et dépité, je continuai à ramer. Au bout d'un moment je la priai de me raconter quelque chose de sa vie.

« Qu'est-ce que vous voudriez bien savoir ?

— Tout, dis-je, mais de préférence une histoire d'amour. Ensuite je vous en raconterai aussi une qui me concerne, l'unique. Elle est très courte et belle, elle vous amusera.

— Que dites-vous là ! Racontez donc !

— Non, vous d'abord. Vous connaissez du reste beaucoup plus de choses de moi que moi de vous. Je voudrais savoir si vous avez été quelquefois vraiment amoureuse, ou bien si, comme je le crains, vous êtes pour cela bien trop raisonnable et fière. »

Erminia réfléchit un instant.

« C'est là encore une de vos idées romantiques, dit-elle, vous faire raconter des histoires par une femme, ici, dans la nuit, sur les eaux sombres ! Malheureusement, je ne saurais le faire. Vous autres poètes, vous avez l'habitude de trouver pour tout de jolis mots et de supposer que ceux qui parlent moins de leurs sentiments n'ont point de cœur. Vous vous êtes trompé à mon sujet, car je ne crois pas qu'on puisse aimer plus violemment et plus fort que je ne le fais. J'aime un homme qui est lié à une autre femme et il ne m'aime pas moins ; mais nous ne savons ni l'un ni l'autre s'il nous sera jamais possible de nous unir. Nous nous écrivons et nous nous rencontrons aussi quelquefois…

— Puis-je vous demander si cet amour vous rend heureuse ou malheureuse, ou bien l'un et l'autre ?

— Ah ! l'amour n'est pas fait pour nous rendre heureux. Je crois qu'il est fait pour nous révéler dans quelle mesure nous avons la force de souffrir et de supporter. »

Je comprenais bien cela et je ne pus cependant éviter que quelque chose comme un léger soupir sortît de ma bouche en guise de réponse.

Elle le perçut.

« Oh ! dit-elle, connaissez-vous déjà cela, vous aussi ? Vous êtes si jeune ! Et maintenant voulez-vous vous confesser à moi à votre tour ? Mais seulement si vous le voulez vraiment.

— Une autre fois peut-être, mademoiselle Aglietti. Aujourd'hui d'ailleurs, je me sens le cœur quelque peu orageux, et je regrette de vous avoir peut-être fait voir les choses en noir à vous aussi. Allons-nous faire demi-tour ?

— Comme vous voudrez. À quelle distance sommes-nous donc ? »

Je ne répondis rien, mais je plongeai bruyamment les rames dans l'eau, virai de bord et entraînai la barque comme si la bise allait souffler. Le canot glissait rapide sur les vagues, et, au milieu de ce tourbillon de détresse et de honte qui bouillonnait en moi, je sentis la sueur me couler sur le visage à grosses gouttes, tandis qu'en même temps je grelottais. Quand je réalisai combien j'avais été près de jouer le rôle de l'amoureux à genoux dont on repousse les prières sur un ton d'amitié maternelle, un frisson me passa dans les moelles. Cela au moins m'avait été épargné ; il ne restait plus qu'à se résigner aux autres misères. Je ramai comme un possédé vers la rive.

Ma belle partenaire fut quelque peu déconcertée quand, une fois débarqués, je pris brièvement congé et la laissai seule.

Le lac était aussi calme, la musique aussi gaie, les lanternes de papier brillaient sur la fête aussi rouges qu'auparavant, mais tout cela maintenant me semblait stupide et ridicule. Tout spécialement la musique. J'aurais voulu mettre en bouillie le type en vêtement de velours qui continuait à faire l'intéressant avec sa guitare au bout de son long ruban de soie. Et il y avait encore au programme un feu d'artifice ! Quelles puérilités !

J'empruntai à Richard quelques francs, rejetai mon chapeau sur la nuque et me mis à marcher, à traverser la ville et à poursuivre ma route, des heures durant, jusqu'à ce que je fusse pris du besoin de dormir. Je me couchai dans une prairie, mais je me réveillai au bout d'une heure tout couvert de rosée, raide et grelottant, et me rendis au prochain village. C'était au petit matin. Des faucheurs de trèfle s'en allaient par les rues poussiéreuses, des domestiques de ferme mal réveillés faisaient des yeux ronds aux portes des écuries, partout se manifestait l'activité paysanne. Tu aurais dû rester un campagnard, me disais-je en traversant tout honteux le hameau, et je continuai mon chemin malgré ma fatigue jusqu'à ce que le soleil commençât à échauffer la terre et me permît de me reposer. Au bord d'un bosquet de jeunes hêtres, je me jetai dans l'herbe maigre du talus et dormis dans le chaud soleil jusque tard dans l'après-midi. Quand je me réveillai, la tête tout embaumée du parfum des prairies, les membres délicieusement lourds, comme on ne les a qu'après être resté longtemps étendu sur la terre du Bon Dieu, la fête, la promenade en bateau et tout le reste me firent l'impression des choses lointaines, tristes et à demi disparues de ma conscience comme un roman qu'on a lu il y a des mois.

Je restai en route trois jours, me fis brûler la peau par le soleil et me demandai si je n'allais pas, tout d'un trait, rentrer à la maison aider mon père à faucher le regain.

La douleur, à vrai dire, était encore loin d'être éteinte. Après mon retour en ville j'évitai comme la peste de rencontrer l'artiste, mais je n'y réussis pas longtemps et chaque fois que, par la suite, elle posa son regard sur moi et m'adressa la parole, je sentis ma peine me prendre à la gorge.

Ce à quoi mon père, en son temps, n'avait pas réussi, cette détresse amoureuse y parvint : elle fit de moi un buveur.

Ce fut là, pour ma vie et mon caractère, chose plus importante que tout ce que j'ai raconté jusqu'ici. Le dieu fort et doux devint pour moi un ami fidèle et il l'est resté. Qui donc est aussi puissant que lui ? Qui est aussi beau, aussi fantasque, aussi enthousiaste, joyeux et mélancolique ? C'est un héros et un magicien. C'est un séducteur, frère d'Éros. L'impossible est en son pouvoir. Il emplit de pauvres cœurs humains de beaux et merveilleux poèmes. Du paysan, du solitaire que j'étais, il a fait un roi, un poète, un sage. Il charge de nouveaux destins des barques qui se sont vidées sur le fleuve de la vie et ramène les naufragés dans des courants qui les emportent, à toute vitesse, à travers l'existence.

C'est tout cela, le vin. Mais il en est de lui comme de tout ce qui a du prix, dons et arts : il veut être aimé, recherché, compris et conquis à grand effort. Bien peu en sont capables, et c'est par milliers qu'il mène les hommes à leur perte. Il en fait des vieillards, il les tue et éteint en eux la flamme de l'esprit. Mais ses favoris, il les invite à ses fêtes et leur construit des arcs-en-ciel, des ponts qui mènent aux îles fortunées. Il glisse des coussins sous leurs têtes, quand ils

sont las et les enserre, quand ils sont en proie à la tristesse, de ses bras doux et bons, comme un ami et comme une mère qui console. Il transforme les embarras de la vie en mythes sublimes et joue sur sa harpe puissante le chant de la création.

Et puis, c'est aussi un enfant aux longues boucles soyeuses, aux épaules étroites, aux membres frêles. Il se serre sur votre cœur, levant son pâle visage vers le vôtre, vous regardant de ses bons grands yeux naïfs et rêveurs au fond desquels ruissellent, au sein de la primitive innocence, les souvenirs enfantins du Paradis du Bon Dieu, dans toute leur fraîcheur et tout leur éclat, comme une eau qui vient de sourdre au fond des bois.

Et il ressemble aussi, ce dieu délicieux, à un fleuve qui s'écoule profond et tumultueux à travers la nuit de printemps. Et il ressemble à une mer qui berce sur la fraîcheur de ses vagues le soleil et la tempête.

Quand il s'entretient avec ses favoris, alors déferle en eux, parmi les frissons, la mer en furie du mystère, du souvenir, de la poésie, des pressentiments, dominant tous les autres bruits. Le monde connu devient minuscule et perd sa réalité et l'âme se précipite, tremblante de joie et d'angoisse, dans les espaces vierges de l'inconnu où tout est étranger et pourtant familier et dont la langue est celle de la musique, celle des poètes et du rêve.

Mais il faut que je commence par raconter les événements.

Il arrivait que, m'oubliant moi-même, je pouvais garder ma sérénité pendant des heures, étudier, écrire et écouter la musique de Richard. Mais pas un jour ne s'écoulait sans

souffrance. Parfois elle ne m'accablait que la nuit dans mon lit, et je soupirais et me révoltais, pour ne m'endormir que tard, dans les larmes. Ou bien elle s'éveillait quand j'avais rencontré l'Aglietti. Mais généralement c'était à la fin de l'après-midi, au début des belles soirées tièdes d'été qui vous épuisent. Alors j'allais au bord du lac, je prenais une barque, je m'exténuais à ramer tout en sueur, et je trouvais alors impossible de rentrer chez moi. Donc, il fallait aller dans un cabaret ou dans le jardin d'un café. Alors, je faisais l'essai de différents vins, je buvais, je ruminais ma peine, et, le lendemain, j'étais à demi malade. Des douzaines de fois j'éprouvai dans cet état une si affreuse misère, un tel dégoût, que je décidai de ne plus boire jamais. Et puis je retournais boire. Peu à peu, j'appris à distinguer les vins et leurs effets et j'en fis usage en pleine conscience en quelque sorte, mais en général assez naïvement et grossièrement. À la fin, je m'arrêtai au vin rouge sombre de la Valteline. Le premier verre avait un goût âpre et excitant, puis il noyait mes pensées dans une rêverie calme et prolongée, et puis commençait son action magique, créatrice, poétique. J'évoquais alors, dans un magnifique éclairage, tous les paysages qui m'avaient plu un jour ; je cheminais au milieu d'eux, chantant, rêvant, et je sentais vibrer en moi une vie supérieure et ardente. Et cela finissait par une tristesse extrêmement agréable, où j'entendais des violons jouer des chansons populaires, où je savais que m'attendait quelque part un grand bonheur devant lequel j'étais passé et que j'avais laissé échapper.

Tout naturellement j'en vins à ne plus boire seul que rarement, je buvais en toutes sortes de compagnies. Dès que je n'étais plus solitaire, le vin avait sur moi une action différente. Je devenais alors bavard, mais sans m'exciter, sentant au contraire en moi une étrange fièvre froide. Une des faces de mon être dont j'avais à peine jusque-là pris conscience

s'épanouit en un instant, mais elle avait sa place bien moins parmi les fleurs ornementales, les fleurs de jardin que parmi les chardons et les orties. En même temps que la faculté de m'exprimer, un esprit critique froid et tranchant prenait possession de moi, me donnait de l'assurance, la conscience de ma supériorité me rendait sarcastique et spirituel. S'il y avait là des gens dont la présence me gênait, je les blaguais, je les agaçais jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. Depuis mon enfance les hommes ne m'étaient ni particulièrement chers, ni indispensables ; je me mis alors à les considérer avec un sens critique et ironique. Je prenais plaisir à imaginer et à raconter de petites histoires où les rapports des gens entre eux apparaissaient sous un jour méchant et satirique et se trouvaient raillés sous une apparence de froide objectivité. D'où me venait ce ton méprisant ? Je n'en savais rien moi-même ; cela sortait de moi comme un abcès venu à maturité dont je n'avais pu me débarrasser pendant de longues années.

Si, entre-temps, je me trouvais seul un soir, alors je me remettais à rêver de montagnes, d'étoiles, de musique triste.

En ces semaines-là, je rédigeai une série d'études sur la société, la civilisation, l'art de notre temps, une petite brochure venimeuse qui avait pris naissance dans mes conversations de café. Mes travaux historiques, poursuivis assez activement, fournissaient certains matériaux venus du passé qui donnaient à ma satire une sorte d'arrière-plan solide.

Cette publication me fit obtenir dans un journal d'une certaine importance la situation d'un collaborateur permanent qui assurait presque mon existence. Peu de temps après, ces essais parurent sous la forme d'un petit ouvrage et eurent quelque succès. Je jetai alors définitivement la philologie par-dessus bord. J'étais déjà fort avancé dans mes

études universitaires, des relations nouées avec des périodiques allemands me tirèrent de l'obscurité et de la médiocrité où j'avais végété jusque-là et me firent admettre dans le cercle des écrivains consacrés. Gagnant ainsi mon pain, je renonçai à la bourse qui m'était à charge et je voguai à pleines voiles vers la méprisable destinée d'un petit homme de lettres.

Mais en dépit du succès et de ma vanité, en dépit des satires, en dépit de mes peines d'amour, dans la joie et dans la mélancolie, l'ardent éclat de la jeunesse reposait sur moi. Malgré toute mon ironie, malgré les petits airs bien anodins de blasé que je me donnais, je voyais toujours devant moi dans mes rêves un but, un bonheur, un idéal. Ce que ce serait, je n'en savais rien. Je sentais seulement que la vie devait un jour déposer à mes pieds un bonheur particulièrement charmant, la gloire, un amour peut-être, la satisfaction de mes désirs ardents, quelque chose qui viendrait combler mes aspirations passionnées, ou exalter ma destinée. Je restais le page qui rêve de nobles dames, du jour où il sera armé chevalier, où il accédera à de grands honneurs.

Je me croyais au début d'une brillante carrière. Je ne savais pas que tout ce que j'avais vécu jusqu'ici n'était que le jeu du hasard, et que ma nature, ma vie n'avait pas encore trouvé la note fondamentale et profonde qui lui était propre. Je ne savais pas encore que l'ardent désir qui me tourmentait ne pouvait rencontrer sa limite ni sa satisfaction dans l'amour ni dans la gloire.

Je jouissais donc de ma petite renommée, bien trouble encore, avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. Je trouvais bon d'être assis devant un verre de bon vin avec des gens pleins de sagesse et d'esprit, et de voir, quand je me mettais

à parler, les yeux se tourner vers moi, brillants de curiosité et d'attention.

Parfois, je prenais conscience de cet immense besoin qui, dans toutes les âmes d'aujourd'hui, appelait à grands cris la délivrance et des voies étranges dans lesquelles il les engageait. Croire en Dieu passait pour bête, presque pour inconvenant ; mais, à part cela, on voulait bien croire à toutes sortes de doctrines et de noms : à Schopenhauer, à Bouddha, à Zarathoustra, à cent autres. Il y avait de jeunes artistes inconnus qui, dans des demeures de grand style, devant des statues et des tableaux, se livraient à de solennelles méditations. Ils auraient rougi de se prosterner devant Dieu, mais ils se mettaient à genoux devant le Jupiter d'Orticoli. Il y avait des ascètes qui se torturaient dans la continence et dont la toilette était un scandale. Leur Dieu avait nom Tolstoï ou Bouddha. Il y avait des artistes qui cherchaient à se suggérer des états d'âme originaux devant des tapisseries choisies avec un soin délicat et finement nuancées, au moyen de certaines musiques, de mets, de vins, de parfums, de cigares. Ils parlaient couramment, en feignant d'y voir des données du sens commun, de lignes musicales, d'accords de couleurs et de subtilités du même genre ; partout à l'affût d'une « notation personnelle » qui n'était le plus souvent rien de plus qu'une petite mystification anodine dont ils étaient eux-mêmes les premières victimes, à moins que ce ne fût quelque extravagance. Au fond je m'amusais à les voir ainsi entrer en transes pour jouer une petite comédie ridicule, ce qui ne m'empêchait pourtant pas d'avoir quelquefois, avec un étrange frisson, le sentiment que de profondes aspirations, de véritables forces spirituelles se dissipaient là en flammes et en cendres.

De tous ces poètes, de ces artistes, de ces philosophes à la mode nouvelle dont je fis alors la connaissance avec une surprise amusée, pas un, que je sache, n'a donné par la suite quelque chose de remarquable. Il y avait parmi eux un Allemand du Nord, du même âge que moi, un petit personnage sympathique, un homme aimable et tendre dans sa vie privée, délicat et sensible dans tous les domaines qui touchent de quelque manière à l'art. Il passait pour un des grands poètes de l'avenir, et j'entendis parfois lire des vers de lui qui flottent encore dans ma mémoire comme quelque chose d'infiniment léger, d'une beauté pleine d'âme. Peut-être était-il le seul de nous tous qui eût en puissance dans sa nature un vrai poète. J'appris plus tard, par hasard, sa courte histoire. Cet artiste trop sensible, devenu ombrageux à la suite d'un échec littéraire, décida de ne plus avoir aucun rapport avec le public et tomba sous la coupe d'un gredin de Mécène qui, au lieu de le stimuler et de lui faire entendre raison, eut vite fait de le mener à sa perte. Il se complut dans les villas du riche personnage à de fades et prétentieuses parlotes d'esthète avec les dames dont celui-ci faisait sa société, se posa, dans son imagination, en héros méconnu et, avec l'aide de la musique de Chopin et de l'extase préraphaélique, il se rendit lui-même systématiquement responsable de la perte de sa raison. Je ne puis songer sans effroi et pitié à toutes ces belles âmes, à cette pléiade de poètes encore à demi enfants, aux vêtements et aux chevelures bizarres ; car c'est seulement après coup que je pris, conscience du danger que présentaient ces relations. C'est ma nature paysanne de montagnard qui me garda de pareilles excentricités.

Mais je dois à l'amitié plus de noblesse et de bonheur qu'à la gloire, au vin, à l'amour, à la sagesse. C'est elle en fin de compte qui m'aida à vaincre mon penchant naturel à ne voir que le tragique de la vie et conserva intacte en ma jeu-

nesse la fraîcheur de l'aube. Aujourd'hui encore je ne sais rien de plus précieux qu'une honnête et féconde amitié entre hommes et si, parfois, en des journées moroses, je me trouve pris d'une sorte de nostalgie de mon adolescence, il s'agit uniquement de mon amitié d'étudiant.

Depuis que j'étais amoureux d'Erminia j'avais un peu négligé Richard. Je n'en eus pas conscience au début ; mais au bout de quelques semaines, j'éprouvai des remords. Je lui fis ma confession, et il me révéla qu'il avait vu venir et grandir la catastrophe qu'il redoutait. Je m'attachai de nouveau à lui, cordialement et jalousement. Si, sur quelques points de détail, j'acquis alors une certaine sérénité, une certaine aisance dans l'art de vivre, c'est entièrement à lui que je le dois. Au physique comme au moral il était beau, plein d'entrain et il semblait que pour lui l'existence n'eût point d'ombres. Sa sagesse, sa vivacité ne lui laissaient point ignorer les passions et les erreurs du temps, mais elles glissaient sur lui sans dommages. Sa démarche, son langage, tout en lui était souple, harmonieux, aimable. Oh ! comme il savait rire !

Il ne s'entendait guère à mes études sur les vins. Il m'accompagnait à l'occasion, mais au bout de deux verres il en avait assez et marquait un étonnement naïf devant ma capacité sensiblement plus imposante. Mais quand il me voyait souffrir et succomber à ma mélancolie sans pouvoir réagir, il me faisait de la musique ou bien la lecture, ou m'emmenait me promener. Dans nos petites excursions nous étions souvent déchaînés comme deux petits bambins. Un jour, dans la torpeur de midi, en faisant la pause dans une vallée boisée, nous nous jetâmes des pommes de pin et chantâmes des vers de la pieuse Hélène sur des airs sentimentaux. Le murmure de la rivière rapide et limpide monta

alors à nos oreilles, et, ne pouvant résister à la séduction de sa fraîcheur, nous nous déshabillâmes, nous nous plongeâmes dans l'eau froide. Il eut alors l'idée de jouer la comédie. Assis sur un rocher moussu, il fut la Lorelei et je voguais au-dessous comme le batelier dans sa petite barque. Il avait un tel air de vierge pudique et faisait de telles grimaces que je pouvais à peine me tenir de rire alors que j'aurais dû faire montre d'une douleur sauvage. Tout à coup on entendit des voix, un groupe de touristes apparut sur le sentier et, dans notre nudité, nous dûmes nous cacher en toute hâte sous la rive rongée par les eaux et qui les surplombait. Au moment où le groupe passait à notre hauteur sans se douter de rien, Richard poussa toutes sortes de cris bizarres, grognant, piaillant, faisant le chat en colère. Surpris, les gens s'arrêtèrent, cherchèrent autour d'eux, écarquillèrent les yeux sur la rivière, et ils étaient sur le point de nous découvrir quand mon ami sortit à mi-corps de sa cachette, et, regardant la compagnie indignée, prononça d'une voix grave, avec des gestes sacerdotaux : « Allez en paix ! » Après quoi il disparut à nouveau et me pinça le bras en disant : « Ça aussi, c'était une charade.

— Et laquelle ? demandai-je.

— Pan effraie quelques pâtres, dit-il en riant. Malheureusement il y avait aussi parmi eux quelques dames. »

Il faisait peu de cas de mes études historiques. Il ne tarda toutefois pas à partager ma prédilection presque amoureuse pour saint François d'Assise, tout en se permettant sur lui, à l'occasion, des plaisanteries qui me scandalisaient. Nous voyions le bienheureux cheminer comme un bon grand enfant, dans la grâce et la sérénité de son enthousiasme, à travers les paysages de l'Ombrie, réjoui dans le Seigneur et

plein d'une humble tendresse pour tous les hommes. Ensemble nous lisions son immortel cantique au soleil que nous savions presque par cœur. Une fois que nous revenions en bateau à vapeur d'une excursion sur le lac, comme le vent du soir soulevait des vagues dorées, il me demanda à mi-voix : « Voyons, comment dit-il, le saint, en pareille circonstance ? » Et je citai :

« *Laudaitu si, mi signore, per frate ventu e per aere e nubilo e sereno e onne tempu !…* »

Quand nous avions une dispute et nous disions des injures, il me jetait à la tête, en riant à demi, une telle quantité de drôles de surnoms, à la façon des écoliers, que je ne pouvais bientôt plus me tenir de rire et que la fâcherie avait perdu sa pointe. C'était seulement en écoutant et en jouant ses musiciens préférés que mon ami était relativement sérieux ; et encore était-il capable de s'interrompre pour faire une plaisanterie quelconque. Pourtant il se donnait à l'art dans toute la pureté de son cœur, et son sentiment de ce qui avait une véritable valeur me semblait infaillible.

Il s'entendait à merveille à l'art délicat et tendre de consoler, d'être là pour prendre part à la souffrance d'autrui, ou bien pour égayer ses amis quand l'un deux était dans la peine. Quand il me voyait de mauvaise humeur il trouvait moyen de me raconter une foule de petites histoires anecdotiques d'une amusante drôlerie et savait prendre alors un ton qui vous calmait, vous rassérénait et auquel je résistais rarement.

Je lui en imposais quelque peu parce que j'étais plus sérieux que lui, et ma force corporelle lui faisait plus d'impression encore. Il la vantait devant les autres ; il était fier d'avoir un ami qui eût pu l'étrangler d'une seule main. Il

faisait grand cas des aptitudes et de l'adresse physiques ; il m'apprit le tennis, ramait et nageait avec moi, m'emmenait à cheval avec lui et n'eut pas de trêve que je ne susse jouer au billard presque aussi bien que lui. C'était son jeu favori et il ne s'y livrait pas seulement avec art et maîtrise ; il était d'ordinaire, devant un billard, particulièrement vif, spirituel et joyeux. Souvent il donnait aux trois billes les noms de gens de notre connaissance, et à chaque coup, d'après la position, la proximité ou l'éloignement des billes, il construisait tout un roman plein de saillies, d'allusions et de rapprochements grotesques. Ce qui ne l'empêchait pas de jouer tranquillement, avec une légèreté et une élégance extrêmes, et c'était un plaisir de le voir.

De mon activité littéraire il ne faisait pas plus de cas que moi-même. Il me dit un jour : « Vois, je t'ai toujours tenu pour un poète et je n'ai pas changé d'avis, mais ce n'est pas à cause de tes feuilletons, c'est parce que je sens qu'en toi vit quelque chose de beau et de profond qui finira tôt ou tard par percer au jour. Et alors ce sera de la vraie poésie. »

Pendant ce temps-là, les semestres s'écoulaient comme de la petite monnaie entre nos doigts et, sans qu'on s'en aperçût, le temps arriva où Richard dut songer au retour dans son pays. Nous jouissions, avec une folle gaieté, un peu factice, des semaines qui s'envolaient et, à la fin, nous convînmes qu'avant l'amère séparation il fallait clore ces belles années dans une joie de bon augure par quelque entreprise brillante qui ferait date dans notre existence. Je proposai un voyage de vacances dans les Alpes bernoises, mais c'est à peine si le printemps allait commencer. Il était bien trop tôt pour aller à la montagne. Tandis que je me cassais la tête à chercher d'autres suggestions à faire, Richard écrivit à son père et me prépara en secret une grande et joyeuse surprise.

Un jour, il arriva avec un gros chèque et m'invita à l'accompagner, en qualité de guide, dans l'Italie du Nord.

Mon cœur se mit à battre de joie et d'impatience. Un vœu, ardent entre tous, formé depuis le temps de mon enfance, mille fois réalisé en rêve, allait s'accomplir. Dans la fièvre, je fis mes petits préparatifs, enseignai à mon ami quelques mots d'italien, redoutant jusqu'à la dernière minute que tout ne s'évanouisse en fumée.

Notre bagage avait pris les devants, nous voici dans le wagon, les champs et les collines défilent, c'est le lac d'Uris, c'est le Gothard, puis les villages accrochés aux monts, les torrents, les éboulis et les cimes neigeuses du Tessin, puis les premières maisons de pierre, noirâtres dans des vignobles plats, et puis, toute chargées d'espérance, la fuite du train au bord des lacs et à travers la riche Lombardie, vers Milan, vivante et bruyante, qui vous attire et vous repousse étrangement.

Jamais Richard ne s'était fait une idée de ce que pouvait être la cathédrale de Milan, il en avait seulement entendu parler comme d'un grand édifice célèbre. Ce fut bien amusant de voir sa déception et son indignation. Quand il eut dominé son premier effroi et recouvré son sens de l'humour, il proposa lui-même de grimper sur le toit et de se balader là-haut à travers la folle végétation des figures de pierre. Nous constatâmes, non sans satisfaction, qu'il n'y avait pas lieu de se faire de mauvais sang pour les centaines de lamentables statues de saints sur les clochetons, car la plupart – les plus récentes tout au moins en totalité – apparurent à l'examen comme fabriquées en série et de l'espèce la plus vulgaire. Nous restâmes près de deux heures sur les larges dalles de marbre inclinées qu'un bon soleil d'avril avait légèrement

pénétrées de sa chaleur. Là, Richard m'avoua tout tranquillement : « Sais-tu, au fond, je ne vois aucun inconvénient à subir en route d'autres déceptions comme celle qui nous vient de cette absurde cathédrale. Pendant tout le voyage, je me suis un peu effrayé de toutes les splendeurs que nous allions visiter qui ne pouvaient manquer de nous écraser. Et voilà l'aventure qui commence de façon si gentille et si humainement comique ! » Après quoi ce monde chaotique de figures de pierre au milieu duquel nous étions étendus éveilla en lui toutes sortes de fantaisies baroques. « Je suppose, dit-il, que là-haut, sur le clocheton du chœur, dont la pointe dépasse toutes les autres, c'est aussi le plus grand des saints et le plus élevé en dignité qui a sa place. Mais ce ne doit nullement être un plaisir de faire éternellement de l'équilibre comme un acrobate de pierre sur cette flèche pointue, et il est juste que de temps en temps le plus grand des saints soit relevé et aspiré au ciel. Alors imagine quel remue-ménage ça déclenche chaque fois ! Car naturellement tous les autres saints, tant qu'ils sont, montent d'un rang, exactement dans l'ordre hiérarchique, et chacun doit faire un grand saut sur le clocheton de celui qui le précède, sans perdre une seconde tant il est jaloux de tous ceux qui viennent encore avant lui. »

Chaque fois que, depuis, je suis passé par Milan, j'ai songé à cet après-midi et imaginé, avec un rire mélancolique les centaines de sauts périlleux.

À Gênes, je m'enrichis d'un grand amour. Ce fut par un clair après-midi de vent, peu après le milieu du jour. Mes bras reposaient sur un large parapet de pierre, derrière moi s'étendait Gênes dans la richesse de ses couleurs ; au-dessous de moi s'enflait, vivante, la grande mer bleue. La mer ! Dans un tumulte sourd l'éternel, l'immuable, se ruait

vers moi de toute la violence de son désir incompris, et je sentis qu'en mon cœur quelque chose se liait avec ces flots bleus écumants d'une amitié à la vie et à la mort.

Avec la même puissance le vaste horizon marin prit possession de moi. Comme aux jours de mon enfance, je revis les lointains vaporeux s'ouvrir devant mes yeux comme une porte dans l'azur. Et de nouveau un sentiment s'empara de moi : le sentiment que ma destinée n'était pas de rester sans cesse à vivre aux foyers des hommes, dans les villes et les maisons, mais de cheminer par les terres lointaines et d'errer sur les mers. Le vieux besoin obscur de me jeter sur le cœur de Dieu, d'unir fraternellement ma pauvre petite vie à l'infini et à l'éternel, monta en moi et me remplit de tristesse.

À Rapallo, pour la première fois, je luttai à la nage contre les flots, savourai l'amertume de l'eau salée, éprouvai la force des vagues. Elles m'entouraient, bleues et limpides, parmi les rochers brunâtres de la rive, sous le ciel profond et calme, dans le grand murmure éternel. Sans cesse la vue des navires qui glissaient au loin, leurs mâts noirs et leurs voiles blanches, ou bien la minuscule colonne de fumée d'un vapeur s'éloignant à l'horizon me remplissaient d'une nouvelle émotion. À part les nuages, mes favoris, je ne sais pas d'image plus belle et plus grave des aspirations et des pérégrinations humaines qu'un navire s'en allant ainsi vers les régions lointaines, devenant de plus en plus petit et disparaissant dans l'horizon qui s'ouvre à lui.

Et nous nous rendîmes à Florence. La ville était là, telle que je la connaissais par cent images et mille rêves – lumineuse, vaste, hospitalière, traversée par le fleuve vert qui s'écoule sous ses ponts, et entourée d'une claire ceinture de collines. La tour audacieuse du Palazzo Vecchio perçait ef-

frontément le ciel lumineux, Fiesole, la toute belle, s'étendait sur sa colline, blanche dans l'ardeur du soleil, et tous les monts étaient blancs et roses sous le voile des arbres en fleurs. La vie toscane, active, joyeuse, se révéla à moi dans sa candeur comme un miracle, et je ne tardai pas à m'y trouver chez moi, plus que je n'avais jamais été dans mon pays. Les journées s'écoulaient en flâneries dans les églises, sur les places, dans les ruelles, les loggias, les marchés ; les soirées, dans les jardins sur les pentes où déjà mûrissaient les citrons, ou bien en beuveries et en bavardages dans de petites auberges naïves où l'on sert le chianti. Entre-temps, des heures combles de bonheur dans les galeries de tableaux, au Bargello, dans les cloîtres, les bibliothèques et les sacristies, les après-midi à Fiesole, à San Miniato, à Settignano, à Prato.

Il avait été convenu, dès avant le départ, que je laisserais Richard seul pour une semaine, et je m'en allai jouir du pèlerinage le plus noble et le plus délicieux de ma jeunesse à travers les riches et fertiles collines ombriennes. Je marchai sur les pas de saint François et le sentis qui cheminait à côté de moi bien des heures, l'âme pleine d'un insondable amour, adressant à chaque oiseau, à chaque source, à chaque buisson d'églantier un salut de joie et de gratitude. Je cueillis et mangeai des citrons sur des pentes rayonnantes de soleil, passai les nuits dans de petits villages ; mon cœur chantait et créait des poèmes, et je fêtai Pâques à Assise dans l'église de mon saint.

J'ai toujours le sentiment que ces huit jours de marche à travers l'Ombrie furent le couronnement et le rougeoyant crépuscule de ma jeunesse. Pas de jour où de nouvelles sources n'aient jailli en moi, et mes yeux se fixaient sur la fête printanière de ce lumineux paysage comme dans les yeux du Bon Dieu.

En Ombrie, j'avais marché respectueusement sur les traces de saint François, « le jongleur de Dieu. » ; à Florence, je me plongeai délicieusement dans la constante évocation de la vie du Quattrocento. J'avais bien écrit déjà au pays des satires de nos formes de vie moderne. Mais c'est à Florence que je sentis pour la première fois tout ce que peut avoir de sordide et de ridicule notre culture présente. C'est là que j'eus pour la première fois le sentiment que je resterais éternellement un étranger dans notre société, et c'est là que naquit en moi pour la première fois le désir de vivre à l'avenir hors de cette société, dans le Midi s'il se pouvait. Ici, je n'avais point de peine à me lier avec les gens, ici, à chaque pas, je voyais, à ma grande joie, se dérouler, avec un naturel que nul ne cherchait à dissimuler, une vie que la tradition classique d'une culture et d'une histoire enveloppait pour l'ennoblir et l'affiner.

Ces délicieuses semaines s'envolèrent, pleines d'éclat, comblées de bonheur ; Richard lui aussi était ravi d'un enthousiasme que je ne lui avais encore jamais connu. Nous vidions la coupe de la beauté et des jouissances dans une joie débordante. Nous allâmes dans des trous perdus sur les collines, nous faisant des amis des aubergistes, des moines, des villageoises, des petits curés de campagne tout réjouis ; écoutant de naïves sérénades, distribuant du pain et des fruits à de jolis enfants bruns, en contemplant, du haut des monts ensoleillés, la Toscane dans la splendeur du printemps, avec, au loin, l'étincelante Mer ligure. Et nous avions l'un et l'autre le profond sentiment de marcher, dignes de notre bonheur, à la rencontre d'une vie nouvelle et féconde. Le labeur, la lutte, les plaisirs et la gloire étaient là devant nous, si brillants et si sûrs, que nous cueillions sans hâte les joies de ces journées heureuses. La séparation prochaine nous semblait, elle aussi, facile et passagère, car nous sa-

vions, plus indubitablement que jamais, que nous étions nécessaires l'un à l'autre et que nous pouvions compter l'un sur l'autre pour la vie.

Telle fut l'histoire de ma jeunesse. Quand j'y réfléchis, il me semble qu'elle fut courte comme une nuit d'été. Un peu de musique, un peu de vie intellectuelle, un peu d'amour, un peu de vanité – mais c'était beau, riche et coloré comme une fête d'Éleusis.

Et cela s'éteignit vite et lamentablement, comme une lumière dans le vent.

À Zurich, Richard me quitta. Deux fois il descendit du train pour m'embrasser et, tant que ce fut possible, il me fit encore, de la portière, des signes de tendresse.

Quinze jours plus tard, il se noyait dans l'Allemagne du Sud, en se baignant dans une rivière ridiculement petite. Je ne le revis plus, je n'étais pas là quand on l'enterra, j'appris tout quelques jours plus tard seulement, quand il était déjà dans le cercueil et dans la terre. Alors, allongé sur le sol, je maudis Dieu et la vie en des blasphèmes affreux et vulgaires ; je pleurai, je donnai libre cours à ma fureur. Je n'avais pas songé jusque-là que le seul bien solide que j'eusse possédé en ces années, c'était cette amitié. Elle était maintenant perdue.

Impossible de rester plus longtemps dans la ville où, chaque jour, une foule de souvenirs s'attachaient à moi et m'étouffaient. Ce qui pouvait maintenant advenir m'était indifférent. J'étais touché au plus intime de mon âme et j'avais horreur de tout ce qui vivait. Pour l'instant, il ne semblait pas qu'il y eût beaucoup de chances que ma personnalité brisée se redressât, et, tendant de nouveau ses voiles, voguât vers

les bonheurs amers des années viriles. Dieu avait voulu que je sacrifie le meilleur de moi-même à une amitié pure et joyeuse. Comme deux barques légères, nous nous étions précipités ensemble en avant, et c'était la barque de Richard qui était brillante, agile, heureuse, aimée, c'était à elle que s'était fixé mon regard, c'est elle qui, j'en avais l'assurance, m'entraînerait vers des buts magnifiques. Voilà qu'elle avait sombré, lançant un bref appel, et je m'en allais à la dérive sur des eaux soudain devenues sombres. C'eût été mon tour d'aller au gouvernail et de lutter et d'errer dans une nouvelle traversée pour conquérir la couronne de la vie. J'avais cru à l'amitié, à l'amour des femmes, à la jeunesse. Maintenant que, l'une après l'autre, elles m'avaient abandonné, pourquoi ne croyais-je pas à Dieu et ne me remettais-je pas dans sa forte main ? Mais, toute ma vie, je suis resté indécis et têtu comme un enfant, et toujours j'ai attendu la vie véritable, comme si elle devait, dans un tumulte de tempête, se précipiter sur moi, me rendre sage et riche, et m'emporter sur ses grandes ailes vers un bonheur arrivé à maturité.

Mais la vie, sage et économe, se tut et me laissa aller à la dérive. Elle ne m'envoya ni tempête ni étoiles, mais attendit que je fusse redevenu humble et patient et que fût brisé mon esprit de bravade, ma rébellion. Elle me laissa, sans y prendre garde, jouer ma comédie orgueilleuse et faire le malin, et elle attendit que l'enfant égaré retrouvât sa mère.

Me voici venu à une période de ma vie en apparence plus animée et plus variée que celle qui précède et qui donnerait bien matière en tout cas à un petit roman à la mode. Il me faudrait raconter comment je fus choisi comme rédacteur par un journal allemand, comment je laissai à ma plume et à ma mauvaise langue trop de liberté, ce qui me valut des chicanes et des remontrances. Comment, en outre, je me fis une réputation de buveur et finalement, à la suite de venimeuses querelles, démissionnai, et me fis envoyer à Paris comme correspondant. Comment, dans ce maudit trou, je vécus en bohème, gâchai mon existence, et comment, en divers domaines, j'en vis de toutes les couleurs.

Ce n'est point lâcheté si je joue, aux amateurs de cochonneries qui peuvent se trouver parmi mes lecteurs, le tour de passer sous silence cette courte période de ma vie. Les voies où je m'engageai les unes après les autres étaient bien mauvaises, j'en conviens ; de tous côtés je fis connaissance avec la fange et j'y restai embourbé. J'ai perdu depuis lors le goût du romantisme de la vie de bohème, et vous me permettrez de m'en tenir à ce qu'il y avait aussi, dans ma vie, de propre et de bon, et de considérer ce temps perdu comme perdu sans retour ; qu'il n'en soit plus jamais question.

Paris, d'ailleurs, est une horreur : de l'art, de la politique, de la littérature et des papotages de filles – des artistes, des hommes de lettres, des politiciens et d'ignobles femmes, rien d'autre. Les artistes étaient aussi vaniteux et prétentieux que les politiciens, les hommes de lettres plus vaniteux et plus prétentieux encore, et les plus vaniteuses et les plus prétentieuses étaient bien ces dames.

Un soir j'étais au Bois, me demandant si je devais dire adieu à Paris ou s'il ne valait pas mieux dire adieu tout de suite à la vie elle-même. Je me trouvai ainsi amené à parcourir en pensée toute mon existence, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps, et je calculai que je n'avais pas grand-chose à y perdre.

Mais alors, soudain, je vis avec une extrême netteté dans mon souvenir une journée depuis longtemps écoulée et oubliée – l'aube d'un matin d'été, chez moi, dans les montagnes ; je me vis à genoux auprès d'un lit, et sur ce lit gisait ma mère à l'agonie.

J'eus un sursaut et je fus pris de honte d'avoir pu si longtemps ne pas songer à ce matin-là. Mes stupides idées de suicide s'étaient enfuies. Car je crois qu'il n'est point d'homme sérieux, à moins qu'il n'ait complètement perdu la bonne voie, qui soit capable de s'ôter la vie, s'il a vu s'éteindre l'existence d'un être sain et bon. Je revis ma mère mourante. Je revis sur son visage l'œuvre silencieuse et sévère de la mort qui l'ennoblissait. Elle avait l'air revêche, la mort, mais puissante aussi et bonne, comme une mère ramenant au foyer avec précautions un enfant égaré.

Soudain, je compris à nouveau que la mort est notre sœur bonne et sage ; elle sait l'heure qui convient et nous devons lui faire confiance. Je me mis aussi à comprendre

que le rôle de la douleur, des déceptions et des idées noires n'est pas de nous aigrir, de nous faire perdre notre valeur et notre dignité, mais de nous mûrir et de nous purifier.

Huit jours plus tard mes malles étaient expédiées à Bâle et je parcourais à pied une bonne partie de la France du Sud, sentant de jour en jour pâlir et se dissiper comme des brumes les heures de Paris dont le souvenir me poursuivait de sa puanteur. J'assistai à une « Cour d'Amour », je passai la nuit dans des châteaux, dans des moulins, dans des granges, et je bus avec les gars bruns et communicatifs le vin qu'ils ont produit et qui vous met dans l'âme chaleur et soleil.

Au bout de deux mois j'arrivai à Bâle, déguenillé, amaigri, bruni et intérieurement tout transformé. C'était la première fois que je faisais un si grand voyage à pied, une première randonnée qui fut suivie de beaucoup d'autres. Entre Locarno et Vérone, entre Bâle et Brigue, entre Florence et Pérouse, il est peu de localités par lesquelles je n'aie cheminé deux ou trois fois, les souliers couverts de poussière – à la poursuite de rêves dont pas un ne s'est encore réalisé.

À Bâle, je louai une chambre dans le faubourg, déballai mes affaires et me mis au travail. J'avais joie à vivre dans une ville tranquille où personne ne me connaissait. Mes rapports avec quelques journaux et revues n'avaient point été rompus ; je ne manquais point de besogne et j'avais de quoi vivre. Les premières semaines furent bonnes et calmes, et puis revint la vieille mélancolie qui persista des jours, des semaines et que le travail même ne chassait pas. C'est là une chose que ne peut comprendre celui qui n'a pas fait sur lui-même l'expérience de ce que c'est que le cafard. Comment vais-je le décrire ? Entre moi et les hommes, entre moi et la

vie de la ville, des places des maisons et des rues, il y avait sans cesse un abîme. Une catastrophe se produisait, les journaux racontaient de graves événements, cela ne me concernait en rien. On célébrait des fêtes, on enterrait des morts, on concluait des marchés, on donnait des concerts – à quoi bon ? pourquoi ? Je m'enfuyais dans la campagne, j'errais dans les bois, sur les monts et les routes, et, autour de moi, tristes, mais sans une plainte, les prairies, les arbres et les champs se taisaient, jetaient vers moi, dans un silence suppliant, des regards où se lisait le besoin de me dire quelque chose, de venir à moi. Mais ils restaient là sans pouvoir rien exprimer ; je comprenais leur souffrance et j'y prenais part, car je ne pouvais les libérer.

J'allai voir un médecin, je lui apportai des observations détaillées, j'essayai de lui décrire mon mal.

Il lut, m'interrogea, m'ausculta.

« Vous avez une santé qu'on pourrait vous envier, et je vous en complimente, déclara-t-il alors, physiquement tout va bien. Essayez de chasser votre cafard par de la musique ou par la lecture.

— Je lis, par profession, tous les jours une foule de nouveautés.

— En tout cas vous devriez vous donner un peu d'exercice au grand air.

— Je marche tous les jours trois à quatre heures ; le double au moins quand je suis en vacances.

— Alors, il faut vous contraindre à fréquenter la société. Vous courez le danger de devenir sérieusement insociable.

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

— C’est fort important. Plus votre horreur de la société est grande en ce moment, plus vous devez vous contraindre à fréquenter le monde. Votre état n’est pas encore maladif et ne me semble pas grave ; mais si vous ne cessez pas de vous laisser aller avec cette passivité, vous pourriez bien à la fin perdre l’équilibre. »

Le médecin était un homme compréhensif et bienveillant. Il me plaignait. Il me recommanda à un lettré dans la maison duquel fréquentait une nombreuse société et où régnait une certaine activité intellectuelle et littéraire. J’y allai. On me connaissait de nom ; on se montra aimable, presque cordial, et je revins assez souvent.

Je m’y trouvais un jour, par une froide soirée de fin d’automne. Il y avait là un jeune historien et une jeune fille toute menue et brune ; point d’autres visiteurs. La jeune fille fit le thé, parla beaucoup et taquina l’historien. Ensuite elle joua un peu de piano. Après quoi elle me dit qu’elle avait lu mes satires, mais ne les avait pas goûtées du tout. Elle me parut intelligente, un peu trop même, et je ne tardai pas à rentrer chez moi.

Pendant ce temps on avait appris peu à peu que je fréquentais beaucoup les cafés et que, en réalité, j’étais, en secret, un ivrogne. J’en fus à peine surpris car les potins étaient fort en vogue précisément dans le monde universitaire, chez les hommes et chez les dames. Cette humiliante découverte n’eut aucune mauvaise influence sur mes relations ; on me rechercha tout au contraire, car on était entiché de tempérance ; ces messieurs et dames appartenaient aux comités d’une société antialcoolique et se réjouissaient chaque fois qu’un pécheur leur tombait sous la main. Un jour eut lieu la première attaque, en toute politesse. Je fus invité

à méditer sur la honte de la vie de cabaret, sur la malédiction de l'alcoolisme, et tout cela au point de vue sanitaire, éthique et social. On m'invita aussi à assister à une des fêtes de la ligue. Je fus extrêmement surpris, car j'avais à peine entendu parler jusqu'ici de toutes les sociétés et de tous les mouvements de ce genre. La séance, agrémentée de musique et teintée d'esprit religieux, fut d'un comique assez pénible et je ne fis pas mystère de mes impressions. Pendant des semaines on essaya d'agir sur moi avec une amabilité indiscrète, la chose devenait tout à fait assommante et, un soir, comme on me chantait encore la même antienne, et espérait passionnément ma conversion, je me mis en rage et je demandai énergiquement qu'on voulût bien m'épargner ces criailleries. La jeune fille était là de nouveau, elle m'écouta avec intérêt et lança ensuite, de tout son cœur, un « Bravo ! » Mais j'étais trop furieux pour y faire attention.

Je pris d'autant plus de plaisir à une petite mésaventure comique qui se produisit au cours d'une grande démonstration des partisans de l'abstinence. La grande Société banquetait à son siège social avec de nombreux invités. On fit des discours, on noua des amitiés, on chanta des chœurs et célébra par des « Hosanna » les progrès de la bonne cause. Un homme de peine qu'on avait engagé comme porte-drapeau trouva trop longs ces discours dépourvus d'alcool, il s'éclipsa dans un café proche, et quand le défilé solennel de démonstration commença par les rues, des pécheurs purent s'offrir la joie maligne d'un amusant spectacle et voir à la tête des troupes enthousiastes un joyeux ivrogne, tenant de ses bras le drapeau de la Croix-Bleue comme un mât de navire en perdition, s'avancer en titubant.

Le bonhomme soûl disparut, mais ce qu'on ne fit point disparaître, ce furent les mille vanités trop humaines, les ja-

lousies et les intrigues mesquines, qui s'étaient fait jour au sein des groupements et des commissions concurrentes et qui s'épanouirent en une floraison de plus en plus joyeuse. Le mouvement se fractionna, quelques ambitieux voulaient s'approprier toute la gloire, et s'indignaient à propos de tout ivrogne qui n'était pas converti en leur nom. On abusa odieusement de nobles collaborateurs désintéressés – il n'en manquait pas – et les observateurs bien placés ne tardèrent pas à avoir l'occasion de s'apercevoir que là aussi, sous une étiquette idéaliste, bien des malpropretés humaines faisaient monter vers le ciel leur infection. Je fus tenu au courant par des tiers de toutes ces petites comédies, je m'en réjouis en secret et, en rentrant la nuit de mainte beuverie, je me suis dit : Voyez, nous autres pécheurs nous sommes tout de même mieux que cela !

Dans ma petite chambre qui, de haut, dominait le Rhin et son large horizon, j'étudiais et je réfléchissais beaucoup. J'étais désolé que la vie détournât ainsi de moi son cours sans qu'une vague puissante m'entraînât, sans qu'une passion violente ou un vif intérêt m'échauffât et m'arrachât à ma morne rêverie. En plus de ce qui était indispensable à ma subsistance quotidienne je travaillais bien à la préparation d'un ouvrage qui devait évoquer les premiers frères mineurs ; mais ce n'était point là une œuvre créatrice, plutôt une simple et perpétuelle besogne de collectionneur qui ne suffisait pas aux exigences de mon désir. En rassemblant mes souvenirs de Zurich, de Berlin et de Paris je me mis à tirer au clair pour moi-même les aspirations fondamentales, les passions, l'idéal de mes contemporains. L'un travaillait à éliminer les meubles, les tapisseries, les costumes en usage et à habituer les gens à une ambiance plus libre et plus belle. Un autre s'efforçait de vulgariser dans des écrits populaires et des conférences le monisme de Haeckel. D'autres jugeaient

digne de leur effort de fonder la paix perpétuelle. Et un autre encore luttait pour les classes inférieures et déshéritées, ou bien faisait des collectes et des discours pour que l'on bâtit et ouvrît des théâtres et des musées pour le peuple. Et ici, à Bâle, c'était contre l'alcool que l'on bataillait.

Dans tous ces efforts il y avait de la vie, de la ferveur, de l'activité ; mais aucun d'eux n'était pour moi important, nécessaire, et si tous ces objectifs avaient été atteints aujourd'hui, cela n'aurait pas eu de prise sur moi ni sur ma vie. Je me laissais retomber, découragé, sur ma chaise, écartais de moi livres et fiches et réfléchissais, réfléchissais. Alors j'entendais le Rhin passer sous mes fenêtres, le vent gronder, et je prêtais l'oreille, avec émotion, à ce langage d'une grande mélancolie et d'une grande nostalgie partout aux aguets. Je voyais les nuages pâles de la nuit voleter en grandes masses par le ciel comme des oiseaux effarouchés, j'entendais le Rhin suivre sa route et je pensais à la mort de ma mère, à saint François, à ma petite patrie dans les montagnes neigeuses et à Richard maintenant noyé. Je me voyais escaladant les falaises pour cueillir des roses des Alpes à Rose Girtanner ; je me voyais à Zurich, mis en branle par les livres, la musique et la conversation ; je me voyais ramant sur les eaux dans la nuit avec l'Aglietti ; je me voyais désespéré par la mort de Richard, voyageant, rentrant au foyer, guérissant, et retombant dans ma misère. À quoi bon ? Pourquoi ? Ô Dieu ! Tout cela n'avait-il été qu'un jeu, un hasard, une image en couleurs ? N'avais-je pas lutté et souffert les tourments du désir pour la vie de l'esprit, pour l'amitié, pour la beauté, la vérité et l'amour ? Le flot du désir et de l'amour ne continuait-il pas à couler en moi dans une atmosphère d'orage ? Et tout cela en vain, pour mon tourment, sans joie pour personne !

À ce moment-là, j'étais mûr pour le cabaret. Je soufflais ma lampe, descendais en tâtonnant le vieil escalier en colimaçon, si raide, et je faisais mon apparition dans un café où on servait du vin de la Valteline ou dans un débit de vin vaudois. Là j'étais reçu en bon client, avec respect, bien que, d'ordinaire, je fusse renfrogné et grossier même à l'occasion. Je lisais le *Simplicissimus* qui ne manquait jamais de m'agacer, je buvais mon vin et j'attendais qu'il me consolât. Et dans sa douceur le dieu m'effleurait de sa tendre main féminine, glissait dans mes membres une délicieuse torpeur, et emmenait mon âme égarée au pays hospitalier des beaux rêves.

Il m'arrivait de m'étonner moi-même de traiter les gens de façon si hargneuse et de trouver une sorte de plaisir à les rudoyer. Dans les restaurants que je fréquentais, les servantes me craignaient et me maudissaient comme un rustre et un grincheux qui trouve toujours quelque chose à redire. Si j'engageais la conversation avec d'autres clients, je me montrais sarcastique et grossier ; naturellement les gens se comportaient en conséquence. Parmi ces piliers de cabaret il s'en trouvait cependant un petit nombre – oh ! bien petit – tous déjà d'un certain âge et pécheurs invétérés, avec lesquels je tuais parfois une soirée et établis des relations tolérables. Il y avait en particulier un vieux butor, dessinateur de son métier, un misogyne, un porc-épic et un buveur patenté de première classe. Quand, le soir, je le rencontrais seul dans quelque taverne, c'était chaque fois une rude beuverie. Ça commençait par des bavardages, des plaisanteries, pendant lesquels on sifflait accessoirement une chopine de vin rouge, puis, peu à peu, le plaisir de boire passait au premier plan, la conversation s'éteignait, nous restions silencieusement l'un en face de l'autre, tassés sur nos chaises, tirant chacun sur son Brissago et vidant chacun de son côté ses bouteilles. En

cela nous étions à la hauteur l'un de l'autre, nous les faisions toujours remplir en même temps et nous nous observions l'un l'autre avec une considération mêlée de joie maligne. À l'époque du vin nouveau, à la fin de l'automne, nous nous en allâmes une fois ensemble par des villages de vignerons du Markgraefler et, à l'auberge du Cerf, à Kirchen, le vieux bougre me raconta l'histoire de sa vie. Elle était, je crois, intéressante et peu banale, mais je l'ai malheureusement totalement oubliée. Je n'ai gardé en mémoire que sa description d'une beuverie où il s'était trouvé, à un âge déjà avancé. C'était quelque part à la campagne dans une fête villageoise. En sa qualité d'hôte, on l'avait placé à la table des notabilités, et il avait mis, fort prématurément, le pasteur aussi bien que le maire en un sérieux état d'ébriété. Le pasteur devait prendre la parole. Quand on l'eut à grand-peine hissé à la tribune, il y raconta des choses formidables et il fallut l'évacuer, sur quoi le maire entra vaillamment en lice. Il se lança dans une vigoureuse improvisation, mais la violence de sa gesticulation provoqua une indisposition soudaine et la péroraison du discours fut peu banale, mais également peu raffinée.

J'aurais bien voulu par la suite me faire raconter à nouveau cette histoire et quelques autres. Mais un soir de concours de tir, nous nous brouillâmes irrémédiablement après nous être tiré la barbe et nous être séparés furieux. À partir de ce moment-là, il arrivait de temps en temps que nous nous trouvions ensemble dans un cabaret mais en ennemis, chacun à sa table naturellement ; et par suite d'une vieille habitude, nous nous observions en silence, buvions à la même allure et restions là longtemps après les derniers clients, jusqu'à ce qu'à la fin on nous priât de nous en aller. Jamais il n'y eut de réconciliation.

Réfléchir éternellement sur les causes de mon cafard et de mon inaptitude à la vie, c'était vain et fatigant. Je n'avais nullement le sentiment d'être fini et vidé, je me sentais au contraire plein de forces obscures et comptais bien réussir à créer encore, à l'heure propice, une œuvre de valeur, et à arracher tout au moins à la vie hostile une poignée de bonheur. Mais viendrait-elle jamais, l'heure propice ? Je songeais avec amertume à ces messieurs tout en nerfs d'aujourd'hui qui se stimulent au travail artistique par mille excitants artificiels, alors qu'en moi des forces considérables sommeillaient inemployées et restaient en friche. Et je me creusais à nouveau la tête pour trouver quel obstacle ou quel démon paralysait l'âme dans mon corps débordant de vigueur où elle s'engourdissait sans cesse davantage. Et j'avais en plus la prétention de me tenir pour un individu exceptionnel à qui l'on n'a pas rendu justice, dont personne ne connaît, ne comprend ni ne partage la souffrance. Il y a ceci de diabolique dans le cafard qu'il ne vous rend pas seulement malade, mais en même temps infatué de vous-même et myope, orgueilleux presque. On se prend pour cet Atlas de mauvais goût qu'évoque Heine, ayant sur le dos tous les mystères et toutes les misères du monde, comme si des milliers d'autres n'enduraient pas les mêmes souffrances et n'erraient pas dans le même labyrinthe. Et dans mon isolement loin du pays natal, j'avais également tout à fait perdu de vue que la plupart de mes qualités bonnes et mauvaises et de mes particularités n'étaient pas tant mon bien que celui des Camenzind – à moins qu'elles ne fussent leur malédiction.

À quelques semaines d'intervalle, je retournais en visite dans la maison de l'érudit qui m'avait aimablement accueilli. Peu à peu j'avais fait la connaissance d'à peu près tous ceux qui y fréquentaient. C'étaient pour la plupart des universitaires assez jeunes, beaucoup d'Allemands parmi eux, appar-

tenant à toutes les facultés ; en outre, quelques peintres, quelques musiciens, ainsi que quelques bourgeois avec leurs femmes et leurs filles. Souvent je regardais avec étonnement ces gens qui me traitaient comme un visiteur exceptionnel et dont je savais qu'ils se rencontraient chaque semaine tant et tant de fois. De quoi pouvaient-ils bien parler et s'occuper toujours ensemble ? La plupart avaient le même comportement stéréotypé de l'*homo socialis* et tous me semblaient un peu apparentés les uns aux autres en vertu d'un esprit de société niveleur que j'étais le seul à ne pas posséder. Il y avait parmi eux plus d'un homme distingué et remarquable à qui l'éternelle vie de salons n'avait manifestement rien fait perdre, ou presque rien, de sa fraîcheur et de sa vigueur personnelles. Il en était parmi eux avec qui je pouvais m'entretenir longuement et de façon intéressante. Mais aller de l'un à l'autre, m'arrêter une minute auprès de chacun, faire au petit bonheur des compliments aux dames, fixer en même temps mon attention sur une tasse de thé, deux conversations et un morceau de musique, tout en ayant l'air de prendre à tout cela un extrême intérêt et un vif plaisir, j'en étais incapable. Il était pour moi terrible d'être obligé de parler de littérature ou d'art. Je me rendais compte que, dans ce domaine, on réfléchissait peu, on mentait beaucoup et, en tout cas, on disait énormément de choses en l'air. Je pris donc part au mensonge général, mais je n'y avais aucun plaisir et trouvais tous ces interminables papotages inutiles, ennuyeux et dégradants. J'aimais bien mieux entendre par exemple une femme parler de ses enfants ou bien raconter moi-même mes voyages, quelque petit événement du jour ou toute autre chose de la vie pratique. Il m'arrivait alors parfois de devenir familier et presque gai. Mais la plupart du temps j'allais encore, après des soirées de ce genre, dans un café et j'avalais un bon coup de vin de la Valteline pour entraîner la

sécheresse qui m'était restée dans la gorge ou l'affreux ennui.

Au cours d'une de ces réunions je revis la jeune fille aux cheveux noirs. Il y avait là une foule de gens qui faisaient de la musique et menaient leur vacarme coutumier, et je me tenais assis avec un album d'images dans un coin à l'écart, sous la lampe. C'étaient des vues de la Toscane, non pas les reproductions sensationnelles ordinaires, celles qu'on a vues mille fois, mais des images plus intimes dessinées par des amateurs, presque toutes des cadeaux de compagnons de voyage ou d'amis du maître de maison. Je venais de découvrir le dessin d'une maisonnette de pierre aux fenêtres étroites dans la vallée solitaire de San Clemente, que je reconnus, car j'y avais fait mainte promenade. La vallée est toute proche de Fiesole, mais la foule des voyageurs ne va jamais la voir parce qu'il ne s'y trouve pas d'antiquités. C'est une vallée d'une âpre et merveilleuse beauté, aride, à peine habitée, encaissée dans de hautes montagnes dénudées et sévères, perdues loin du monde, mélancolique et quasi vierge.

La jeune fille s'approcha, regardant par-dessus mon épaule.

« Pourquoi restez-vous toujours ainsi seul, monsieur Camenzind ? »

Cela m'agaça. Elle se sent négligée par les jeunes gens, pensais-je, et vient me trouver.

« Eh bien, n'allez-vous pas me répondre ?

— Excusez-moi, mademoiselle, que voulez-vous que je vous réponde ? Je reste seul, parce que j'y trouve plaisir.

— Alors je vous dérange ?

— Vous êtes drôle.

— Merci, j'en ai autant à votre service. »

Et elle s'assit. Je ne lâchai pas ma feuille.

« Vous êtes bien un montagnard ? dit-elle. J'aimerais entendre parler un peu de ce pays-là. Mon frère prétend que dans votre village il n'y a qu'un seul nom de famille, rien que des Camenzind. Est-ce vrai ?

— Presque, grognai-je. Mais il y a aussi un boulanger qui s'appelle Fussli et un aubergiste du nom de Nydegger.

— Et à part cela rien que des Camenzind ? Et ils sont tous apparentés ?

— Plus ou moins. »

Je lui passai le dessin. Elle saisit la feuille et je remarquai qu'elle s'entendait à tenir une telle chose comme il se doit. Je le lui dis.

« Vous me faites des compliments, dit-elle en riant, mais comme un maître d'école.

— Vous ne voulez pas regarder l'image avec moi ? demandai-je d'un ton rude. Alors je puis la ramasser.

— Qu'est-ce que ça représente ?

— San Clemente.

— Où ?

— Près de Fiesole.

— Vous y êtes allé ?

— Oui, bien des fois.

— Décrivez-moi la vallée. On n'en voit ici qu'un petit coin. »

Je réfléchis. Le paysage sévère, beau par son âpreté même, était là devant mon regard et je fermai les yeux à demi pour le retenir. Il s'écoula un moment avant que je me misse à parler et je fus heureux qu'elle attendît en silence. Elle comprenait que je me recueillais.

Et je décrivis le val San Clemente tel qu'il repose, silencieux, aride et grandiose, dans l'embrasement d'un après-midi d'été. Tout près, à Fiesole, des industries se sont établies, on tresse des chapeaux de paille et des corbeilles, on vend des souvenirs et des oranges, on roule les voyageurs et on leur demande l'aumône. Plus bas, c'est Florence où se trouve figée une vague de vie ancienne et moderne. Mais de San Clemente on ne les voit ni l'un ni l'autre. Aucun peintre n'y est venu travailler, les Romains n'y ont pas bâti de monuments, l'histoire a négligé la pauvre vallée. Mais, là, c'est la lutte du soleil et de la pluie contre la terre ; des pins tordus ont grand-peine à se maintenir en vie, et les quelques cyprès sondent l'air de leurs maigres cimes pour voir si la tempête hostile n'arrive pas qui va abréger leur vie précaire à laquelle ils s'accrochent de toutes leurs racines altérées. Parfois passe un char à bœufs, venu des grandes métairies du voisinage, ou une famille de villageois s'en va vers Fiesole ; mais ils ne sont là que des hôtes de passage, et les jupes rouges des paysannes, qui, ailleurs, font un effet si heureux et si gai, sont déplacées ici ; et on s'en passe bien volontiers.

Et je racontai comment, étant adolescent, j'avais parcouru le vallon avec un ami, m'étendant au pied des cyprès, m'appuyant à leur maigre tronc, et comment le charme de

cette belle et triste solitude m'avait fait songer aux gorges de mon pays.

Nous nous tûmes un instant.

« Vous êtes poète », dit la jeune fille.

Je fis la grimace.

« Ce n'est pas ce que je veux dire, poursuivit-elle, ce n'est pas parce que vous écrivez des nouvelles et je ne sais quoi. Mais parce que vous comprenez et aimez la nature. Pour d'autres, quel intérêt cela peut-il bien avoir qu'un arbre murmure ou qu'une montagne s'embrase dans le soleil ? Mais pour vous il y a là-dedans de la vie et vous êtes capable de prendre part à cette vie. »

Je répondis que personne ne « comprend la nature », et qu'avec tout le désir possible de chercher à comprendre on ne tombe que sur des énigmes qui vous affligent. Un arbre dressé dans le soleil, une pierre sous les intempéries, un animal, une montagne – ils ont tous une âme, une histoire, ils vivent, souffrent, luttent, jouissent, meurent, mais nous ne les comprenons pas.

Tout en parlant et en prenant joie à son attention patiente et silencieuse, je me mis à l'examiner. Ses yeux étaient fixés sur les miens et ne se détournaient pas sous leur regard. Son visage était très calme, dans son abandon ; un peu tendu par l'attention. Comme si c'était un enfant qui m'écoutait. Non ; plutôt comme si un adulte s'oubliait en écoutant et, sans le savoir, retrouvait ses yeux d'enfant. Et en la contemplant, je me rendis compte peu à peu, dans la joie naïve de la découverte, qu'elle était très belle.

Quand je me tus, la jeune fille garda également le silence. Puis elle sursauta et cligna des yeux dans la lumière de la lampe.

« Comment vous appelez-vous donc, mademoiselle ? demandai-je, sans attacher grande importance à ma question.

— Elisabeth. »

Elle s'en alla, et bientôt on la pressa de jouer du piano. Elle jouait bien, mais en m'approchant, je m'aperçus qu'elle n'était plus si belle.

En descendant l'escalier, confortable à l'ancienne mode, pour rentrer chez moi, j'entendis quelques mots de la conversation de deux peintres qui, dans le vestibule, mettaient leurs manteaux.

« Oui, il s'est occupé toute la soirée de la belle Lisbeth, disait l'un d'eux en riant.

— Il ne faut pas se fier aux eaux dormantes ! répliqua l'autre, il n'a pas fait le plus mauvais choix. »

Ainsi, ils en parlaient déjà, ces singes ! Tout à coup il m'apparut que, presque à mon corps défendant, j'avais livré à cette jeune fille qui m'était étrangère des souvenirs intimes et toute une partie de ma vie intérieure. Comment en étais-je venu là ? Et maintenant, déjà, les mauvaises langues ! Gredins !

Je m'en allai, et pendant des mois je ne mis plus les pieds dans la maison. Ce fut par hasard l'un de ces deux peintres justement qui fut le premier, dans la rue, à m'en demander la raison.

« Pourquoi n’y allez-vous donc plus ?

— Parce que je ne puis souffrir les damnés commérages, dis-je.

— Ah ! oui, ces dames ! fit-il en riant.

— Non, répondis-je, je veux parler des messieurs et spécialement de messieurs les peintres. »

Au cours de ces mois, je ne vis Elisabeth que dans la rue, une fois dans un magasin et une fois au musée. Elle était, à l’ordinaire, jolie, mais pas belle. Les mouvements de son corps extrêmement svelte avaient quelque chose de singulier, qui, généralement, l’embellissait et lui prêtait de la distinction, mais qui, parfois, pouvait donner l’impression de quelque chose d’exagéré et de factice.

Elle était belle, extrêmement belle le jour où je l’aperçus au musée. Elle ne me vit pas. J’étais assis à l’écart, en train de me reposer et feuilletant le catalogue. Elle se tenait dans le voisinage devant un grand Segantini, plongée tout entière dans la contemplation du tableau. Il représentait, sur de maigres pâturages, quelques jeunes paysannes au travail ; au fond, les montagnes abruptes et déchiquetées, qui pouvaient faire songer au groupe du Stockhorn, et au-dessus, dans un ciel frais et lumineux, un nuage couleur d’ivoire, peint avec un indicible génie. Il vous frappait, au premier regard, par sa masse étrangement nouée et ramassée sur elle-même, il venait d’être formé et pétri par le vent et se disposait à s’élever et à s’en aller lentement. Sûrement Elisabeth comprenait ce nuage, car elle était perdue dans sa vision, et son âme, invisible d’ordinaire, se manifestait cette fois encore sur son visage, riait doucement dans ses yeux agrandis, donnait à la bouche trop étroite la mollesse d’une bouche d’enfant et lis-

sait entre les cils le pli du front où s'exprimait trop d'amère intellectualité. La beauté et la vérité d'une grande œuvre d'art contraignaient son âme à s'exprimer, sans voiles, dans sa beauté à elle et dans sa vérité.

Assis près d'elle en silence, je contemplais le beau nuage de Segantini et la belle jeune fille sur qui il exerçait son charme. Puis j'eus peur que, se retournant, elle ne me vît et m'adressât la parole, perdant ainsi sa beauté. Vite et discrètement, je quittai la salle.

À cette époque, la joie que je prenais à la nature muette et mes rapports avec elle commencèrent à se transformer.

Je m'en allais toujours vagabonder par les splendides environs de la ville, de préférence dans le Jura. Toujours je voyais les bois et les montagnes, les prairies, les arbres fruitiers et les buissons dressés dans l'attente d'on ne sait quoi. Peut-être était-ce moi qu'ils attendaient ; en tous cas c'était de l'amour.

Et c'est ainsi que je fus pris de tendresse pour ces choses. En moi une soif ardente, violente, allait au-devant de leur silencieuse beauté. En moi aussi une vie profonde cherchait en tâtonnant sa voie vers la conscience, aspirait à être comprise et aimée.

Bien des gens disent qu'ils « aiment la nature. » Cela signifie qu'ils ne voient pas d'inconvénient à s'abandonner, de temps en temps, aux charmes qu'elle présente. Ils sortent et prennent joie à la beauté de la terre, foulent aux pieds les prairies et cueillent enfin une foule de fleurs et de branches qu'ils ne tardent pas à jeter ou à voir se faner à la maison. C'est cela qu'ils appellent aimer la nature. Ils songent à cet amour-là le dimanche, quand il fait beau, et s'attendrissent

sur la générosité de leur cœur. Ils pourraient bien en effet s'en dispenser. L'homme n'est-il pas « le couronnement de la nature » ? Belle couronne, certes !

Je plongeai donc toujours plus avidement mon regard au fond de l'abîme des choses. J'écoutais le vent souffler toutes ses musiques dans la cime des arbres, j'écoutais les torrents mugir dans les gorges, les fleuves s'écouler doucement par les plaines, et je savais que c'était là la langue de Dieu et que ce serait retrouver le paradis que de comprendre cette langue obscure et primitive. Les livres n'en parlent guère ; on trouve seulement dans la Bible cette formule magnifique : « l'inexprimable soupir » de la créature. J'avais pourtant le sentiment que, de tout temps, saisis comme moi devant les êtres incompris, des hommes avaient délaissé leur besogne quotidienne et cherché la solitude pour tendre l'oreille au chant de la création, contempler le défilé des nuages, et dresser, dans une nostalgie sans fin, leurs bras vers l'éternel – des ermites, des pénitents, des saints.

Êtes-vous jamais allé à Pise, au Campo-Santo ? Les murs y sont ornés de fresques pâlies des siècles écoulés, et l'une d'elles figure la vie des ermites dans le désert de la Thébaïde. Aujourd'hui encore, avec ses couleurs éteintes, ce naïf tableau répand autour de lui le charme d'une si bienheureuse paix, qu'une douleur soudaine naît en vous, et que vous éprouvez le besoin d'aller laver dans les larmes vos fautes et vos souillures, quelque part loin du monde, dans un lieu saint d'où vous ne reviendrez jamais. D'innombrables artistes ont ainsi essayé de dire leur nostalgie en de ravissantes images, et l'un quelconque des charmants petits dessins tout pleins d'enfants de Ludwig Richter vous chantera la même chanson que les fresques de Pise. Pourquoi Titien, cet ami des réalités tangibles et corporelles, a-t-il donné parfois à des tableaux

où sa vision du monde se présente sans mystère ces arrière-plans et ces lointains doucement azurés ? Ce n'est qu'un trait de chaude couleur bleu foncé, on ne sait s'il veut figurer des montagnes lointaines ou simplement l'espace illimité. Titien, le réaliste, n'en savait rien lui-même. Il n'a pas fait cela, comme les historiens de l'art prétendent le savoir, par souci de l'harmonie des couleurs, mais c'était là son tribut à cette inextinguible nostalgie qui, en secret, hantait comme tant d'autres cet homme joyeux et heureux. Ainsi, me semblait-il, l'art s'était efforcé de tout temps de donner un moyen d'expression à ce besoin inexprimé de divin qui est en nous.

Saint François l'a dit de façon plus mûre, plus belle et pourtant bien plus enfantine. C'est seulement alors que je l'ai compris tout à fait. En englobant dans son amour de Dieu toute la terre, les plantes, les astres, les animaux, les vents et l'eau, il a pris les devants sur le Moyen Âge et sur Dante lui-même et trouvé la langue de ce qui est éternellement humain. Il appelle toutes les forces et tous les phénomènes de la nature « ses chers frères, ses chères sœurs ». Quand, dans sa vieillesse, il fut condamné par les médecins à se faire brûler le front au fer rouge, au milieu de l'angoisse d'un malade torturé il saluait encore dans cet épouvantable fer rouge « son cher frère le feu ».

Quand je me mis à aimer la nature comme une personne, à l'écouter comme une camarade et une compagne de voyage, qui parle une langue étrangère, ma mélancolie ne s'en trouva pas guérie certes, mais elle fut ennoblie, purifiée. Mon oreille et mon œil s'affinèrent. J'appris à percevoir ses nuances et sa diversité, j'aspirai à entendre de plus en plus près, de plus en plus clairement les pulsations de tous les êtres vivants pour, peut-être, les comprendre un jour et peut-être recevoir un jour le don de les exprimer dans la langue de

la poésie, afin que d'autres aussi se rapprochent de la nature, et que leurs sens s'ouvrent plus largement quand ils se rendraient aux sources qui rafraîchissent, purifient et restituent aux hommes leur ingénuité enfantine. Pour l'instant, ce n'était là qu'un vœu, un rêve, je ne savais s'il pourrait un jour se réaliser et je m'en tenais à ce qui était le plus à ma portée en ne refusant ma tendresse à rien de ce qui tombait sous mes yeux, en m'accoutumant à ne plus considérer aucun objet avec indifférence ou mépris.

Je ne puis dire quel renouveau, quelle consolation cela apporta dans les ténèbres de ma vie. Il n'est rien au monde qui vous donne plus de noblesse et plus de bonheur qu'un amour immuable, sans paroles, sans passion, et mon vœu le plus cher c'est que, parmi ceux qui me lisent, quelques-uns, ne fût-ce que deux d'entre eux ou même un seul, se mettent, à ma suite, à apprendre cet art délicieux et pur. Certains ont reçu de la nature ce don et l'exercent toute leur vie sans le savoir ; ce sont les favoris de Dieu, les bons, les enfants parmi les hommes. D'autres l'ont acquis dans de terribles souffrances – parmi les infirmes et les malheureux, n'en avez-vous jamais vu dont les yeux calmes et brillants trahissent la supériorité ? Si vous ne voulez pas m'entendre, pas plus que mes pauvres paroles, alors allez à eux, chez qui un amour désintéressé a surmonté et transfiguré la souffrance.

Aujourd'hui encore, je suis hélas ! bien loin de cette perfection que j'ai honorée dans bien des pauvres patients. Mais tout au long de ces années j'ai rarement été privé de la certitude consolante d'être dans le bon chemin.

Je ne puis pas dire que je l'ai toujours suivi ; je me suis bien plutôt arrêté sur tous les bancs au bord de la route et je ne me suis pas non plus épargné un grand nombre de mal-

heureux écarts. Deux puissantes inclinations égoïstes luttaient en moi contre le véritable amour. J'étais buveur et j'étais insociable. Je diminuai bien, considérablement, ma ration de vin, mais, à des intervalles de quelques semaines le dieu séducteur me persuadait de me jeter dans ses bras. À peine sans doute m'arrivait-il de rester couché sur la route ou de me livrer à quelque autre exploit nocturne, car le vin a des égards pour moi et ne m'entraîne que jusque-là où ses esprits ont avec le mien des relations amicales. Néanmoins, pendant longtemps, j'eus, après chaque orgie, une mauvaise conscience. Mais je ne pouvais tout de même pas exclure de mon amour justement le vin pour lequel j'ai hérité de mon père un sérieux penchant. Pendant des années j'avais soigneusement et pieusement cultivé cet héritage, j'en avais fait une des particularités essentielles de ma personnalité ; je me tirai donc d'affaire en établissant un compromis, mi-sérieux, mi-plaisant, entre mon penchant et ma conscience. Et j'admis « mon bien-aimé frère le vin » dans le cantique de saint François d'Assise.

Bien pire était mon autre vice. Je prenais peu de joie au commerce des hommes, vivais en solitaire et me sentais toujours prêt à railler et à mépriser les choses humaines.

À cela, je ne songeais pas le moins du monde au début de ma nouvelle existence. Je trouvais normal d'abandonner les hommes les uns aux autres et de réserver à la vie muette de la nature ma tendresse, le don de mon cœur, ma sympathie. Elle suffit d'abord à me remplir tout entier.

La nuit, au moment de me mettre au lit, je songeais soudain par exemple à une colline, à l'orée d'un bois, à un arbre solitaire que je chérissais entre tous et que je n'avais pas vu depuis longtemps. Et maintenant, dans la nuit, il se dressait dans le vent, rêvait, sommeillait peut-être, soupirait et agitait ses branches. Quel aspect pouvait-il bien avoir ? Et je quittais la maison, j'allais le trouver, je regardais sa silhouette imprécise se dresser dans les ténèbres, le contemplais avec une tendre surprise et j'emportais en moi sa vague image.

Cela vous fait rire ! Cet amour-là, c'était peut-être une erreur, ce n'était pas un gaspillage. Mais comment trouver, de là, la voie qui menait à l'amour des hommes ?

Là où on fait le premier effort, le reste vous est toujours donné par surcroît. Mon rêve d'un grand poème se faisait

toujours plus proche, plus accessible. Et si cette tendresse pour les choses m'amenait un jour à parler en poète la langue des forêts et des fleuves, qui donc en jouirait alors ? Pas seulement le monde inanimé qui m'était cher, mais avant tout les hommes, pour lesquels je voulais être un guide, un initiateur dans l'amour. Et voilà que je me montrais rude, railleur, dur de cœur à leur endroit ! J'eus conscience de mon inconséquence ; la nécessité s'imposait de lutter contre ma réserve aigre et distante et de manifester, aux hommes eux aussi, un esprit fraternel. Ce n'était pas facile, car sur ce point précisément, dans la solitude où ils m'avaient plongé, les destins m'avaient rendu dur et méchant. Il ne suffisait pas de m'efforcer de me montrer moins acerbe à la maison et au cabaret, ni de faire un signe aimable dans la rue aux gens que je rencontrais. C'est là que je compris du reste combien j'avais radicalement gâté mes rapports avec les hommes, car mes efforts pour être aimable étaient accueillis avec froideur et défiance, ou bien on n'y voyait que dérision. Le pis était que j'avais, pendant presque une année, évité la seule maison qui me fût familière, et je me rendis compte que c'était là que, tout d'abord, je devais aller frapper et chercher accès à la vie sociale telle qu'on la comprenait ici.

Eh bien, ce fut mon sens personnel de l'humain, tant honni, qui me tira ici brillamment d'embarras. À peine avais-je à nouveau songé à cette maison que je vis en esprit Elisabeth, telle qu'elle avait été devant le nuage de Segantini, et constatai soudain l'immense part qu'elle avait à ma nostalgie et à ma mélancolie. Et voilà que je pensai sérieusement pour la première fois à demander la main d'une femme. Jusque-là, j'étais tellement convaincu de ma totale inaptitude au mariage que j'en avais pris mon parti avec une mordante ironie. J'étais poète, chemineau, buveur, inapte à toute vie collec-

tive ! Je crus alors m'apercevoir que mon destin voulait m'ouvrir un chemin vers le monde des hommes par le moyen d'un mariage d'amour. Tout semblait si séduisant et si sûr ! Qu'Elisabeth eût pour moi de la sympathie, je l'avais senti et je l'avais vu ; et aussi qu'elle était une nature sensible et noble. Je me rappelai comment, au cours de la causerie sur San Clemente et plus tard devant le Segantini, son visage s'était animé d'une beauté rayonnante. De mon côté j'avais depuis des années puisé dans l'art et dans la nature, amassé en moi-même un riche trésor ; je lui apprendrais à voir le beau qui partout sommeille ; je l'entourerais si bien de beauté et de vérité que de son visage comme de son âme s'effacerait tout ce qui les pouvait ternir, et que tout ce qui s'y trouvait en puissance s'y épanouirait. Chose étrange, je ne sentis pas ce qu'il y avait de comique dans ma soudaine conversion. Le solitaire et l'original que j'étais s'était en un clin d'œil mué en un amoureux ingénu, rêvant de bonheur conjugal et de l'installation de son ménage.

Je m'empressai donc de me rendre dans la maison hospitalière où l'on me reçut avec des reproches amicaux. J'y retournai et, après quelques visites, j'y retrouvai Elisabeth. Oh ! elle était belle ! Elle était tout à fait telle que je me la représentais sous la figure de mon amante. Belle et heureuse. Et une heure durant je jouis de la beauté rayonnante de sa présence. Elle m'accueillit avec bonté, cordialement même et avec une familiarité aimable qui me combla de bonheur.

Vous souvenez-vous encore de la soirée sur le lac, en barque, le jour des lampions en papier rouge, de la musique et de ma déclaration d'amour étouffée dans l'œuf ? C'était la triste et ridicule aventure d'un gamin amoureux.

Elle est plus ridicule – et plus triste encore – l'histoire de l'homme fait, de Peter Camenzind amoureux !

J'appris incidemment qu'Elisabeth était fiancée depuis peu. Je la complimentai, fis la connaissance de son fiancé qui vint la chercher, et je le complimentai lui aussi. Toute la soirée je gardai sur les lèvres un sourire bienveillant et protecteur qui me pesait à moi-même comme un masque. Après je ne courus ni dans la forêt, ni au café, mais je m'assis sur mon lit, fixant la lampe jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans une odeur nauséabonde, stupéfait, frappé de la foudre, jusqu'à ce que je fusse revenu à la conscience. Alors, encore une fois, la douleur et le désespoir étendirent sur moi leurs ailes sombres, et je restai là, gisant, tout petit, faible, brisé et sanglotant comme un enfant.

Après quoi je fis mon sac, me rendis de bon matin à la gare et m'en allai à la maison. Il me fallait absolument grimper à nouveau au Sennalpstock, revivre en pensée ma jeunesse, et voir si mon père était encore en vie.

Nous étions devenus étrangers l'un à l'autre. Mon père était tout grisonnant, un peu voûté, assez effacé. Il me traita avec douceur et timidité, ne me posa aucune question, voulut me céder son lit et ne parut pas moins embarrassé que surpris de ma venue. Il possédait encore la maison, mais les pâturages et le bétail étaient vendus ; il touchait de petites rentes et faisait çà et là de légers travaux.

Quand il me laissa seul, j'allai à la place où se trouvait jadis le lit de ma mère, et le passé se déroula devant moi comme un fleuve large et tranquille. Je n'étais plus un jeune homme, et je songeai à la rapidité avec laquelle les années allaient s'écouler et faire de moi, à mon tour, un petit vieux voûté et grisonnant qui s'étendrait pour subir la mort dans

l'amertume. Dans la vieille et pauvre chambre où presque rien n'avait changé, où j'avais été enfant, appris le latin, et assisté à la mort de ma mère, ces pensées étaient toutes naturelles et apaisantes. Je me souvins avec gratitude de toute la richesse de mes jeunes années, et les vers de Laurent de Médicis que j'avais appris à Florence me revinrent en mémoire :

> Quant'é bella giovinezza,
> Ma si fugge tuttavia.
> Chi vuoi esser lieto, sia :
> Di doman non c'é certezza.

Et en même temps je m'étonnais de ramener, dans cette vieille chambre de famille, des souvenirs d'Italie, et des réminiscences venues de l'histoire et du vaste royaume de l'esprit.

Ensuite, je donnai à mon père un peu d'argent. Le soir nous allâmes au café où tout était comme autrefois, sauf que, maintenant, c'était moi qui payais le vin, et mon père, quand il parlait du vin qui faisait des étoiles et du champagne, en appelait à mon témoignage ; et puis, maintenant, j'étais capable d'en supporter davantage que lui. Je m'informai du vieux petit paysan au crâne chauve auquel, jadis, j'avais jeté du vin à la tête. Ç'avait été un farceur et un fameux renard, mais il y avait longtemps qu'il était mort et ses facéties commençaient à tomber dans l'oubli. Je bus du vin vaudois, je suivis les conversations, racontai quelques histoires, et, quand, au clair de lune, je rentrai à la maison avec mon père éméché qui continuait à bavarder et à gesticuler, j'éprouvai l'étrange impression, nouvelle pour moi, d'être sous l'effet d'un charme. Les figures d'autrefois : l'oncle Conrad, Rose

Girtanner, ma mère, Richard et l'Aglietti ne cessaient de me hanter, et je les regardais comme un magnifique livre d'images, devant lequel on admire que tout y apparaisse si beau et si bien agencé, alors que, dans la réalité, les choses sont loin d'aller aussi bien. Tout cela avait défilé devant moi à grand fracas, s'était évanoui, je l'avais oublié presque, et cependant tout était là, clairement, nettement dessiné en moi, conservé par ma mémoire, sans que ma volonté y eût la moindre part.

C'est seulement lorsque, après notre retour au logis, mon père finit par se taire et par s'endormir que je songeai de nouveau à Elisabeth. Hier encore elle m'avait salué, je l'avais admirée, j'avais félicité son fiancé. Il me parut que bien du temps s'était écoulé depuis lors. La douleur se réveilla pourtant, se mêla au flot des souvenirs qui venaient de se lever en tumulte, s'acharnant dans leur assaut contre mon cœur égoïste et sans défense, comme le foehn sur un chalet branlant et délabré des hauts pâturages. Je ne pus tenir à la maison. Je me glissai dehors par la fenêtre basse, et, à travers le jardin, je gagnai le lac, détachai la barque vétuste et ramai doucement dans la nuit pâle qui s'étendait au-dessus. Les monts, baignés dans une brume argentée, gardaient un silence solennel ; la lune, presque en son plein, planait au-dessus de la nuit bleuâtre ; la cime du Schwarzenstock la touchait presque. Le silence était tel que je pouvais entendre au loin bruire doucement la cascade du Sennalpstock. Les esprits de la terre natale, les esprits de ma jeunesse, me frôlaient de leurs ailes pâles, emplissant mon canot et faisant des signes de supplication, les mains tendues en des gestes douloureux, incompréhensibles.

Quel sens avait donc eu ma vie et pourquoi tant de joies et de douleurs avaient-elles passé sur moi ? Pourquoi donc

avais-je eu soif de beauté et de vérité, puisque aujourd'hui encore ma soif n'était pas éteinte ? Pourquoi avais-je, dans les défis et dans les larmes, enduré l'amour et la douleur pour ces femmes désirables, moi qui, aujourd'hui, pliais à nouveau le front dans la honte et les pleurs sur un amour déçu ? Et pourquoi Dieu, dont les voies sont inconcevables, m'avait-Il mis au cœur cette ardente aspiration à l'amour, puisqu'Il m'avait destiné à une vie solitaire et pauvre en tendresse ?

L'eau gargouillait sourdement à la proue et se détachait des rames en gouttes argentées, les montagnes m'entouraient, toutes proches, dans le silence, la lumière froide de la lune glissait au-dessus des brouillards des gorges. Et les esprits de ma jeunesse se dressaient, silencieux, autour de moi et me regardaient de leurs yeux profonds, sans mot dire. Je m'imaginais voir aussi parmi eux la belle Elisabeth ; elle m'aurait aimé, elle aurait été mienne si j'étais venu à temps !

Il me sembla aussi que le mieux serait de sombrer discrètement dans le lac pâle, sans que personne s'inquiète de moi. Mais pourtant je ramai plus vite quand je m'aperçus que la vieille barque délabrée prenait l'eau. J'eus froid soudain et je me hâtai de rentrer à la maison et de me mettre au lit. J'y restai éveillé, las et réfléchissant sur ma vie pour tâcher de savoir ce qui me manquait, ce qu'il me fallait avoir pour mener une existence plus heureuse et plus vraie, pour me rapprocher du cœur de l'être.

Je savais bien que le centre de toute bonté et de toute joie est l'amour et qu'il me fallait commencer, en dépit de ma blessure toute fraîche, à aimer sérieusement les hommes. Mais comment ? Et qui ?

Alors surgit la pensée de mon vieux père, et je m'aperçus pour la première fois que je ne l'avais jamais aimé de la bonne manière. Étant gamin, je lui avais fait la vie rude ; après quoi, j'étais parti, je l'avais laissé seul, même après la mort de ma mère, m'irritant souvent à son sujet, et j'en étais venu à l'oublier presque complètement. Je me sentis contraint de me représenter qu'il était sur son lit de mort et que je me tenais à côté, esseulé et orphelin, et voyais son âme s'en aller, cette âme qui m'était restée étrangère et dont je n'avais jamais essayé de gagner l'amour.

Je me mis donc à la dure et douce tâche de chérir non plus une belle amante admirée, mais un vieil ivrogne minable ; je ne lui répondis plus grossièrement, je pris soin de lui autant que je pus, je lui lus des histoires d'almanachs et lui parlai des vins qu'on boit en France et en Italie. Je ne pus pas le décharger de son peu de travail : il se fût, sans lui, laissé aller. Je ne réussis pas non plus à lui faire prendre l'habitude de boire sa chope du soir avec moi à la maison au lieu de la boire au cabaret. Nous essayâmes deux ou trois fois. J'allai chercher du vin et des cigares et je fis de mon mieux pour aider le vieil homme à passer le temps. Le quatrième ou cinquième soir il était taciturne et revêche et à la fin, quand je lui demandai ce qui n'allait pas il gronda :

« Je crois bien que tu ne veux plus jamais laisser aller ton vieux père à l'auberge.

— Pas question de ça, répondis-je, tu es le père et je suis le gosse et la façon dont les choses doivent se passer, c'est toi que ça regarde. »

Il me lança, en clignant des yeux, un regard incertain ; après quoi, il décrocha gaiement sa casquette, et nous nous en allâmes de compagnie au café.

Bien qu'il n'en dît rien, il était clair qu'un plus long séjour avec lui eût été désagréable à mon père. D'autre part j'éprouvais le besoin d'aller attendre quelque part, à l'étranger, que s'apaisât le conflit qui ravageait ma vie intérieure.

« Si je repartais un de ces jours ? Qu'en dis-tu ? » demandai-je au vieillard. Il se gratta la tête, haussa ses épaules amaigries, fit pour gagner du temps un sourire matois :

« Oh ! comme tu voudras ! »

Avant de partir, j'allai voir quelques voisins ainsi que les gens du monastère et les priai d'avoir l'œil sur lui. Je profitai également d'une belle journée pour monter au Sennalpstock. Du haut de sa large croupe semi-circulaire, je jetai un regard sur les montagnes et les vertes vallées, sur les eaux étincelantes et sur les brumes qui s'élevaient des villes lointaines. Ce spectacle m'avait rempli, étant enfant, d'ardents désirs ; j'étais parti à la conquête du beau et vaste monde, et voilà qu'il se déployait à nouveau devant moi, aussi beau, aussi étranger que jamais, et je me sentais prêt à me mettre en route encore une fois pour chercher le pays du bonheur.

J'avais depuis longtemps décidé, dans l'intérêt de mes études, de faire un séjour prolongé à Assise. Je commençai par rentrer à Bâle pour les préparatifs indispensables, emballai mes quelques affaires et les expédiai à l'avance à Pérouse. Moi-même, je ne pris le train que jusqu'à Florence et, de là, cheminai à pied, sans hâte et en prenant mes aises, vers le Sud. Se faire des amis des gens du peuple, c'est un art à la portée de tout le monde dans ce pays-là. La vie de ces Méridionaux est toujours à fleur de peau, si simple, si libre, si candide, qu'on se lie de ville en ville avec une foule de gens d'une amitié ingénue. Cette fois encore je me sentis là

comme un poisson dans l'eau et je résolus de rechercher aussi plus tard, à Bâle, la bonne chaleur qui monte du commerce avec nos semblables, non plus dans la société, mais parmi les simples, dans le peuple.

À Pérouse et à Assise je repris goût à mes travaux historiques et les remis en train. Et comme l'existence matérielle y était aussi un délice, je ne tardai pas à rétablir mon équilibre compromis et à jeter vers la vie de nouveaux ponts : de fragiles passerelles de fortune. À la suite de quelques conversations sur le saint, mon hôtesse à Assise, une fruitière pieuse et communicative, se prit d'une profonde amitié pour moi. Elle me fit la réputation d'un catholique convaincu – honneur immérité s'il en fut, mais qui me procura l'avantage de pouvoir me lier plus intimement avec les gens, et me mit à l'abri du soupçon de paganisme qui pèse autrement sur tous les étrangers. Cette veuve de trente-quatre ans s'appelait Annunciata Nardini ; elle avait la corpulence d'un colosse et d'excellentes manières. Le dimanche, dans sa robe à fleurs aux couleurs vives et gaies, elle se présentait comme l'allégorie même du jour de fête, avec ses boucles d'oreilles et dans le cliquetis de toutes les médailles de fer-blanc doré qui pendaient sur sa poitrine à une chaîne d'or. Elle traînait aussi avec elle un gros livre de messe, ferré d'argent, dont elle n'aurait guère su faire usage, et un beau chapelet noir et blanc aux chaînettes d'argent qu'elle était d'autant plus habile à faire glisser sous ses doigts. Lorsque, entre deux offices, assise dans sa petite loggia, elle énumérait devant les voisines pleines d'admiration les péchés de ses amies absentes, on discernait sur son visage le touchant reflet d'une âme réconciliée avec Dieu.

Mon nom étant impossible à prononcer pour les gens du pays, on me nommait tout simplement Signor Pietro. Par les

beaux soirs dorés, nous étions là tous, dans la minuscule loggia, voisins, enfants et chats, ou bien dans le magasin parmi les fruits, les paniers de légumes, les boîtes de semence et les saucissons fumés pendus au plafond, nous racontant les uns aux autres nos aventures, discutant les promesses de la récolte, fumant un cigare ou bien suçant chacun une tranche de pastèque. Je parlais de saint François, de l'histoire de la Portioncula, et de l'église du saint, de sainte Claire, et des premiers frères. On m'écoutait gravement, posait mille petites questions, louait le saint, et on passait ensuite au récit et au commentaire des événements sensationnels récents, parmi lesquels les histoires de brigands et les conflits politiques jouissaient d'une faveur particulière. Les chats, les enfants et les chiens jouaient et se battaient au milieu de nous. Pour mon plaisir personnel, autant que pour entretenir ma bonne renommée, je fouillais la légende pour y découvrir des histoires édifiantes et touchantes, et je me félicitais d'avoir sous la main, parmi les quelques livres que j'avais apportés, la *Vie des Patriarches et d'autres pieux personnages*, d'Arnold, dont je traduisais les naïves anecdotes, avec de petites variantes, en italien populaire. Des passants s'arrêtaient un moment à écouter, se mêlaient à la conversation, et souvent en une même soirée la société se renouvelait trois ou quatre fois ; seuls Mme Nardini et moi restions fidèles au poste et ne manquions jamais. J'avais mon vin dans un « fiasco » à côté de moi, et j'en imposais à ces petites gens qui vivaient chichement, par la consommation considérable que j'en pouvais faire. Peu à peu les timides jeunes filles du voisinage s'enhardirent à prendre part, du seuil de leur porte, à la conversation, acceptèrent en cadeau de petites images et commencèrent à m'avoir en odeur de sainteté, car je ne faisais point de plaisanteries indiscrètes et je ne semblais nullement rechercher leur familiarité. Il y avait parmi elles

quelques beautés rêveuses aux yeux immenses qui semblaient sorties des tableaux de Pérugin. Elles me plaisaient toutes et je jouissais de la bonhomie malicieuse de leur présence, mais jamais je ne fus amoureux d'aucune : les belles filles parmi elles se ressemblaient tant les unes les autres que leur beauté m'apparaissait comme un privilège de la race, non comme un avantage personnel. Souvent aussi un jeune gars, fils du boulanger, Matteo Spinelli, venait avec nous : un bougre finaud et plein d'esprit. Il savait imiter toutes sortes d'animaux, était au courant de tous les scandales et avait plein son sac de projets aussi insolites qu'astucieux. Quand je racontais de saintes légendes, il écoutait avec une piété, une humilité sans pareilles, mais, ensuite, il se moquait des saints Pères en des questions, des comparaisons, des suppositions malicieuses, présentées en toute naïveté, au grand scandale de la fruitière et, manifestement, à la grande joie de la plupart des auditeurs.

Souvent aussi je restais seul à côté de Mme Nardini à écouter ses propos édifiants, et j'avais ma joie, toute profane, à voir apparaître ses petits côtés, si nombreux, si humains. Pas un défaut, pas un vice de son prochain ne lui échappait ; elle leur assignait à l'avance leur place dans le purgatoire après les avoir scrupuleusement pesés. Mais moi, elle me portait dans son cœur, elle me confiait sans réticences, sans omettre un détail, ses expériences et ses découvertes les plus infimes. Après chacun de mes petits achats elle me demandait ce que j'avais payé et veillait à ce qu'on ne m'exploitât pas. Elle se faisait raconter la vie des Saints, et, en échange, me mettait au courant des secrets du commerce des légumes, de l'achat des fruits et de ceux de la cuisine. Un soir, nous étions assis dans la salle délabrée. À la joie folle des enfants et des jeunes filles j'avais chanté une chanson suisse et lancé une tyrolienne. Ils se tordaient de joie, imitaient les

sons de la langue étrangère et me faisaient voir comme ma pomme d'Adam montait et descendait drôlement pendant la tyrolienne. Alors quelqu'un se mit à parler d'amour. Les fillettes riaient sous cape, Mme Nardini roulait des yeux et poussait des soupirs sentimentaux et, à la fin, on me pressa de raconter mes propres aventures d'amour. Je ne dis rien d'Elisabeth, mais je décrivis ma promenade en barque avec l'Aglietti et ma déclaration manquée. J'éprouvais une drôle d'impression à livrer à la curiosité de mes auditeurs ombriens cette histoire dont je n'avais jamais dit mot à personne, sauf à Richard, devant ces ruelles pavées de pierres, comme elles sont dans le Midi, et ces collines au-dessus desquelles le soir rouge et or embaumait. Je racontai sans beaucoup réfléchir, à la façon des vieux conteurs de nouvelles, et cependant j'y mettais tout mon cœur et je redoutais au fond les rires et les taquineries des assistants.

Quand j'eus fini, tous les yeux étaient fixés sur moi avec tristesse et sympathie.

« Un si bel homme ! » s'écria une jeune fille. « Un si bel homme, avoir des peines de cœur ! »

Mme Nardini, elle, passa avec précautions sa main molle et ronde sur mes cheveux et dit : « Poverino ! »

Une autre jeune fille m'offrit une grosse poire, et quand je l'eus priée de mordre dedans pour l'entamer, elle le fit, me regardant de ses yeux graves. Mais quand je voulus y faire mordre aussi les autres, elle ne le souffrit pas. « Non, mangez vous-même. Je vous l'ai offerte, parce que vous nous avez raconté votre malheur.

— Mais maintenant, vous allez bien sûr en aimer une autre, dit un vigneron aux cheveux bruns.

— Non, dis-je.

— Oh ! vous aimez donc toujours la méchante Erminia !

— J’aime maintenant saint François, et il m’a enseigné à chérir tous les hommes, vous et les gens de Pérouse, et aussi tous ces enfants que voici et même l’amant d’Erminia. »

Certaines complications, certains dangers menacèrent cette existence idyllique lorsque je m’aperçus que la bonne Signora Nardini faisait des vœux ardents pour que je me fixe définitivement dans la ville et l’épouse. Cette petite affaire fit éclore en moi un fin diplomate, car il n’était point facile de détruire ces rêves sans gâter l’harmonie de notre amitié sans nuages. Il me fallait aussi songer au retour. Sans le rêve de mon futur poème et la menace de voir bientôt ma caisse à sec, je serais bien resté. Peut-être aussi – justement en raison de l’état de la caisse – aurais-je épousé la Nardini. Mais non, ce qui m’en empêcha, ce fut ma douleur non encore cicatrisée et le désir de revoir Elisabeth.

Contre mon attente la grosse veuve se résigna tant bien que mal à l’inévitable et ne me tint pas rigueur de sa déception. Au moment du départ, il se pourrait bien que les adieux m’aient été plus durs qu’à elle. Je me séparais de bien plus de choses que je n’en avais laissées en quittant mon pays, et jamais au moment du départ tant d’êtres chers ne m’avaient serré si cordialement la main. On me passa dans mon wagon fruits, vin et liqueur, pain et saucisson, et j’eus l’impression bien rare de me séparer de gens à qui il n’était pas indifférent que je parte ou que je reste. Mme Annunciata Nardini, elle, me donna, en me quittant, un baiser sur chaque joue ; elle avait des larmes dans les yeux.

J'avais cru jadis que ce devait être une jouissance toute particulière d'être aimé sans aimer soi-même. Je savais maintenant par expérience quelle torture c'est qu'un tel amour qui s'offre sans qu'on puisse le payer de retour. Et pourtant j'étais un peu fier de ce qu'une femme étrangère m'aimât et me désirât comme mari.

À elle seule, cette petite vanité représentait pour moi une demi-guérison. Je plaignais Mme Nardini, pourtant je ne souhaitais point que la chose ne se fût pas produite. Peu à peu je me rendis compte également de plus en plus que notre bonheur ne dépend guère de la réalisation de nos vœux matériels, et que les souffrances des jeunes amoureux, si dures qu'elles soient, n'ont absolument rien de tragique. Il m'était amer de ne pouvoir posséder Elisabeth. Mais ma vie, ma liberté, mon travail, mon attitude d'esprit restaient intacts, et je pouvais toujours l'aimer de loin après, comme avant, tant que je voudrais. Ces réflexions et, plus encore, la naïve sérénité de mon existence pendant les mois passés en Ombrie m'avaient été extrêmement salutaires. De tout temps, j'avais eu l'œil sur le ridicule et la bouffonnerie des gens, et je m'étais simplement gâté moi-même, par mon ironie, la joie que j'y pouvais prendre. Voici que, peu à peu, j'apprenais à découvrir l'humour dans l'existence, et il me semblait de plus en plus possible, de plus en plus aisé, de me réconcilier avec mon étoile et de jouir, au banquet de la vie, de tel ou tel bon morceau.

Sans doute en est-il toujours ainsi quand on revient d'Italie. On se moque des principes et des préjugés, avec un sourire indulgent, on fourre les mains dans ses poches et on se fait l'effet, devant la vie, d'un artiste accompli. On a nagé un moment dans la bonne chaleur de la vie populaire méridionale et on s'imagine que cela va continuer au pays. Moi

aussi, j'en avais jugé ainsi à chaque retour d'Italie, et cette fois plus que jamais. Quand je rentrai à Bâle et y retrouvai l'existence d'autrefois, guindée, immuable, incapable de se rajeunir, je dégringolai, du haut de ma sérénité, une marche après l'autre, sans faire le malin et tout dépité. Mais de tout ce que j'avais acquis là-bas quelques germes continuèrent tout de même à croître et depuis lors mon esquif n'a jamais plus vogué sur les eaux claires ou sur les eaux troubles de la vie sans faire au moins flotter un petit pavillon aux couleurs de l'audace et de la confiance.

Dans d'autres domaines aussi mes opinions s'étaient lentement modifiées. Je n'éprouvais pas grand regret à me voir sorti des années de jeunesse, à approcher du temps où on apprend à considérer sa propre vie comme une courte étape, et soi-même comme un chemineau dont les voyages et la disparition finale n'émeuvent et n'occupent guère le monde. On garde devant les yeux un but, un rêve de prédilection, mais on ne se croit plus indispensable ; on s'accorde en route d'assez fréquents loisirs pour pouvoir, sans remords, escamoter une étape journalière, s'allonger dans l'herbe, siffler une chanson, et se réjouir sans arrière-pensée des délices de l'instant qui passe. Jusque-là, sans avoir jamais rendu hommage à Zarathoustra, j'avais été pourtant au fond un homme de la race des maîtres. Le culte de moi-même, le mépris des petites gens étaient choses dont je ne me privais guère. Peu à peu je me rendais compte de mieux en mieux qu'il n'y a pas entre les classes de limites fixes, et que chez les petits, les opprimés, les pauvres, l'existence n'est plus seulement aussi variée, mais encore plus chaude, plus vraie, plus exemplaire que celle des superbes et des favoris de la fortune.

J'arrivai à Bâle juste à temps pour assister à la première soirée dans la maison d'Elisabeth, qui s'était mariée dans l'intervalle. J'étais de bonne humeur, encore tout frais et bruni de mon voyage, et je rapportais une foule de petites histoires drôles. La belle maîtresse de maison me fit la faveur de m'honorer d'une délicate familiarité, et je savourai toute la soirée ma bonne fortune qui m'avait naguère épargné le ridicule d'une demande en mariage trop tardive. En dépit de mon expérience italienne, je conservais en effet une légère défiance à l'égard des femmes : elles devaient trouver une joie cruelle aux tourments sans espoirs des hommes amoureux d'elles. Un petit récit de la vie scolaire que j'avais jadis recueilli de la bouche d'un enfant de cinq ans me servait à rendre sensible une situation si humiliante et si inconfortable.

À l'école que fréquentait ce gamin existait un usage étrange et symbolique : quand un élève s'était rendu coupable d'une sottise par trop forte et devait être déculotté, six petites filles étaient chargées de le tenir sur le banc en dépit de sa résistance, dans la pénible position nécessaire. Ce droit de tenir le coupable étant considéré comme une grande satisfaction et un grand honneur, c'étaient toujours aux six fillettes les plus sages, aux prodiges de vertu du moment, qu'on accordait la faveur de cette cruelle jouissance. Cette amusante histoire enfantine me donna à réfléchir ; une ou deux fois même, elle s'insinua dans mes songes, en sorte que je connais – du moins pour en avoir fait l'expérience en rêve – tout ce qu'on peut endurer en pareille posture.

Je ne faisais pas plus de cas qu'auparavant de mon activité littéraire. Je pouvais vivre de mon travail, faire de petites économies, et envoyer aussi à l'occasion un peu d'argent à mon père. Il le portait joyeusement au cabaret, y chantait mes louanges sur tous les tons et eut même l'idée de me rendre, de son côté, un petit service. Je lui avais dit en effet un jour que je gagnais mon pain en écrivant des articles de journaux. Il me prit pour un rédacteur ou un correspondant comme en ont les feuilles locales et, par trois fois, il dicta à mon adresse des lettres paternelles où il me mettait au courant d'événements qui lui semblaient importants. Elles me fourniraient, pensait-il, matière à des articles qui me rapporteraient de l'argent. Une fois, ce fut l'incendie d'une grange, puis un accident survenu à deux touristes dans la montagne et, la troisième fois, le résultat de l'élection du maire. Ces renseignements, déjà rédigés dans le style grotesque des journaux, me firent vraiment plaisir, car ils témoignaient de rapports amicaux entre lui et moi, et c'étaient les premières lettres que, depuis des années, j'eusse reçues du pays. Ils m'amusèrent également parce qu'involontairement ils tournaient en dérision mon activité littéraire ; je faisais, mois après mois, le compte rendu de tant de livres dont la publication avait bien moins

d'importance et de conséquences que ces incidents champêtres.

À ce moment-là parurent justement deux ouvrages dont j'avais connu jadis les auteurs à Zurich : deux jeunes gens d'un lyrisme extravagant. L'un d'eux vivait maintenant à Berlin et trouvait beaucoup de saletés à raconter sur les cafés et les bordels de la capitale. Le second s'était fait construire dans les environs de Munich un luxueux ermitage, et, sans y croire, cherchait follement et désespérément son inspiration tantôt dans une introspection neurasthénique, tantôt dans le spiritisme. Je fus chargé de la critique des deux ouvrages et, naturellement, je me moquai sans malice de l'un comme de l'autre. Le neurasthénique se borna à m'envoyer une lettre rédigée en un style vraiment princier. Mais le Berlinois fit du scandale dans une revue, déclara que ses intentions les plus pures étaient méconnues, se réclama de Zola, et, non content de me faire grief à moi-même de ma critique bornée, s'en prit à l'esprit prosaïque des Suisses, infatués d'eux-mêmes. Cet homme avait jadis vécu à Zurich la seule période de sa carrière littéraire où il eût connu peut-être une certaine santé, une certaine dignité.

Je n'avais jamais été grand patriote, mais cette folie berlinoise des grandeurs passait tout de même les bornes, et je répliquai au récalcitrant par une longue lettre où je ne me fis pas faute de manifester mon dédain pour le modernisme prétentieux des grandes villes.

Cette petite chicane me fit du bien et m'obligea à réfléchir à nouveau sur ma conception de la civilisation moderne. L'effort fut long et pénible et ne mit guère au jour de résultats satisfaisants. Mon petit livre ne perd rien à être passé sous silence.

Mais, en même temps, ces considérations me contraignirent, à méditer plus profondément sur moi-même et sur l'œuvre capitale depuis si longtemps projetée.

J'avais, on le sait, l'intention de mettre les hommes d'aujourd'hui en présence de la vie large et profonde de la nature inanimée et de la leur faire aimer. Je voulais leur enseigner à écouter battre le cœur de la terre, à prendre part à la vie universelle, et à ne pas oublier, sous la pression de leurs misérables destinées, que nous ne nous sommes pas créés tout seuls, tels les dieux, mais que nous faisons partie d'un ensemble cosmique. Je voulais leur rappeler que, comme les chants des poètes, comme les rêves de nos nuits, les fleuves, les mers, les nuages qui passent, les tempêtes sont lourds de ces aspirations qui tendent leurs ailes entre ciel et terre et dont l'objet est l'absolue certitude du droit à la vie et de l'immortalité de tout ce qui existe. Tout être est au fond de lui-même assuré de ce droit, se sent enfant de Dieu et repose sans angoisse dans le sein de l'éternité. Mais tout ce que nous portons en nous de mauvais, de malsain, de pourri, se dresse là-contre et croit à la mort.

Je voulais aussi enseigner aux hommes à trouver dans un amour fraternel pour la nature des sources de bonheur et des torrents de vie ; je voulais prêcher l'art de contempler, de cheminer, de jouir, de goûter les joies quotidiennes. Je voulais prêter aux montagnes, aux océans, aux îles verdoyantes, une voix puissante et séduisante qui vous aurait contraints à regarder cette vie immensément diverse et active qui fleurit et déborde chaque jour à la porte de vos maisons et de vos villes. Je prétendais vous faire honte de savoir plus de choses des guerres étrangères, de la mode, des potins, de la littérature et de l'art que du printemps déployant sa végétation exubérante devant vos cités, que du fleuve qui

coule sous vos ponts, et des forêts et des magnifiques prairies à travers lesquelles court votre chemin de fer. Je voulais vous raconter quelle succession d'inoubliables joies avait découvertes en ce monde le solitaire que je suis, incapable de prendre la vie à la légère, et je désirais que vous, plus heureux et plus joyeux peut-être, vous y découvriez de plus grandes joies encore.

Et je voulais, avant tout, déposer en vos cœurs le beau secret de l'amour. J'espérais vous montrer à être, pour tout ce qui vit, de véritables frères, à vous sentir comblés d'amour au point de ne plus redouter ni la souffrance ni la mort, mais de les accueillir comme des sœurs sévères, gravement et fraternellement, quand elles viendraient à vous.

Ce n'était pas dans des hymnes, ce n'était pas dans un cantique des cantiques que j'espérais dire tout cela, mais en toute simplicité, en toute vérité et objectivité ; d'un ton sérieux et plaisant tout ensemble, comme, à son retour, un voyageur entretient ses camarades du pays d'où il vient.

Je voulais – je désirais – j'espérais – cela fait un effet comique bien sûr. Le jour où tous ces vouloirs trouveraient un plan et une forme, je l'attendais encore. Mais j'avais au moins rassemblé bien des choses. Pas seulement dans ma tête ; dans une foule de petits carnets également que je traînais dans mes poches en voyage et sur les routes et qui se remplissaient de semaine en semaine. J'y avais noté, brièvement et simplement, sans commentaires et sans transitions, tout ce qui peut se voir dans le monde. C'étaient des cahiers d'esquisses comme ceux d'un dessinateur qui ne contenaient en quelques mots que des choses tangibles : des images de rues et de routes, des silhouettes de montagnes et de villes, des conversations surprises entre les paysans, les

compagnons ouvriers, les vendeuses du marché, à côté d'observations sur le temps, l'éclairage, les vents, la pluie, les pierres, les plantes, les animaux, la formation des vagues, le jeu des couleurs sur la mer, les formes des nuages. J'en avais tiré et publié à l'occasion de courtes histoires, des impressions de nature et de route, mais toujours sans aucun rapport avec l'homme. L'histoire d'un arbre, la vie d'une bête, le voyage d'un nuage avaient assez d'intérêt pour moi, même sans leurs accessoires humains.

Je m'étais bien dit souvent qu'un poème de quelque importance où n'apparaîtrait absolument aucune forme humaine serait un monstre ; pourtant c'était là un idéal auquel je restai attaché pendant des années, et j'avais le vague espoir que peut-être un jour une grande inspiration triompherait de cette impossibilité. Je m'aperçus décidément qu'il me faudrait bien introduire l'homme dans mes beaux paysages et que ceux-ci ne pourraient jamais être représentés avec assez de naturel et de vérité. Il y avait là énormément à rattraper, et je suis encore aujourd'hui à la tâche. Jusqu'ici les hommes avaient été pour moi un tout, un ensemble qui, au fond, me restait étranger. Je venais de me rendre compte de l'intérêt qu'il y avait à connaître et à étudier des individualités au lieu d'une humanité abstraite, et mes carnets comme ma mémoire se remplissaient d'images toutes nouvelles.

Ces études m'apportèrent au début beaucoup de joie. Je sortis de ma naïve indifférence et je m'intéressai à toutes sortes de gens. Je me rendis compte que bien des choses allant de soi m'étaient restées étrangères, mais je compris également qu'à tant cheminer, et à tant regarder, mes yeux s'étaient ouverts et étaient devenus plus perçants. Et comme j'avais eu de tout temps une prédilection pour les enfants, ce

fut à eux que je m'intéressai le plus souvent et avec le plus de plaisir.

Tout de même l'observation des nuages et des vagues m'avait donné plus de satisfaction que l'étude des hommes. À ma grande surprise je m'aperçus que l'homme se distingue avant tout du reste de la nature par une couche glissante et gélatineuse de mensonge qui l'enveloppe et le protège. En peu de temps j'observai chez toutes mes connaissances ce même phénomène – résultant du fait que chaque individu est contraint de figurer une personnalité bien définie alors que personne ne connaît le fond de son être. Je constatai cela sur moi-même également et cela me fit une curieuse impression. Je renonçai donc à vouloir pénétrer au cœur des personnalités. Chez la plupart la couche gélatineuse avait bien plus d'importance. Partout, je la trouvais, déjà sur les enfants qui, toujours, consciemment ou non, aiment mieux jouer un rôle que se donner d'instinct, et sans équivoque, pour ce qu'ils sont.

Au bout d'un certain temps j'eus le sentiment de ne plus faire de progrès et de me perdre en des détails insignifiants. J'en cherchai d'abord la raison en moi-même, mais il me fut bientôt impossible de me dissimuler que j'étais déçu et que mon entourage ne me fournissait pas les individualités que je cherchais. Je n'avais pas besoin de spécimens intéressants, mais de types. Cela ne se rencontrait ni dans la gent académique, ni chez les gens du monde. Je songeais à l'Italie avec un sentiment de nostalgie et, avec la même nostalgie, aux uniques amis et compagnons de mes voyages à pied, les ouvriers. J'avais bien des fois fait route avec eux et rencontré parmi eux bien des gars merveilleux.

Inutile d'aller à l'auberge du Cheval-Blanc et dans les bouges mal famés. Il ne servait de rien d'avoir affaire à un tas de vagabonds. La situation était donc, encore une fois, sans issue. Je m'en tins aux enfants et observai beaucoup dans les cabarets où naturellement je n'avais rien non plus à pêcher. Ce furent quelques tristes semaines, où je doutai de moi, jugeai mes espoirs et mes désirs exagérés, vagabondai beaucoup en plein air et recommençai à ruminer pendant des demi-nuits devant une bouteille.

Sur mes tables s'étaient alors accumulées des piles de livres que j'aurais bien voulu garder, au lieu de les donner au bouquiniste, mais il n'y avait plus de place dans mes placards. Pour me tirer d'embarras je me rendis enfin dans un petit atelier de menuisier et priai le patron de passer chez moi pour prendre les mesures d'un casier à livres.

Il vint : un petit bonhomme lent, aux manières circonspectes. Il mesura la pièce, s'agenouilla par terre, dressa son mètre jusqu'au plafond – il puait un peu la colle – et nota religieusement les dimensions dans un carnet en chiffres énormes.

Il se trouva par hasard qu'en faisant sa besogne il heurta un siège chargé de livres ; quelques volumes tombèrent et il se courba pour les ramasser. Parmi ces bouquins il y avait un petit vocabulaire cartonné de l'argot des compagnons qu'on peut voir dans presque toutes leurs auberges en Allemagne, un petit volume bien fait et fort amusant.

Le menuisier, en apercevant le petit livre qui lui était familier, leva sur moi un regard de curiosité, mi-amusé, mi-défiant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Avec votre permission ; je vois là un livre que je connais moi aussi. Avez-vous vraiment étudié ça ?

— C'est sur la grand-route que j'ai potassé la langue des copains, répondis-je, mais on aime bien à retrouver de temps en temps une expression.

— Vrai ! dit-il. Avez-vous donc été quelquefois vous-même sur le trimard ?

— Pas tout à fait comme vous le pensez, mais j'ai roulé suffisamment et j'ai passé la nuit dans maint refuge. »

Pendant ce temps il avait refait la pile de livres et voulut s'en aller.

« Où avez-vous donc trimardé dans le temps ? demandai-je.

— D'ici à Coblence et plus tard encore en descendant sur Genève. Ça n'a pas été mes plus mauvais jours.

— Vous êtes-vous fait aussi boucler une fois ou deux ?

— Rien qu'une fois à Durlach.

— Faudra me raconter ça si vous voulez bien. Se reverra-t-on devant une chopine ?

— Je n'y tiens pas trop, monsieur. Mais si vous voulez un jour passer chez moi après le boulot et demander : comment va ? D'accord. À condition que ce ne soit pas pour vous payer ma poire. »

Quelques jours plus tard – il y avait grande réception chez Elisabeth – soudain je m'immobilisai sur la route en me demandant si ce ne serait pas mieux de passer chez mon menuisier. Et je fis demi-tour, remis ma redingote au porte-

manteau et allai voir le menuisier. L'atelier était déjà clos et sans lumière. Je m'engageai en trébuchant dans le porche sombre d'une maison et, dans une cour étroite, grimpai et descendis les escaliers et trouvai à la fin sur une porte un écriteau fait à la main avec le nom de l'artisan. J'entrai directement dans une toute petite cuisine où une femme maigre préparait le repas du soir tout en surveillant trois enfants qui remplissaient de vie et de vacarme l'étroite pièce. Intimidée, la femme me conduisit dans la salle voisine où le menuisier était assis avec son journal à la fenêtre qui donnait encore un peu de lumière. Il fit entendre un grognement peu encourageant en me prenant dans l'obscurité pour un client importun, puis il me reconnut et me tendit la main.

Le voyant surpris et embarrassé, je m'adressai aux enfants ; ils se sauvèrent dans la cuisine où je les suivis. J'y aperçus la maîtresse de maison préparant un plat de riz, et les notions de cuisine que je tenais de ma logeuse ombrienne me revinrent en mémoire ; je me mis à cuisiner avec elle. Chez nous on fait cuire généralement le beau riz jusqu'à ce qu'il soit gâché et transformé en une espèce de colle qui n'a goût de rien et qui poisse odieusement quand vous la mangez. Là aussi, la catastrophe, le crime, était en train de se consommer, et j'eus tout juste le temps d'opérer le sauvetage en attrapant le pot et l'écumoire et en me chargeant, sans perdre une minute, de la préparation. La femme laissa faire tout étonnée ; le riz fut à peu près réussi, nous le posâmes sur la table, allumâmes la lampe et on mit mon couvert.

La femme du menuisier m'entraîna, ce soir-là, dans des conversations si approfondies sur des questions de cuisine que son mari eut à peine l'occasion de placer un mot et que nous dûmes remettre à une autre fois le récit de ses aventures de route. D'ailleurs ces petits gens ne tardèrent pas à

sentir que je n'étais un monsieur que par mon aspect extérieur, mais qu'au fond j'étais un fils de paysan, un enfant du pauvre peuple et ainsi nous devînmes dès le premier soir des amis familiers. Car tout comme ils reconnurent en moi un homme de même origine, je flairai dans le modeste ménage le climat des petites gens. Ici on n'avait pas de temps à donner aux raffinements, à la pose, à la comédie ; la vie, dans sa pauvreté, dans son âpreté leur était chère, même sans la parure de la culture et des préoccupations idéales, et bien trop bonne pour qu'ils la tapissent de beaux discours.

Je revins de plus en plus souvent et j'oubliai, chez le menuisier, non seulement les niaiseries de la vie de société, mais aussi ma tristesse et mes misères. Il me semblait qu'un peu de ma jeunesse m'avait été conservé là et que je continuais ici la vie que, jadis, les Pères avaient interrompue en m'envoyant aux écoles.

Penché sur une carte à la mode du vieux temps déchirée et jaunie par la sueur, le menuisier suivait avec moi ses voyages et les miens et nous nous réjouissions à chaque porte de ville et à chaque ruelle que nous connaissions l'un et l'autre, nous rafraîchissions de vieilles plaisanteries de compagnons et, un soir, nous chantâmes plusieurs des chansons éternellement jeunes de Straubing. Nous parlions des soucis du métier, du ménage, des enfants, des choses de la ville, et tout doucement il arriva que, le patron menuisier et moi, nous intervertîmes insensiblement les rôles et que ce fut moi l'obligé, lui le généreux, le maître qui instruit. Je sentis, avec un soupir de soulagement, qu'au lieu d'un décor de salon j'avais ici autour de moi la vie telle qu'elle est.

L'un des enfants, une fillette de cinq ans, toute frêle, vous frappait par sa singularité. Elle se nommait Agnès mais

on l’appelait Agi ; elle était blonde, pâle, ses membres étaient grêles, ses yeux immenses et timides, et une douce sauvagerie se manifestait dans tout son être. Un dimanche, comme j’allais prendre la famille pour faire une promenade, je trouvai Agi malade. La mère resta près d’elle ; nous autres, nous allâmes nous promener hors de la ville. Au delà de Sankt Margreten nous nous assîmes sur un banc ; les enfants couraient après des pierres, des fleurs, des scarabées, et nous, les hommes, regardions les prairies d’été, le cimetière de Binningen, et la belle ligne bleuâtre du Jura. Le menuisier était las, déprimé, taciturne, il avait l’air soucieux.

« Qu’est-ce qui ne va pas, patron ? » demandai-je une fois que les enfants furent assez loin. Il me fixa dans les yeux d’un regard perdu et triste.

« Ne vous en apercevez-vous pas ? commença-t-il tristement. Agi va mourir. Il y a longtemps que je le sais et je m’étonne qu’elle ait vécu jusqu’à cet âge, elle a toujours eu la mort dans les yeux. Mais maintenant, il n’y a plus moyen d’en douter. »

Je me mis à le consoler, mais je ne tardai pas à y renoncer.

« Voyez-vous, dit-il avec un triste sourire, vous ne croyez pas vous-même que l’enfant s’en tirera. Je ne suis pas dévot, savez-vous, et je ne vais à l’église qu’une fois toutes les années de jubilé, mais, je le sens bien, le Bon Dieu veut maintenant me dire un mot. Ça n’est qu’un enfant et jamais elle n’a été en bonne santé, pourtant, Dieu le sait, je l’aimais mieux que tous les autres ensemble. »

Les petits accoururent avec de grands cris et mille petites questions, m’entourèrent, se firent donner par moi le

nom des fleurs et des herbes et exigèrent, à la fin, que je leur raconte des histoires. Alors je leur expliquai que les fleurs, les arbres et les buissons avaient, comme les enfants, chacun une âme et chacun un ange gardien. Le père, lui aussi, écoutait, souriait et donnait de temps en temps un petit signe d'approbation. Nous vîmes le bleu des montagnes devenir plus foncé, nous entendîmes l'angélus et rentrâmes au logis. Sur les prairies traînaient les brumes rougeâtres du soir ; au loin, les tours de la cathédrale se dressaient petites et effilées dans l'air tiède, l'azur du ciel d'été passait à une jolie teinte verdâtre et dorée, les ombres des arbres s'allongeaient. Les enfants, fatigués, se turent. Ils songeaient aux anges des pavots, des œillets et des clochettes, et nous, les grands, à la petite Agi dont l'âme serait bientôt prête à prendre son vol et à abandonner notre petite bande à son angoisse.

Pendant les quinze jours qui suivirent tout alla bien. La fillette semblait guérir, elle pouvait se lever quelques heures et paraissait, dans ses coussins frais, plus jolie et plus gaie que jamais. Puis vinrent quelques nuits de fièvre et nous vîmes bien, sans que personne en parlât à nouveau, que l'enfant ne resterait plus parmi nous que quelques semaines ou quelques jours. Une fois seulement son père se trouva amené à en dire un mot. Je le vis fureter dans sa provision de bois et compris de moi-même qu'il se mettait à chercher des planches pour un cercueil d'enfant.

« Ce sera pour bientôt, dit-il, et j'aime mieux faire ça tout seul, après le travail. »

J'étais assis sur un établi ; il travaillait à l'autre. Une fois les planches bien rabotées il me les montrait avec une sorte de fierté. C'était du bois de sapin, beau, sain, sans défauts.

« Je ne vais pas non plus y mettre de clous, mais soigneusement assembler les planches, pour que ça fasse quelque chose de bien et de solide. Mais pour aujourd'hui c'est assez, montons retrouver ma femme. »

Les journées passèrent, des journées chaudes et magnifiques, de plein été, et je restais chaque jour une heure ou deux auprès de la petite Agi, lui parlant des belles prairies et des bois, tenant dans mes grosses mains sa petite main légère et fine, aspirant en moi, de toute mon âme, la douce grâce limpide qui l'enveloppait jusqu'au dernier jour.

Et puis nous restâmes là, anxieux et tristes, à voir le petit corps maigre amasser encore des forces pour lutter contre la toute-puissante mort qui le dompta vite et aisément. La mère fut forte et garda le silence ; le père, penché sur le lit, renouvelait cent fois les adieux, caressait les cheveux blonds et baisait le cadavre de son enfant chéri.

Ce fut ensuite la simple et courte cérémonie de la sépulture, puis les lourdes soirées où les petits pleuraient à côté, dans leurs lits. Puis vinrent les belles sorties au cimetière, où nous plantions des fleurs sur la tombe récente et où nous restions assis sans parler sur le banc dans l'allée fraîche pensant à Agi et contemplant avec d'autres yeux la terre où elle reposait, les arbres, le gazon qui la couvraient, et les oiseaux qui faisaient retentir le cimetière de leurs ébats.

Pendant ce temps les journées de travail suivaient leur cours sévère. Les enfants s'étaient remis à chanter, à se battre, à rire, à réclamer des histoires ; et nous tous nous habituions insensiblement à ne plus voir notre Agi et à avoir au ciel un beau petit ange.

Avec tout cela, je n'étais plus du tout allé chez le professeur, et seulement une ou deux fois chez Elisabeth où je m'étais senti, parmi les conversations insipides, tout désemparé et anxieux. Je retournai chez l'un et chez l'autre et trouvai porte close, car tout le monde était depuis longtemps à la campagne. Alors seulement je m'aperçus que mon amitié avec la famille du menuisier et la maladie d'Agi m'avait fait oublier la saison chaude et les vacances. Auparavant il m'eût été tout à fait impossible de rester en ville en juillet et en août.

Je pris congé pour peu de temps et fis un voyage à pied à travers la Forêt-Noire, la Bergstrasse et l'Odenwald. En route, j'éprouvais un plaisir tout nouveau à envoyer aux enfants du menuisier des cartes postales de beaux paysages et à imaginer tout ce que, plus tard, je leur raconterais de mon voyage à eux et à leur père.

À Francfort je décidai de m'offrir encore quelques jours de vacances. À Aschaffenburg, à Nuremberg, à Munich et à Ulm, je jouis avec un plaisir nouveau des vieilles œuvres d'art, et, pour finir, je fis encore, sans y attacher d'importance particulière, un arrêt à Zurich. Jusque-là, au cours de toutes ces années, j'avais évité cette ville comme on évite un tombeau ; cette fois je flânai par les rues bien connues, cherchai les cafés et les jardins de brasseries d'autrefois, et je pus songer sans sentir mon cœur se serrer aux belles années passées. L'artiste peintre, l'Aglietti, s'était mariée et on me donna son adresse. Je m'y rendis vers le soir, lus sur la porte le nom de son mari, levai mes regards vers les fenêtres et hésitai à entrer. Alors les années écoulées redevinrent vivantes en moi, et mon amour de jeunesse se réveilla à demi de son sommeil en me faisant souffrir un peu. Je fis demi-tour et ne me gâtai point la plaisante image de

l'Italienne que j'avais aimée par un inutile revoir. Je poursuivis ma flânerie et allai visiter le jardin au bord du lac où les artistes avaient, jadis, célébré leur fête d'été. Devant la maison dont j'avais, pendant trois années courtes et bonnes, habité la mansarde, je levai aussi les yeux et, parmi tous ces souvenirs, le nom d'Elisabeth me vint tout à coup sur les lèvres. Le nouvel amour était donc plus fort que ses aînés. Il était aussi plus paisible, plus modeste, éveillait plus de gratitude.

Pour rester dans ces bonnes dispositions, je pris une barque et ramai, lentement, confortablement, sur le lac chaud et lumineux. Le soir allait tomber ; au ciel, un beau nuage blanc comme neige, un seul. Je ne le quittai pas des yeux et lui fis des signes amicaux en songeant à mon amour d'enfance pour les nuages, à Elisabeth, et aussi à cette nuée peinte par Segantini, devant laquelle j'avais vu un jour Elisabeth s'arrêter, si belle. Jamais comme maintenant, je n'avais senti mon amour pour elle, que ne troublait pas une parole, pas un désir impur, me combler de bonheur, me purifier. En contemplant le nuage, je me remémorai avec sérénité, avec gratitude, tout ce qu'il y avait eu de bon dans ma vie. Au lieu des agitations et des passions d'autrefois je ne sentais plus en moi que les grandes aspirations du temps de mon enfance – devenues, elles aussi, plus calmes, plus mûres.

Dès longtemps j'étais habitué à accompagner le rythme régulier des coups de rame en fredonnant ou en chantant quelque chanson. Cette fois encore, je me mis à chanter doucement, pour moi-même, et ce fut seulement au rythme de mon chant que je m'en aperçus ; c'étaient des vers. Je les gardai en mémoire et les écrivis à la maison en souvenir du beau soir sur le lac, à Zurich :

Pareille au blanc nuage,
qui luit au ciel profond,
lumineuse et lointaine,
ta beauté resplendit,
Elisabeth.

Il passe et fuit, le nuage,
Tu l'as à peine entrevu,
et cependant, dans la nuit noire,
il revient sans cesse en tes rêves.

Il va, rayonnant le bonheur,
et désormais, sans trêve,
la nostalgie du blanc nuage
hantera doucement ton cœur.

À Bâle, je trouvai une lettre d'Assise qui m'attendait. Elle était de Mme Annunciata Nardini et remplie de bonnes nouvelles. Elle avait tout de même trouvé un second mari. Au reste il vaut mieux que je la transcrive sans y rien changer :

« Bien cher Monsieur Pierre,

« Permettez à votre fidèle amie de vous écrire une lettre. Il a plu à Dieu de m'accorder un grand bonheur et je voudrais vous inviter à mon mariage le 12 octobre. Il s'appelle Menotti et n'est pas bien riche, mais il m'aime beaucoup et il faisait déjà auparavant le commerce des fruits. Il est joli, mais pas si grand et si beau que vous, Monsieur Pierre. Il vendra des fruits sur la place, tandis que je resterai à la maison. La belle Mariette, la fille du voisin, va se marier elle aussi, mais seulement avec un maçon étranger.

J'ai pensé à vous chaque jour et parlé de vous à beaucoup de gens. Je vous aime bien, et aussi le Saint, à qui j'ai offert quatre cierges en souvenir de vous. Menotti sera très heureux que vous veniez au mariage. S'il voulait se montrer désagréable à votre égard, je le lui défendrais. Il est malheureusement apparu que le petit Matteo Spinelli était bien un gredin, comme je l'ai toujours dit. Il m'a souvent volé des citrons. On l'a emmené, parce qu'il a volé douze lires à son père et empoisonné le chien du mendiant Giangiacomo. Je vous souhaite la bénédiction de Dieu et du Saint.

« Votre humble et fidèle amie,

« Annunciata NARDINI.

« *P.S.* – Notre récolte est moyenne : celle des raisins très mauvaise et il n'y avait pas assez de poires non plus, mais il y a eu abondance de citrons ; seulement nous avons dû les vendre trop bon marché. À Spello il est arrivé un terrible malheur. Un jeune homme a tué son frère avec un râteau ; on ne sait pas pourquoi, mais sûrement il était jaloux de lui bien que ce fût son propre frère. »

Je ne pus malheureusement donner suite à cette séduisante invitation. J'envoyai mes vœux dans une lettre et fis prévoir ma visite au printemps prochain. Puis je m'en allai chez mon menuisier avec ma lettre et un cadeau rapporté de Nuremberg pour les enfants.

J'y trouvai un grand changement auquel je ne m'attendais pas. Loin de la table, près de la fenêtre, une forme humaine grotesque et mal bâtie était tassée dans une chaise, garnie, comme un siège d'enfant, d'une barre

d'appui. C'était Boppi, le frère de la maîtresse de maison, un pauvre être difforme à demi paralysé, pour lequel on n'avait trouvé nulle part une petite place après la mort toute récente de sa vieille mère. Le menuisier l'avait pris provisoirement chez lui, bien à contrecœur, et la présence incessante de l'infirme pesait, lourde d'épouvante, sur le ménage en plein désarroi. On ne s'était pas encore habitué à lui, les enfants en avaient horreur ; la mère, dans sa compassion, était gênée, déprimée ; le père manifestement maussade.

Sur une affreuse double bosse, sans cou, Boppi avait une grosse tête aux traits épais, un large front, un gros nez, une belle bouche douloureuse. Les yeux étaient clairs, mais sans expression et un peu apeurés ; les mains, étrangement petites et jolies, reposaient sans cesse, blanches et immobiles, sur l'étroit barreau devant lui. Je fus, moi aussi, gêné et indisposé par la présence du pauvre intrus, et il me fut également pénible d'entendre le menuisier raconter la courte histoire du malade, tandis que celui-ci était assis à côté, regardant ses mains sans que personne lui adresse la parole. Il était infirme de naissance, mais il avait fait ses études primaires et, pendant un certain temps, il avait pu se rendre quelque peu utile en tressant de la paille jusqu'à ce qu'une série d'attaques de goutte l'eussent en partie paralysé. Depuis des années il restait, ou bien couché dans son lit, ou bien assis dans son étrange siège, calé entre des coussins. La femme prétendait qu'il avait jadis chanté beaucoup et bien, pour son plaisir, mais il y avait longtemps qu'elle ne l'avait plus entendu, et ici, à la maison, il n'avait encore jamais chanté. Et tandis qu'on contait et commentait tout cela, il était là, le regard perdu devant lui. Je me sentais mal à l'aise et ne tardai pas à m'en aller. Les jours qui suivirent, je ne vins pas chez le menuisier.

Toute ma vie j'avais été plein de santé, je n'avais jamais eu de maladie grave et je considérais les gens maladifs, particulièrement les infirmes, avec compassion, mais aussi avec un peu de mépris. Ça ne me disait rien du tout de voir les heures paisibles et claires que je passais dans la famille du menuisier troublées par la fâcheuse présence de cette lamentable existence qui leur était à charge. Aussi reculais-je de jour en jour ma seconde visite et je réfléchissais en vain aux moyens de nous débarrasser du paralytique. Il ne devrait pas être impossible de le faire entrer, à peu de frais, dans un hôpital ou un hospice. Plusieurs fois je voulus aller trouver le menuisier pour discuter la chose avec lui, mais j'appréhendais de mettre le premier la question sur le tapis et j'éprouvais une répulsion enfantine à la pensée de rencontrer le malade. Il me répugnait de l'avoir sans cesse sous les yeux, d'être obligé de lui donner la main.

Je laissai ainsi passer un dimanche. Le second, j'étais déjà sur le point de prendre le train du matin pour faire une excursion dans le Jura, mais j'eus honte alors tout de même de ma lâcheté ; je restai et j'allai, après le déjeuner, chez le menuisier.

Je donnai, bien à contrecœur, la main à Boppi. L'artisan était de mauvaise humeur et me confia-t-il, de cette éternelle misère, et ne proposa une promenade. Il en avait assez, fus heureux de le savoir accessible à mes projets. La ménagère voulut rester, mais l'infirme la pria de sortir avec les autres, il pouvait bien demeurer seul. Pourvu qu'il ait à côté de lui un livre et un verre d'eau, on n'avait qu'à l'enfermer et à le laisser sans s'inquiéter de lui.

Et nous, qui nous tenions pourtant tous pour des gens tout à fait convenables, pour des êtres au cœur généreux,

nous l'enfermâmes et nous partîmes nous promener ! Et nous étions gais, nous prenions joie aux ébats des enfants, nous jouissions du beau soleil doré d'automne, et pas un de nous n'avait honte, et pas un de nous ne sentait son cœur battre à la pensée que nous avions laissé seul au logis le paralytique ! Nous étions heureux au contraire d'être débarrassés de lui pour un moment, nous respirions, soulagés, l'air limpide échauffé par le soleil, et présentions le spectacle d'une brave famille qui jouit intelligemment du dimanche du Bon Dieu et lui en rend grâces.

C'est seulement quand nous fûmes attablés dans le jardin d'une auberge à la Corne de Grenzach que le père se mit à parler de Boppi. Il se plaignit d'avoir là un hôte à charge, constata en soupirant que son ménage était plus à l'étroit et dépensait davantage et, pour finir, remarqua en riant : « Ici, hors de la maison, on peut au moins avoir du plaisir pendant une heure sans qu'il vous gêne. »

Et entendant ces paroles malheureuses, je vis soudain se dresser devant moi la silhouette suppliante et dolente du pauvre paralytique que nous n'aimions pas, dont nous cherchions à nous débarrasser, et qui, à cette heure, laissé seul et enfermé, était assis là-bas, dans la pénombre de la chambre, muré dans sa solitude. Je songeai qu'il allait bientôt commencer à faire nuit, qu'il ne serait pas capable d'allumer la lumière ou de se rapprocher de la fenêtre. Il allait donc être obligé de poser son livre et de rester tout seul dans la demi-obscurité, sans faire la conversation, et sans autre distraction ; tandis que nous étions ici à boire du vin, à rire et à nous amuser. Et je songeai à toutes les belles choses que j'avais racontées à mes voisins, à Assise, à propos de saint François, et comment je m'étais vanté d'avoir appris de lui à aimer tous les hommes. Pourquoi avais-je donc étudié la vie

du Saint, appris par cœur son magnifique cantique d'amour, et cherché sa trace sur les collines ombriennes, si un pauvre être, incapable de s'aider lui-même, devait rester là à souffrir, alors que je le savais et pouvais le consoler ?

La puissante main d'un être invisible se posa sur mon cœur, l'étreignit, le remplit de tant de honte et de douleur que je tremblai et succombai. Et je sus que Dieu voulait maintenant s'entretenir avec moi.

« Poète ! disait-il, disciple du Poverello, prophète qui veux enseigner aux hommes l'amour et les rendre heureux ! Rêveur qui souhaitais entendre ma voix dans les vents et dans les eaux !

« Tu aimes une maison, disait-il, où l'on est aimable avec toi, où tu passes d'agréables heures ! Et le jour même où j'honore cette maison de ma présence, tu te sauves et tu songes aux moyens de me chasser ! Saint ! Prophète ! Poète ! »

J'eus tout à fait le sentiment d'être placé devant un clair miroir qui ne pouvait me tromper et de m'y apercevoir sous la figure d'un menteur, d'un fanfaron, d'un lâche qui manque à sa parole. Impression douloureuse, amère, torturante et terrible ; mais ce qui, en cet instant, se brisa en moi, subit des tortures, se cabra sous la souffrance, ne méritait rien d'autre que de se briser et de disparaître.

Brusquement, en toute hâte, je pris congé, laissai le vin dans mon verre et sur la table le pain que je venais de rompre et je rentrai en ville. Dans mon émoi, je fus tourmenté de l'insupportable crainte qu'il pût s'être produit un malheur. Un incendie pouvait avoir éclaté ; Boppi, dans son impuissance, pouvait être tombé de sa chaise, rester étendu sur

le sol, souffrant ou mort. Je le voyais gisant, je croyais me tenir à ses côtés, obligé de subir le regard de l'infirme et son silencieux reproche.

Hors d'haleine, j'atteignis la ville, grimpai l'escalier quatre à quatre, et c'est seulement alors que me vint la pensée que je me tenais devant une porte close et n'avais pas de clef. Mais mon angoisse se trouva tout de suite apaisée. Avant même d'avoir atteint l'entrée de la cuisine j'entendis à l'intérieur un chant. Ce fut une étrange minute. Le cœur battant et tout hors d'haleine je me tenais sur le palier sombre de l'escalier, tendant l'oreille à la chanson de l'infirme enfermé, tandis que je recouvrais lentement mon calme. Il chantait doucement, d'une voix molle et un peu plaintive, un chant populaire, un chant d'amour : *La petite fleur blanche et rouge*. Je savais qu'il n'avait plus chanté depuis longtemps, et j'étais ému d'être là à épier au moment où il employait cette heure de tranquillité pour se réjouir un peu à sa manière.

Les choses sont ainsi : la vie aime à associer le comique aux événements graves, aux émotions profondes. J'eus tout de suite conscience de ce que ma situation avait de ridicule et d'humiliant. Dans mon angoisse subite, j'avais couru une heure durant, à travers champs, pour me trouver, sans clef, devant une porte close. Il me fallait ou bien m'en aller, ou bien crier mes bonnes intentions au paralytique à travers deux portes fermées. J'étais là sur le palier avec mon dessein de consoler le pauvre garçon, de lui marquer ma sympathie, de lui faire passer plus vite les heures, et lui, sans se douter de rien, assis à l'intérieur, était en train de chanter, et il aurait tout simplement pris peur si j'avais signalé ma présence en criant ou en frappant à la porte.

Il ne me restait rien d'autre à faire que de m'en aller. J'errai pendant une heure par les rues, dans l'animation du dimanche, puis je trouvai la famille de retour. Je n'eus pas besoin cette fois de me faire violence pour serrer la main à Boppi. Je m'assis à côté de lui, engageai la conversation et lui demandai ce qu'il avait lu. Cela m'amena à lui offrir de lui faire la lecture et il m'en sut gré. Quand je lui proposai Jeremias Gotthelf, il apparut qu'il connaissait presque toutes ses œuvres. Mais il n'était pas encore familier avec Gottfried Keller, et je promis de lui prêter ses ouvrages.

Le lendemain, en apportant les livres, je trouvai l'occasion d'être seul avec lui, la ménagère voulant sortir et le menuisier étant dans l'atelier. Alors je lui avouai comme j'avais honte de l'avoir laissé seul la veille et lui dis que je serais heureux de pouvoir parfois m'asseoir près de lui et d'être son ami.

Le petit infirme tourna sa grosse tête vers moi, me regarda et dit : « Merci bien. » Ce fut tout. Mais ce mouvement de la tête lui avait coûté un effort ; il avait autant de valeur que dix embrassades d'un homme sain, et son regard était si limpide, d'une si enfantine beauté, que, de confusion, le sang me monta au visage.

Ce qui restait à faire était plus difficile : parler au menuisier. Il me sembla que le mieux serait de lui confesser sans détours mon angoisse et ma honte de la veille. Il ne me comprit malheureusement pas, mais ne se refusa pas à entendre raison. Il accepta de garder le malade comme notre hôte à tous deux, en sorte que nous partagions les petits frais de son entretien et qu'il me fût permis d'aller et de venir à mon gré auprès de Boppi et de le considérer comme mon propre frère.

L’automne se prolongea, beau et chaud, pendant un temps inaccoutumé. Aussi la première chose que je fis pour Boppi fut-elle de lui procurer un fauteuil roulant et de l’emmener chaque jour au grand air, le plus souvent en compagnie des enfants.

Ce fut toujours ma destinée de recevoir de la vie et de mes amis plus que je ne pouvais donner. Il en avait été ainsi avec Richard, avec Elisabeth, avec Mme Nardini, avec le menuisier, et voici que, dans mon âge mûr et tout en ayant de moi-même une opinion assez avantageuse, j'allais devenir l'élève étonné et reconnaissant d'un pauvre bossu. Si vraiment mon poème, depuis longtemps commencé, en vient au point d'être achevé et publié, il s'y trouvera bien peu de bonnes choses que je n'aie apprises de Boppi. Alors commença pour moi une heureuse époque, pleine de satisfactions et dans laquelle je pourrai puiser toute ma vie. Il me fut donné de plonger mon regard en pleine clarté jusqu'au fond d'une magnifique âme humaine sur laquelle la maladie, la solitude, la pauvreté, les mauvais traitements, n'avaient fait que passer comme de légers nuages épars.

Tous les petits vices dont nous aimons à assaisonner et à gâcher notre belle et courte vie, la colère, l'impatience, la défiance, le mensonge, tous ces tristes et dégoûtants ulcères qui nous défigurent, une longue et profonde souffrance les avait, chez cet homme, consumés dans les tourments. Il n'était ni un sage ni un ange, mais un homme plein de bon sens et de tendresse, à qui de grandes et terribles douleurs

avaient appris à ne pas avoir honte de se sentir faible, et à s'abandonner dans les mains de Dieu.

Un jour je lui demandai comment il parvenait à toujours s'arranger avec son corps dolent et sans force.

« C'est bien simple, dit-il avec un joli rire, la maladie et moi, nous sommes perpétuellement en guerre. Tantôt je gagne une bataille, tantôt j'en perds une, alors nous continuons à nous battre ; par moments aussi, nous nous arrêtons tous deux et concluons un armistice tout en nous observant l'un l'autre et en restant sur nos gardes, jusqu'à ce que l'un de nous s'enhardisse et que la guerre reprenne. »

Je m'étais toujours cru jusque-là sûr de mon coup d'œil et bon observateur. Mais, en cela aussi, Boppi devint mon maître admiré. Comme il prenait grande joie à la nature et particulièrement aux animaux, je le menais souvent au jardin botanique. Nous passions là des heures délicieuses. Au bout de peu de temps, Boppi connaissait chacune des bêtes, et comme nous apportions toujours du pain et du sucre, beaucoup d'entre elles nous connaissaient aussi et nous nous faisions toutes sortes d'amis. Nous avions une prédilection particulière pour le tapir, dont l'unique vertu est une propriété étrangère aux autres représentants de l'espèce. À part cela, nous le trouvions prétentieux, peu intelligent, maussade, ingrat et fort vorace. D'autres bêtes, comme l'éléphant, les chevreuils et les chamois, même le grossier bison, manifestaient toujours pour le sucre qu'on leur donnait une certaine gratitude, soit en nous regardant familièrement, soit en se laissant caresser par moi. Rien de tel chez le tapir. Dès que nous en approchions, il arrivait vite à la grille, dévorait lentement et consciencieusement ce que nous lui donnions et se retirait quand il voyait que plus rien ne lui venait, sans tam-

bour ni trompette. Nous vîmes là-dedans une marque de fierté et de caractère, et comme il recevait ce qu'on lui destinait d'un air fort débonnaire, sans mendier et sans remercier, comme un tribut tout à fait normal, nous l'appelions le Receveur. Comme, la plupart du temps, Boppi ne pouvait soigner les animaux lui-même, on discutait pour savoir si le tapir avait maintenant assez, ou s'il avait encore droit à un morceau de plus. Nous examinions cette question, sous toutes ses faces et dans tous ses détails, comme si c'était une affaire d'État. Une fois, nous avions déjà quitté le tapir quand Boppi déclara que nous aurions tout de même pu lui donner un morceau de sucre de plus. Nous fîmes donc demi-tour. Le tapir, revenu pendant ce temps-là sur sa couche de paille, nous regarda de haut et ne vint pas à la grille. « Ayez la bonté de nous excuser, Monsieur le Receveur, lui cria Boppi, mais je croyais que nous nous étions trompés d'un morceau. » Et nous voilà partis vers l'éléphant, qui se dandinait en nous attendant avec impatience et allongeait vers nous sa trompe chaude et agile. À celui-là Boppi pouvait donner à manger lui-même et il regardait avec une joie enfantine le gigantesque pachyderme courber vers lui sa trompe si souple, prendre le pain dans la paume de sa main et nous examiner de ses petits yeux rieurs, pleins de malicieuse bienveillance.

Il fut entendu avec un gardien que je pourrais laisser Boppi sur son fauteuil roulant dans le jardin, quand je n'aurais pas le temps de rester près de lui, en sorte qu'il pût, ces jours-là aussi, prendre le soleil en regardant les bêtes. Il me racontait ensuite tout ce qu'il avait vu. Ce qui lui en imposait surtout, c'était la politesse du lion à l'égard de son épouse. Dès qu'elle s'allongeait pour se reposer, il orientait son incessante promenade de façon à ne pas la toucher ni la déranger et à ne pas passer par-dessus elle. Boppi s'intéressait beaucoup à la loutre. Il ne se lassait pas de con-

sidérer les souples mouvements de natation et de gymnastique de l'agile animal et d'y prendre un vif plaisir, alors que lui-même demeurait immobile dans sa chaise et que chaque mouvement de la tête et des bras lui coûtait de la peine.

Ce fut par une des plus belles journées d'automne que je racontai à Boppi mes deux histoires d'amour. Nous étions devenus si intimes que je ne pouvais plus lui laisser ignorer ces aventures qui n'avaient rien de plaisant ni de glorieux. Il écouta gentiment et gravement sans mot dire. Mais, plus tard, il m'avoua qu'il voudrait bien voir une fois Elisabeth, le nuage blanc, et me pria de ne pas manquer d'y songer si nous venions à la rencontrer un jour dans la rue.

Comme cela ne se produisait pas et que les journées devenaient fraîches, j'allai voir Elisabeth et la priai de faire cette joie au pauvre bossu. Elle eut la bonté d'accéder à mon désir et, au jour dit, je vins la prendre et l'accompagnai au jardin zoologique où Boppi attendait dans son fauteuil roulant. Lorsque la dame, belle et distinguée dans sa jolie toilette, tendit la main à l'infirme, en se penchant un peu vers lui, et lorsque le pauvre Boppi leva vers elle ses bons yeux pleins de gratitude, presque avec tendresse, je n'aurais su dire qui des deux à ce moment-là était le plus beau et le plus cher à mon cœur. Elisabeth prononça quelques paroles aimables, l'infirme ne détournait pas d'elle son regard brillant, et je me tenais à côté d'eux, m'émerveillant de voir devant moi pour un instant la main dans la main les deux êtres que j'aimais le mieux au monde et que la vie avait séparés l'un de l'autre par un abîme. Tout l'après-midi Boppi ne parla de rien d'autre que d'Elisabeth, s'extasiant sur sa beauté, sa distinction, sa bonté, ses vêtements, ses gants jaunes et ses souliers verts, sa démarche, sa voix et son beau chapeau, tandis qu'il me semblait douloureux et comique d'avoir été le té-

moin de cette aumône faite par ma bien-aimée à l'ami de mon cœur.

Pendant ce temps Boppi avait lu *Henri le Vert* et les *Gens de Seldwyla* et se trouvait si familier dans le monde de ces livres sans pareils que nous avions en *Pancrace le boudeur*, dans Albert Zwiehan et dans les trois fabricants de peignes de bons amis communs. J'hésitai un moment à lui donner aussi une des œuvres de C. F. Meyer, mais il me sembla probable qu'il ne goûterait pas la concision presque latine de sa langue par trop tendue, et j'eus également des scrupules à ouvrir devant ces yeux calmes et sereins l'abîme de l'histoire. Je préférai lui parler de saint François et lui donner à lire les récits de Möricke. Il m'avoua, chose curieuse, qu'il n'aurait guère pu apprécier l'histoire de la belle Lau s'il n'était resté si souvent au bord du bassin de la loutre à s'abandonner à toutes sortes de fantaisies suggérées par les eaux.

La façon dont, peu à peu, nous fûmes amenés à nous tutoyer est aussi bien amusante. Je ne le lui aurais pas offert, car il n'aurait pas accepté, mais comme cela, de soi-même, nous en vînmes à nous tutoyer de plus en plus souvent, et quand un jour nous nous en aperçûmes, nous ne pûmes nous empêcher de rire et nous continuâmes ainsi toujours.

Quand la venue de l'hiver rendit nos promenades impossibles, et que je restai de nouveau des soirées entières dans la pièce du beau-frère de Boppi, je m'aperçus après coup que ma nouvelle amitié ne laissait pas de comporter des sacrifices. Le menuisier en effet était maintenant toujours grognon, maussade et taciturne. À la longue, il n'était pas seulement indisposé par la présence de ce pensionnaire inutile, mais tout autant par mon attitude à l'égard de Boppi. Il

m'arrivait de bavarder gaiement toute une soirée avec lui tandis que le maître de céans était assis à côté, la mine contrariée, derrière son journal. Il eut aussi des chicanes avec sa femme, merveilleusement patiente d'ordinaire, parce que, cette fois, elle s'entêtait à ne pas vouloir souffrir que Boppi fût hospitalisé quelque part. Plus d'une fois j'essayai de le ramener à de meilleurs sentiments ou de lui faire de nouvelles propositions, mais il ne voulait rien entendre. Il se mit même à devenir agressif, à rallier mon amitié avec l'infirme et à lui faire la vie dure. Évidemment le malade et moi qui passais avec lui la plus grande partie de la journée, nous étions bien gênants dans le ménage déjà fort à l'étroit, mais j'espérais toujours que le menuisier se joindrait à nous et finirait par aimer l'infirme. Il me devint finalement impossible de rien faire ou de m'abstenir de quoi que ce soit sans froisser l'artisan ou sans porter préjudice à Boppi. Avec mon horreur naturelle des décisions rapides et sans retour – déjà, à Zurich, Richard m'appelait Petrus Cunctator – je temporisai pendant des semaines, souffrant de la crainte incessante de perdre l'amitié de l'un d'entre eux ou peut-être des deux ensemble.

La gêne croissante provoquée par cette situation trouble me poussa à des visites plus fréquentes au cabaret. Un soir où cette vilaine histoire m'avait particulièrement irrité, je me rendis dans un petit débit de vin vaudois, et j'attaquai le mal en ingurgitant un certain nombre de litres.

Pour la première fois depuis deux ans j'eus de nouveau de la peine à marcher droit pour rentrer à la maison. Le lendemain, je me sentis, comme toujours après une forte beuverie, en bonne forme et l'esprit rassis. Je pris mon courage à deux mains, j'allai trouver le menuisier pour en finir avec cette comédie. Je lui proposai de me laisser complètement

Boppi et il n'y fit pas d'opposition, il y consentit en effet après quelques jours de réflexion.

Peu après, je m'installai avec mon pauvre bossu dans un nouvel appartement. J'eus l'impression de m'être marié, car je mettais en train un vrai petit ménage à deux au lieu de la vie de célibataire à laquelle j'étais habitué. Mais, en dépit de quelques malheureuses expériences pratiques au début, tout alla bien. Une femme de ménage venait mettre de l'ordre et laver, nous faisions apporter nos repas à la maison, et nous ne tardâmes pas à nous sentir, grâce à cette vie commune, dans une chaude et bonne intimité. La nécessité de renoncer pour l'avenir à mes petites et grandes marches à pied, sans soucis, ne m'effrayait pas pour le moment. Je ressentais même la présence silencieuse de l'ami comme un calmant et un stimulant dans mon travail. Les petits services qu'il fallait rendre au malade, en particulier la nécessité de l'habiller et de le déshabiller, étaient nouveaux pour moi et peu attrayants au début, mais mon ami était si patient et reconnaissant que j'eus honte et que je me donnai du mal pour le bien servir.

Je n'étais plus guère retourné chez mon ami le professeur, mais davantage chez Elisabeth ; malgré tout, un charme ne cessait de m'attirer dans sa maison. J'y restais devant une tasse de thé ou un verre de vin à regarder jouer la maîtresse de maison, et j'avais alors parfois des accès de sentimentalité, bien que, en mon for intérieur, je fusse toujours en défense, armé d'une incessante raillerie contre tous sentiments werthériens. Le mol et juvénile égoïsme de l'amour m'avait bien définitivement abandonné. Les rapports que nous avions ensemble, c'était bien, au fond, un état de guerre, toutes armes mouchetées, et nous nous rencontrions rarement sans nous chamailler amicalement. L'esprit instable et,

comme c'est le cas si souvent chez les femmes, un peu désaxé de cette dame intelligente ne s'accordait pas mal avec ma nature à la fois amoureuse et cynique, et comme au fond nous nous estimions l'un l'autre, il nous était d'autant plus facile de nous quereller vigoureusement sur une foule de niaiseries. Je trouvais particulièrement piquant de défendre contre elle le célibat – contre cette femme que, tout récemment encore, j'aurais tout fait pour épouser. Je me permettais même de la taquiner à propos de son mari : un bon garçon, fier de sa spirituelle épouse.

Mais dans le secret brûlait encore la flamme de l'amour. Ce n'était plus le feu d'artifice à grand spectacle d'autrefois, mais une bonne braise qui dure, qui maintient au cœur la jeunesse et à laquelle un célibataire qui n'a plus d'espoirs peut, à l'occasion, aux soirs d'hiver, se réchauffer les doigts. Depuis que Boppi était constamment auprès de moi et me donnait la conscience merveilleuse d'être enveloppé d'un amour constant et loyal, je pouvais sans danger laisser vivre en moi mon amour comme une survivance de la poésie de ma jeunesse.

D'ailleurs Elisabeth me donnait de temps en temps, par ses malices tout à fait féminines, l'occasion de rafraîchir cette ardeur et de me féliciter de ma condition de célibataire.

Depuis que le pauvre Boppi habitait avec moi, je négligeais de plus en plus la maison d'Elisabeth. Je lisais des livres avec Boppi, feuilletais des albums de voyage et des journaux, je jouais aux dominos ; pour nous distraire nous nous procurâmes un caniche ; nous observions de la fenêtre la venue de l'hiver, et nous tenions, chaque jour, une foule de conversations sages et folles. Le malade s'était élevé à une vision du monde, à une philosophie pratique réaliste,

mais égayée de bonne humeur dont j'avais chaque jour quelque chose à apprendre. Quand vinrent de grosses chutes de neige, quand l'hiver déploya sous nos fenêtres sa splendeur immaculée, nous vécûmes, confinés dans notre chambre, une idylle au coin du feu saturée de jouissances enfantines. Et accessoirement, j'eus là l'occasion de me perfectionner dans cet art de connaître les hommes après lequel j'avais si longtemps couru en vain. Boppi, observateur silencieux et pénétrant, était tout plein des images de la vie qu'il avait vécue dans son entourage d'autrefois. Une fois qu'il avait commencé, il savait en faire de merveilleux récits. À peine l'infirme avait-il connu tout au long des années écoulées plus de trois douzaines d'individus, et jamais il n'avait nagé comme tout le monde dans le grand fleuve de l'existence ; pourtant, il connaissait la vie bien mieux que moi, car il était habitué à observer les plus petites choses et à voir dans chaque être une source d'expériences, de joies et de connaissances.

Notre distraction favorite restait comme par le passé le plaisir que nous prenions aux bêtes. Nous imaginions, sur des animaux du jardin zoologique que nous ne pouvions plus aller voir maintenant, des histoires et des fables de toutes sortes. La plupart du temps ce n'était pas des récits ; nous en improvisions des dialogues. Par exemple une déclaration d'amour entre deux perroquets, des querelles de famille chez les bisons, des entretiens du soir entre des sangliers.

« Comment vous portez-vous, madame la Martre ?

— Merci bien, monsieur le Renard, comme ci comme ça. Vous savez, quand j'ai été capturée, j'ai perdu mon cher mari. Il avait nom Keudepinsot, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Une perle, je vous jure, une…

— Ah ! laissez-nous donc en paix avec les vieilles histoires, chère voisine ; vous m'avez déjà décrit bien des fois cette perle, si je ne me trompe. Grand Dieu, on ne vit qu'une fois. On ne va pas se gâter le peu de plaisir qu'on peut goûter.

— Mais, monsieur le Renard, si vous aviez connu mon époux, vous me comprendriez mieux.

— Évidemment, évidemment ! Il s'appelait Keudepinsot n'est-ce pas ? Un beau nom, c'est comme une caresse ! Mais, que voulais-je dire ? Vous n'êtes pas sans avoir remarqué comme cette affreuse engeance, les moineaux, croît et prospère chaque jour. Aussi ai-je fait un petit plan.

— Au sujet des moineaux ?

— Au sujet des moineaux. Voyez-vous, voilà ce que je me suis dit. Nous posons un peu de pain devant la grille, et puis nous nous allongeons tranquillement en attendant les bougres. Il faudrait que le diable s'en mêlât pour que nous n'attrapions pas un de ces idiots. Qu'en pensez-vous ?

— Épatant, cher voisin !

— Ayez donc la bonté de poser le petit bout de pain. Comme ça, bon. Mais peut-être aurez-vous l'obligeance de le pousser un peu plus à droite, ça nous servirait à tous deux. Pour l'instant, je suis complètement dépourvu. Bien ainsi. Attention donc. Nous nous couchons tous deux, fermons les yeux – pst ! en voilà un qui arrive à tire-d'aile. (Une pause.)

— Eh bien, monsieur le Renard, toujours rien ?

— Comme vous êtes impatiente ! On dirait que c'est la première fois que vous allez à la chasse ! Un chasseur doit

savoir attendre, attendre et encore attendre. Recommençons donc.

— Oui, mais où est passé le pain ?

— Pardon ?

— Le pain n'y est plus !

— Impossible ! Le pain ? Disparu vraiment ! Tonnerre ! Naturellement c'est encore ce maudit vent !

— Oh ! j'ai ma petite idée ! Il m'a semblé que je vous entendais manger quelque chose.

— Comment ? Manger quelque chose. Moi ? Et quoi donc ?

— Le pain, je suppose !

— Vous exprimez vos suppositions avec une netteté vraiment blessante, madame la Martre. Il faut bien savoir supporter un mot de son voisin, mais ça passe tout de même les bornes. C'est trop, vous dis-je. M'avez-vous compris ? Et ainsi j'aurais mangé le pain ? Qu'allez-vous croire là ? Pour commencer il me faut écouter pour la millième fois la fade histoire de votre perle ; puis il me vient une idée, nous posons là du pain…

— C'était moi ; c'est moi qui ai fourni le pain.

— … Nous posons le pain, je m'allonge et je veille ; tout va bien, et voilà que vous vous mettez en travers avec vos bavardages. Les moineaux naturellement sont envolés, la chasse fichue ; et après ça, il faut encore que ce soit moi qui aie avalé le pain ! Ah ! bien, avant que j'aie de nouveau des rapports avec vous, vous pouvez attendre. »

À ce jeu des après-midi et des soirées passaient vite et aisément. J'étais d'excellente humeur, je m'acquittais rapidement de mon travail, j'y prenais plaisir, et je m'étonnais d'avoir été jadis si paresseux et si grognon et d'avoir pris les choses si au tragique. Les plus beaux jours avec Richard n'avaient pas été meilleurs que ces journées calmes et sereines où tous deux, avec notre caniche, nous jouissions de la vie auprès du poêle, tandis que, dehors, dansaient les flocons de neige.

Et c'est à ce moment-là qu'il a fallu que mon cher Boppi fasse sa première et sa dernière sottise ! Moi, le bonheur me rendait aveugle, naturellement, et je ne voyais pas qu'il souffrait plus que d'ordinaire. Mais lui, dans sa modestie et sa tendresse, se donnait l'air plus joyeux que jamais, ne se plaignait pas, ne me priait pas même de cesser de fumer alors que, la nuit, il souffrait, toussait et laissait échapper des gémissements étouffés. C'est tout à fait par hasard que je l'entendis ainsi gémir une nuit que j'écrivais dans la pièce contiguë à la sienne, alors qu'il me croyait depuis longtemps au lit. Le pauvre diable fut tout effrayé et terrifié quand j'entrai soudain dans sa chambre à coucher avec ma lampe. J'écartai la lumière, m'assis près de lui sur son lit et lui fis subir un interrogatoire. Il essaya longtemps de se dérober, mais à la fin il entra tout de même dans la voie des aveux.

« Ce n'est pas si grave que ça, dit-il en hésitant. Rien d'autre qu'à certains mouvements le sentiment d'un spasme du cœur, et quelquefois aussi quand je respire. »

Il s'excusait presque, comme si tomber malade était un crime. Le lendemain j'allai chez un médecin. C'était un beau matin clair de gelée ; en route mon cœur se desserra, mon anxiété s'atténua, je songeai même à Noël et me demandai

quelle joie je pourrais bien faire à Boppi. Le docteur était encore chez lui ; sur mes prières il m'accompagna. Sa voiture commode nous transporta à la maison, nous montâmes l'escalier, nous entrâmes dans la chambre de Boppi. Le médecin se mit à tâter, à percuter, à ausculter, et en le voyant simplement devenir un peu plus grave, en percevant dans sa voix un peu plus de bonté, toute joie s'évanouit en moi.

La goutte – faiblesse du cœur, un cas grave.

J'écoutai, pris tout en note, et je m'étonnai moi-même de ne faire aucune résistance quand le médecin ordonna le transfert à l'hôpital.

L'ambulance vint l'après-midi, et quand je rentrai à la maison, j'éprouvai un sentiment horrible dans mon appartement où le caniche se serrait contre moi ; le grand fauteuil du malade avait été poussé dans un coin et la chambre à côté restait vide.

Il en va ainsi de l'amour. Il apporte des douleurs, et j'en ai beaucoup enduré dans la période qui suivit. Mais qu'importe que nous souffrions ou non ? Pourvu que l'on vive ardemment avec l'être aimé, que l'on sente le lien étroit et vivant qui nous unit à tout ce qui vit, pourvu que la tendresse ne s'éteigne pas ! Je donnerais tous les jours heureux que j'ai vécus, avec tous mes amours, avec tous mes projets poétiques, si je pouvais une fois encore, à ce prix, plonger à nouveau mes regards dans le Saint des Saints comme à cette époque. Cela fait grand mal aux yeux et au cœur, et l'orgueil aussi et la vanité sont mis là à rude épreuve, mais après, on est si calme, si humble, bien plus mûr et bien plus vivant dans le fond de son cœur.

Déjà jadis avec Agi, la petite blondine, quelque chose du vieil homme était mort en moi. Maintenant je voyais mon bossu, à qui j'avais donné toute ma tendresse, avec qui j'avais partagé entièrement ma vie, souffrir et s'en aller lentement, lentement, et je souffrais chaque jour avec lui, et j'avais ma part de toutes les affres et de toute la sainteté de la mort. J'étais encore un débutant dans l'*ars amandi*, et il me fallait déjà me mettre à un sérieux chapitre de l'*ars moriendi*. Je ne passerai pas cette époque sous silence comme je l'ai fait pour mon séjour à Paris. Je veux en parler bien haut, comme une femme du temps de ses fiançailles, comme un vieillard de ses années d'enfance.

Je regardais mourir un être dont la vie n'avait été que souffrance et amour. Je l'entendais plaisanter comme un enfant tandis qu'il sentait en lui l'œuvre de la mort. Je voyais son regard, se dégageant de terribles souffrances, me chercher, non pour mendier auprès de moi, mais pour relever mon moral et pour me montrer que tous ces spasmes et ces tortures avaient laissé en lui intact ce qu'il y avait de meilleur. Ses yeux s'agrandissaient, on ne voyait plus sa pauvre figure fanée, rien que l'éclat de ses grands yeux.

« Puis-je faire quelque chose pour toi, Boppi ?

— Raconte-moi quelque chose. Une histoire du tapir, peut-être. »

Je parlais du tapir, il fermait les yeux, et j'avais bien de la peine à garder le ton ordinaire de ma voix, car sans cesse les larmes me venaient aux yeux. Et quand je pensais qu'il ne m'écoutait plus ou s'était endormi, je m'arrêtais tout de suite. Alors, il rouvrait les yeux :

« Et ensuite ? »

Et je continuais de parler du tapir, du caniche, de mon père, du mauvais petit bougre Matteo Spinelli, d'Elisabeth.

« Oh ! elle a épousé un imbécile. C'est comme ça, Pierre. »

Souvent il se mettait tout à coup à parler de mourir.

« Ça n'est pas drôle, Pierre. Le travail le plus dur, ce n'est encore rien auprès de la mort. Mais on en vient à bout tout de même. »

Ou bien : « Quand ce sera fini, la torture, je rirai bien. Pour moi, ça vaut bien la peine de mourir. Je serai débarrassé d'une bosse, d'une jambe trop courte, d'une hanche paralysée. Pour toi, avec tes larges épaules et tes belles jambes solides, ce sera dommage. »

Et une fois, dans les derniers jours, il se réveilla d'un petit somme et dit tout haut :

« Le ciel, comme le voit le prêtre, ça n'existe pas. Le ciel est bien plus beau, bien plus beau. »

La femme du menuisier venait souvent ; elle savait montrer une sympathie intelligente et se rendre utile. Le menuisier s'abstint totalement de paraître, à mon grand regret.

« Qu'en penses-tu ? demandai-je une fois à Boppi, est-ce qu'il y aura aussi un tapir au ciel ?

— Bien sûr, répondit-il en confirmant encore sa certitude d'un mouvement de tête, toutes les espèces d'animaux s'y trouvent, les chamois aussi. »

Noël arriva, et nous eûmes une petite fête auprès de son lit. Puis vinrent de fortes gelées, ensuite le dégel et la neige

fraîche tomba sur le verglas, mais je ne m'aperçus nullement de tout cela. J'appris qu'Elisabeth avait mis au monde un enfant et je l'oubliai. Une lettre amusante arriva de Mme Nardini, je la parcourus et la mis de côté. J'expédiais ma besogne au galop, toujours avec le sentiment de me voler une heure à moi et au malade. Ensuite je courais, talonné par l'impatience, je courais à l'hôpital et, là, dans la sérénité et le calme, je passais des demi-journées entières près du lit de Boppi, enveloppé d'une profonde paix comme dans un rêve.

Peu avant la fin, il eut encore quelques journées meilleures. Les jours qui venaient de s'écouler semblaient, chose curieuse, effacés de son souvenir, et il vivait complètement dans le passé lointain. Deux jours durant, il ne m'entretint que de sa mère. Il ne pouvait certes pas parler bien longtemps, mais on voyait, dans les intervalles qui duraient des heures, qu'il pensait à elle.

« Je t'en ai bien trop peu parlé, se lamentait-il, il ne faut pas que tu oublies rien de ce qui la concerne, autrement il n'y aura bientôt plus personne qui sache d'elle quelque chose et lui garde de la gratitude. Il serait bon, Pierre, que tout le monde eût une mère comme elle. Elle ne m'a pas mis à l'hospice lorsque j'ai cessé de pouvoir travailler. »

Couché dans son lit, il avait peine à respirer. Il s'écoula une heure, puis il reprit :

« C'est moi qu'elle aimait le mieux de tous ses enfants et elle m'a gardé près d'elle jusqu'à sa mort. Mes frères sont partis par le monde et ma sœur a épousé le menuisier, mais, moi, je suis resté à la maison, et, si pauvre qu'elle fût, je n'en ai pas subi les conséquences. Il ne faut pas que tu oublies ma mère, Pierre. Elle était toute petite, peut-être encore plus petite que moi. Quand elle me prenait la main, c'était absolu-

ment comme si un tout petit oiseau s'était posé dessus. Un cercueil d'enfant suffira pour elle, a dit le voisin Rutimann quand elle est morte. »

Pour lui aussi un cercueil d'enfant aurait à peu près fait l'affaire. Il disparaissait, minuscule, dans son lit blanc d'hôpital, et ses mains ressemblaient maintenant à des mains malades de femme, longues, effilées, blanches et un peu difformes. Quand il cessa de rêver de sa mère, ce fut mon tour. Il parlait de moi, comme si je n'avais pas été là.

« C'est un malchanceux, bien sûr, mais ça ne lui a pas fait tort. Sa mère est morte trop tôt.

— Me reconnais-tu encore, Boppi ? demandai-je.

— Mais oui, monsieur Camenzind, dit-il en plaisantant et en riant tout doucement.

« Si seulement je pouvais chanter », dit-il tout de suite après.

Le dernier jour il demanda : « Dis, est-ce que ça coûte beaucoup, ici à l'hôpital ? Ça pourrait dépasser nos moyens. »

Mais il n'attendit pas de réponse. Une légère rougeur glissa sur son visage livide, il ferma les yeux et fit un moment l'impression d'un être parfaitement heureux.

« La fin est proche », dit la sœur.

Mais il rouvrit encore les yeux, me regarda avec malice et fronça les sourcils comme pour me faire signe. Je me levai, mis la main sous son épaule gauche et le soulevai un peu, tout doucement, ce qui toujours lui faisait du bien. Reposant ainsi sur ma main, il serra les lèvres une fois encore

en un bref accès de douleur, tourna un peu la tête et frissonna, comme si, soudain, il avait froid. C'était la délivrance.

« Es-tu bien, Boppi ? » demandai-je encore. Mais il était déjà soulagé de ses maux et devenait froid sous ma main. C'était le 7 janvier, une heure après midi. Vers le soir, nous prîmes toutes les dispositions nécessaires, et le petit corps difforme attendit là, paisiblement et sans subir de la mort de nouveaux outrages, que le moment vînt de l'emmener et de l'enterrer. Pendant ces deux jours, je ne cessai de m'étonner de n'être point particulièrement triste ni désemparé et de ne pas même pouvoir pleurer. Pendant la maladie, j'avais si profondément ressenti la séparation et l'adieu qu'il ne me restait plus grand-chose à endurer, et que, soulagé, le plateau de la balance où se trouvait ma douleur remontait lentement.

Il me sembla néanmoins que c'était le moment de quitter discrètement la ville et d'aller me reposer quelque part dans le Midi, s'il se pouvait, et de me mettre une bonne fois à tendre sérieusement sur le métier la trame de mon poème qui n'y était que grossièrement disposée. Il me restait un peu d'argent. Je pendis donc au clou toutes mes obligations littéraires et m'organisai pour faire mes bagages et me mettre en route dès que s'annoncerait le printemps. D'abord pour Assise, où la marchande de légumes attendait ma visite, puis pour un trou perdu dans la montagne, aussi mort qu'il se pourrait. Il me semblait que j'avais maintenant fait de la vie et de la mort une assez longue expérience pour avoir peut-être le droit de demander aux autres de m'écouter un peu raisonner là-dessus. Avec une bienheureuse impatience j'attendais le mois de mars et j'avais déjà à l'avance dans l'oreille une quantité de jurons italiens et le nez chatouillé par le parfum piquant du risotto, des oranges et du vin de Chianti.

Le plan était excellent ; plus j'y réfléchissais, plus il me donnait satisfaction. Cependant je fis bien de savourer à l'avance le chianti, car les choses tournèrent tout autrement.

En un style fantasque, une lettre pathétique de l'aubergiste Nydegger m'annonça en février que la neige était très épaisse ; tout n'allait pas au mieux dans le village pour le bétail et pour les humains ; en particulier, l'état de mon père était inquiétant et, tout compte fait, il serait bon que j'envoyasse de l'argent ou que je vinsse moi-même. Envoyer de l'argent, cela ne me disait rien ; j'avais d'ailleurs pour le vieux de réels soucis : il me fallait donc y aller. J'arrivai par un temps épouvantable ; la neige qui tombait et le vent rendaient invisibles montagnes et maisons ; il était fort heureux que je fusse capable de trouver mon chemin, même à tâtons. Contrairement à mes suppositions le vieux Camenzind n'était pas au lit, mais assis lamentablement au coin du feu où il n'en menait pas large sous l'assaut d'une voisine qui lui avait apporté du lait et était en train de lui laver la tête à fond, obstinément, à propos de sa mauvaise conduite, et ne se laissa pas déranger dans son sermon par mon arrivée.

« Regarde, le gars Pierre est là », dit le triste pécheur en clignant de son œil gauche vers moi.

Mais elle poursuivait sa semonce sans se laisser troubler. Je m'assis sur une chaise, attendant que sa charité chrétienne fût tarie, et il se trouva dans son boniment plus d'un chapitre qui ne me fit pas de mal à moi non plus. Et en même temps, je regardais la neige fondre sur mon manteau et mes chaussures et faire sans bruit autour de ma chaise d'abord une tache humide, puis une mare. C'est seulement quand la femme fut au bout de son rouleau que purent s'accomplir les

rites officiels du revoir, auxquels elle prit très cordialement part.

Mon père s'était bien affaibli. Je me rappelai la courte tentative que j'avais faite autrefois pour le soigner. Il n'avait ainsi servi de rien de m'en aller alors ; maintenant que c'était certes plus nécessaire, il fallait y passer.

On ne peut tout de même pas demander à un vieux paysan endurci et qui ne fut pas en ses meilleurs jours un modèle de vertu, qu'il s'attendrisse en sa vieillesse impotente, et assiste, le cœur plein d'émotion, au spectacle de l'amour filial. Et mon père en effet n'en fit rien ; plus la maladie s'aggravait, plus il se faisait désagréable. Il me rendit tout ce que je lui avais fait endurer jadis, sinon avec les intérêts, du moins sans parcimonie, en faisant bonne mesure. Il ménageait bien ses paroles et n'en usait à mon égard qu'avec précautions, mais il disposait d'une foule de moyens énergiques de se montrer, sans mot dire, mécontent, amer et grincheux. Je me demandais parfois avec curiosité si un jour, moi aussi, dans ma vieillesse, je pourrais devenir un oiseau aussi odieux et aussi insupportable. Pour lui, il n'était pour ainsi dire plus question de boire, et le verre de bon vin du Midi que je lui versais deux fois par jour, il ne l'avalait qu'en faisant la grimace parce que je reportais toujours immédiatement la bouteille dans la cave vide dont je ne lui laissais jamais la clef.

Les semaines toutes rayonnantes de lumière qui donnent à l'hiver dans la haute montagne tant de splendeur ne vinrent qu'à la fin février. Les grandes parois rocheuses chargées de neige se dressaient lumineuses, sur le ciel couleur de bleuets et semblaient invraisemblablement proches dans l'air limpide. Les prairies et les pentes étaient couvertes de neige,

de cette neige des montagnes qu'on ne trouve jamais aussi blanche, aussi transparente, dont le parfum n'est jamais aussi vif dans les vallées. Sur de petits monticules la lumière du soleil célèbre à l'heure de midi des fêtes resplendissantes ; dans les vallées et sur les pentes s'allongent, très denses, des ombres bleutées, et, après des chutes de neige qui ont duré des semaines, l'atmosphère est tellement purifiée que, quand vous vous trouvez au soleil, l'air qui entre dans vos poumons et qui en sort vous cause, chaque fois, une pure jouissance. Sur les côtes les moins raides la jeunesse fait du traîneau, et on voit, dans les rues, les petits vieux se chauffer délicieusement au soleil alors que, la nuit, les chevrons du toit craquent sous le gel. Dans la blancheur des champs de neige le lac qui ne se couvre jamais de glace repose, calme et bleu, plus beau qu'il ne peut jamais être en été. Chaque jour, avant le déjeuner, j'aidais mon père à venir devant la porte et je le regardais allonger dans le beau et chaud soleil ses doigts déformés, bruns et noueux. Puis, au bout d'un moment, il se mettait à tousser et à se plaindre de la fraîcheur. C'était une de ses ruses innocentes pour obtenir de moi une goutte ; car il n'y avait lieu de prendre au sérieux ni la toux ni le froid. Je lui donnais donc un petit verre de gentiane ou une petite absinthe, il avait grand soin de ne cesser de tousser que graduellement et se réjouissait dans son for intérieur de m'avoir roulé. Après le repas, je le laissais seul, je bouclais mes guêtres, je grimpais pendant quelques heures, sur la montagne, aussi loin que je pouvais aller, et je faisais le retour assis sur un sac à grain que j'avais emporté, en me laissant glisser sur les pentes des champs.

Quand vint le moment où j'avais fait le projet d'aller à Assise, il y avait encore des mètres de neige. En avril seulement le printemps commença à s'annoncer, et la fonte se produisit alors au-dessus du village à une redoutable allure,

comme cela n'avait pas eu lieu depuis des années. Nuit et jour on entendait hurler le foehn, craquer au loin les avalanches, et gronder les torrents acharnés à emporter les gros blocs de rochers et les arbres déchiquetés pour les déposer sur nos pauvres terres, déjà si étroites, et sur nos vergers. La fièvre du foehn ne me laissait pas dormir ; nuit après nuit j'écoutais, ému et anxieux, la plainte de la tempête, le grondement des avalanches, et le lac en fureur brisant ses lames contre la rive. En cette période fébrile, où le printemps mène son terrible assaut, le mal d'amour dont j'avais triomphé s'abattit à nouveau sur moi avec tant de violence que je me levais la nuit, me plaçais dans la porte-fenêtre et jetais à travers le tumulte des cris de tendresse vers Elisabeth dans une amère souffrance. Depuis la nuit tiède de Zurich où, dans ma folie amoureuse, je m'étais déchaîné sur la colline qui dominait la maison de l'artiste italienne, jamais plus la passion n'avait pris possession de moi avec une si terrible et si irrésistible fureur. Il me semblait souvent que la belle jeune femme se tenait toute proche de moi, me souriait, et pourtant reculait à chaque pas que je faisais pour m'approcher d'elle. Mes pensées, d'où qu'elles vinssent retournaient inévitablement à cette image, et, comme un blessé, je ne pouvais me tenir de gratter la plaie qui me démangeait. J'avais honte de moi-même – c'était là une torture inutile – je maudissais le foehn, et cependant, au milieu de toutes ces souffrances, j'éprouvais en secret une ardente jouissance, tout comme au temps de mon enfance, quand je songeais à la jolie Rose et qu'une vague tiède et sombre déferlait sur moi.

Je compris qu'à un tel mal il n'est point de remède, et j'essayai au moins de travailler un peu. Je me mis à la composition de mon poème, esquissai quelques études et me rendis bientôt compte que ce n'était pas le moment. Pendant ce temps-là, de tous côtés, arrivaient les mauvaises nou-

velles provoquées par le foehn, et dans le hameau même la détresse prit le dessus. Les digues du torrent étaient à demi détruites, bien des maisons, des granges et des étables avaient subi de graves dommages, et, des hameaux situés hors de l'agglomération, arrivaient des sans-abri ; partout c'étaient des plaintes et de la misère et partout l'argent faisait défaut. Ce fut en ces jours-là que, pour mon bonheur, le maire me fit appeler à son petit bureau de la mairie et me demanda si je ne serais pas disposé à entrer dans un comité de secours à la misère générale. On attendait de moi que je représente les intérêts de la commune auprès de l'administration cantonale, et en particulier que je provoque, par le moyen des journaux, la sympathie et l'aide du pays. Cela venait maintenant bien à propos pour me faire oublier, en présence d'une cause plus sérieuse et plus digne, mes vaines souffrances personnelles, et je me mis à la tâche avec une ardeur désespérée. J'eus vite fait de trouver, par correspondance, un Bâlois disposé à faire la collecte. Le canton – nous le savions d'avance – n'avait pas d'argent et ne pouvait nous envoyer que quelques travailleurs de renfort. Je m'adressai alors aux journaux, je leur transmis des appels et des rapports. Nous reçûmes des lettres, des secours, des demandes de renseignements, et j'eus, en plus des paperasses, des batailles à mener au conseil municipal avec les paysans aux têtes dures.

Ces quelques semaines d'un rude travail auquel je ne pouvais me soustraire me firent du bien. Quand, peu à peu, la chose fut en bonne voie de règlement et que je fus ainsi devenu moins indispensable, les prairies verdissaient tout alentour, et, sous le soleil, le lac, pacifique et bonasse, renvoyait aux pentes délivrées de la neige l'azur du ciel.

Mon père passait des journées supportables, et mes chagrins d'amour s'étaient évanouis, en allés au fil de l'eau avec les restes boueux des avalanches. C'était à cette époque de l'année que mon père, jadis, repeignait sa barque, tandis que ma mère, du jardin, le regardait faire et que je suivais des yeux ses mouvements, les nuages de sa pipe et les papillons jaunes. Maintenant, il n'y avait plus de barque à repeindre, ma mère était morte depuis longtemps, et mon père, grognon, ne sortait plus de la maison laissée à l'abandon. L'oncle Conrad, lui aussi, me rappelait le vieux temps. Souvent, à l'insu de mon père, je le prenais avec moi pour aller boire un petit verre de vin, et je l'écoutais rappeler ses nombreux projets avec un rire bonhomme, mêlé pourtant de quelque fierté. Il n'en faisait plus de nouveaux à cette époque et l'âge lui avait, à lui aussi, imprimé fortement sa marque de bien d'autres manières, mais il y avait, malgré tout, dans son allure, et d'abord dans son rire, quelque chose d'enfantin ou de juvénile qui me faisait du bien. Il était souvent ma consolation et ma distraction lorsque je ne pouvais plus tenir à la maison près de mon vieux père. Quand je l'emmenais au cabaret, il trottinait à côté de moi et se donnait toutes les peines du monde pour marcher à mon pas avec ses jambes amaigries et devenues cagneuses.

« Faut mettre les voiles, oncle Conrad », lui disais-je en guise d'encouragement, et des voiles nous en venions toujours à parler de notre vieux bateau qui n'était plus là et qu'il pleurait comme un mort très cher. Et parce que, moi aussi, j'avais eu de la tendresse pour le vieux rafiot qui maintenant nous manquait, nous l'évoquions, lui et toutes les histoires où il s'était trouvé mêlé, jusque dans les plus petits détails.

Le lac était aussi bleu que jadis, le soleil n'était pas moins chaud et créait comme jadis une atmosphère de fête,

et moi, vieux bougre, je suivais souvent des yeux les papillons jaunes avec le sentiment qu'au fond pas grand-chose n'avait changé depuis l'ancien temps et que je pourrais tout aussi bien m'allonger dans les prairies et m'abandonner à des rêves de gamin. Qu'il n'en fût pas ainsi et que j'eusse déjà gâché sans retour une bonne part de mes ans, je le pouvais voir tous les jours en faisant ma toilette, quand, du fond de la cuvette de fer-blanc rouillé, ma tête resplendissait devant moi, avec son gros nez et sa bouche amère. Camenzind senior veillait encore mieux à ce que je ne me fisse pas d'illusions sur la fuite du temps, et quand je voulais me plonger tout à fait dans le présent je n'avais qu'à ouvrir dans ma chambre le tiroir si gourd de ma table où dormais mon futur ouvrage, consistant en un paquet de vieilles esquisses et en six ou sept ébauches sur feuilles in-quarto. Mais je n'ouvre pas souvent le tiroir.

En plus des soins donnés au vieillard, j'avais beaucoup à faire pour tenir en état notre ménage qui menaçait ruine. Des précipices béants s'ouvraient à travers les planchers, le poêle et l'âtre fumaient et empestaient, les portes ne fermaient pas, et sur l'escalier-échelle qui menait au grenier, jadis témoin des corrections paternelles, on risquait de se casser le cou. Avant de pouvoir remédier à tout cela, il fallait affûter la hache, raccommoder la scie, emprunter un marteau et rassembler des clous, et puis il s'agissait de préparer des planches utilisables dans les restes pourrissants de l'ancienne provision de bois. L'oncle Conrad me donna un coup de main pour réparer les outils et la vieille pierre à repasser, mais il était trop vieux et trop courbé par l'âge pour m'être d'un grand secours. Je déchirai donc sur le bois récalcitrant mes mains tendres de scribe, fis tourner du pied la meule à aiguiser branlante, grimpai sur le toit, qui laissait partout passer l'eau, clouai, martelai, posai des bardeaux,

tailladai, et bien des gouttes de sueur ruisselèrent sur le fils d'Adam quelque peu poussé en graisse que je suis devenu. Par moments, aussi, en particulier au cours du fastidieux rapiéçage de la toiture, je laissais en suspens mon coup de marteau, m'assurais sur mon séant, tirais sur mon cigare à demi éteint, perdais mon regard dans l'azur profond du ciel et savourais ma paresse en prenant joyeusement conscience de ce que mon père ne pouvait plus maintenant me pousser au travail et me rabrouer. S'il venait alors à passer des gens du voisinage, des femmes, des vieux ou des écoliers, j'entamais avec eux, pour justifier mon inaction, des propos amicaux de voisin à voisin, et je me faisais petit à petit la réputation d'un homme avec qui on peut causer raisonnablement.

« Il fait chaud aujourd'hui, Lisbeth ?

— Sûr, Pierre. Qu'est-ce que tu fais là ?

— On rafistole la toiture.

— Ça fera pas de mal ; Y a longtemps qu'elle en avait besoin, pour sûr !

— Sans doute, sans doute.

— Qu'est-ce qu'il fait, le vieux ? il doit bien avoir ses soixante-dix ans ?

— Quatre-vingts, Lisbeth, quatre-vingts. Qu'en dis-tu, quand on aura cet âge-là, ce ne sera pas drôle ?

— Bien sûr, Pierre, mais, à présent, faut que je parte ; mon homme veut avoir son dîner. Travaille bien pendant ce temps-là !

— Au revoir, Lisbeth ! »

Et tandis qu'elle s'en allait plus loin avec son écuelle et son torchon, je soufflais en l'air, en les suivant des yeux, des nuages de fumée, et je me demandais comment il se faisait que tout le monde allât si activement à sa besogne alors qu'il y avait déjà deux jours entiers que je plantais des clous dans la même latte. Mais à la fin le toit fut tout de même réparé. Mon père avait pour ce travail un intérêt exceptionnel, et, comme je ne pouvais songer à le hisser sur le toit, il me fallut lui décrire les choses en détail et lui rendre des comptes sur chaque bout de latte ; je n'étais pas, il est vrai, à quelques hâbleries près.

« C'est bon, convint-il, c'est bon, mais je n'aurais pas cru que tu en serais venu à bout cette année. »

En faisant ainsi un retour sur mes voyages, sur mes efforts pour trouver ma voie dans la vie, je me réjouis et je m'irrite aussi d'avoir fait sur moi-même la vieille expérience que les poissons ne sont à leur place que dans l'eau et les paysans aux champs : tous les arts du monde ne feront pas d'un Camenzind de Nimikon un citadin et un homme du monde. Je m'habitue à trouver que c'est dans l'ordre, et je suis heureux que ma chasse maladroite au bonheur dans la société m'ait ramené, malgré moi, dans le vieux trou, entre lac et montagnes, où je suis dans mon élément, et où mes vertus et mes vices – les vices particulièrement – sont choses ordinaires et traditionnelles. Là-bas, au-dehors, j'avais oublié ma petite patrie et je n'étais pas loin de me prendre pour une plante rare et intéressante ; maintenant je me rends compte à nouveau que c'était simplement l'esprit de Nimikon qui me hantait et ne se pouvait adapter aux mœurs du reste du monde. Ici il ne vient à l'esprit de personne de me prendre pour un original, et quand je considère mon vieux papa ou l'oncle Conrad, je ne vois en moi qu'un fils et qu'un neveu

qui s'est normalement développé. Mes quelques envolées à droite et à gauche dans le royaume de l'esprit et de la prétendue culture, on peut légitimement les comparer à la fameuse croisière en bateau à voile de mon oncle ; elles m'ont seulement coûté plus d'argent, plus de peine, plus de belles années. Extérieurement aussi, depuis que mon cousin Kuoni me coupe la barbe, que je me suis remis à porter des pantalons à ceinture et que je me balade en bras de chemise, je suis redevenu tout à fait un indigène de Nimikon, et quand, un jour, je serai vieux et grisonnant, je prendrai insensiblement la place de mon père et son petit rôle dans la vie du village. Les gens savent seulement que j'ai été longtemps à l'étranger, et je me garde bien de leur dire quel piteux métier j'y ai fait et dans combien de bourbiers j'y suis resté empêtré, sans quoi je ne tarderais pas à être la risée des gens et à récolter un surnom. Chaque fois que je parle de l'Allemagne, de l'Italie ou de Paris, je me donne des airs avantageux et, là où mon récit est le plus exact, il m'arrive de douter moi-même de ma sincérité.

Et quel a donc été le fruit de tant de courses errantes et de tant d'années gaspillées ? La femme que j'aimais et que j'aime toujours élève à Bâle ses deux jolis enfants. L'autre, celle qui m'aimait, s'est consolée et continue à vendre des fruits, des légumes et des semences. Mon père, pour lequel je suis rentré dans mon trou, n'est pas mort et n'est pas guéri non plus ; il est assis en face de moi sur son lit de paresse, et il me regarde avec envie parce que je possède la clef de la cave.

Mais ce n'est cependant pas tout. En plus de ma mère et de mon ami de jeunesse qui s'est noyé, j'ai au ciel deux anges : la blonde petite Agi et mon petit bossu Boppi. Et j'ai encore eu la joie de voir réparer les maisons du village et re-

construire les deux digues de pierre. Si je voulais, je serais aussi du conseil municipal. Mais il s'y trouve déjà bien assez de Camenzind.

Ces temps derniers d'autres perspectives d'avenir se sont ouvertes pour moi. L'aubergiste Nydegger, dans le café duquel nous avons bu, mon père et moi, tant de litres de vin de la Valteline, du Valais et du pays de Vaud, commence à baisser et ne prend plus aucun plaisir à son commerce. Il m'a conté ses peines ces jours derniers. Le pire, c'est que, s'il ne se trouve pas pour cela un gars du pays, c'est une brasserie d'ailleurs qui achètera l'auberge, et alors elle est fichue et nous n'aurons plus à Nimikon de cabaret où on se sente à l'aise. On mettra là un gérant étranger au village qui, naturellement, aimera mieux tirer de la bière que du vin et qui nous gâchera et nous empoisonnera le bon caboulot de Nydegger. Depuis que je sais cela, je ne connais plus de paix. J'ai encore un peu d'argent à la banque de Bâle, et le vieux Nydegger n'aurait pas en moi le plus mauvais des successeurs. Il n'y a qu'une chose qui cloche : je ne voudrais pas devenir aubergiste du vivant de mon père. Car d'un côté je ne pourrais plus tenir le vieux à distance de la bonde, et par-dessus le marché ce serait pour lui un triomphe qu'avec tout mon latin et mes études je sois arrivé à faire un cabaretier à Nimikon et rien de plus. Ça ne va pas, et ainsi je me mets tout doucement à attendre la mort du vieil homme, sans impatience, rien que pour le bon motif.

Après de longues années vécues dans une tranquille somnolence, voilà depuis peu l'oncle Conrad repris par son besoin de faire des siennes, et cela ne me plaît pas. Il a sans cesse le doigt à la bouche et la ride du penseur sur le front, il va et vient dans sa chambre à petits pas pressés et, par beau temps, il ne quitte guère l'eau des yeux. « Je crois bien qu'il

veut se remettre à construire un petit navire », dit sa vieille Censine, et, vrai, il a dans les yeux de la vie et de l'audace comme il n'en a pas eu depuis des années, et sur le visage un air de malice et de supériorité, comme s'il savait cette fois comme il faut s'y prendre. Mais je crois que ce n'est qu'illusion et que son âme fatiguée réclame maintenant des ailes pour rentrer bientôt chez elle. Il faut mettre des voiles, vieil oncle. Mais quand il en sera là, alors, ces messieurs de Nimikon assisteront à un fameux spectacle. Car j'ai résolu en moi-même de dire, après le révérend père, quelques mots sur sa tombe, ce qui dans ce pays ne s'est encore jamais fait. Je parlerai de l'oncle, comme d'un bienheureux et d'un favori du Bon Dieu, et, après cette édifiante entrée en matière, viendra une bonne poignée de sel et de poivre pour les chers assistants en deuil qui ne l'oublieront pas et ne me le pardonneront pas de si tôt. J'espère bien que mon père vivra encore assez pour en avoir sa part.

Et dans le tiroir se trouve le début de mon grand poème. « L'œuvre de ma vie », pourrais-je dire. Mais c'est un trop grand mot et j'aime mieux ne pas le prononcer, car il me faut avouer que pour aller plus avant et le mener à bonne fin je ne me sens pas les jambes solides. Peut-être viendra le temps où je recommencerai une fois encore, où je persévérerai, où j'irai jusqu'au bout. Alors c'est que les aspirations de ma jeunesse ne m'auront point trompé et que je suis, tout de même, un poète.

Ça vaudrait bien autant, ou même plus, que le conseil municipal ou la reconstruction des digues, mais ça pèserait moins pour moi que tout ce passé de ma vie qui n'est tout de même point perdu : que tant d'images des êtres chers, depuis la svelte Rose Girtanner jusqu'au pauvre Boppi.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro